



**LA GRAMMAIRE DE LA CAUSE/
THE GRAMMAR OF CAUSATION**

Actes du Colloque International

« La Grammaire de la Cause/The Grammar of Causation »

Paris, 23 - 24 octobre 2015

Sous la direction de Stéphane VIELLARD et d'Irina THOMIERÈS

Comité de lecture : Pierre FRATH, Gaston GROSS, Wilfrid ROTGÉ, Irina THOMIÈRES, Stéphane VIELLARD.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	p.4
MEL'ČUK Igor (Université de Montréal), LA CAUSATION DANS LA LANGUE	p.7
GROSS Gaston (Université Paris 13), PRÉDICATS DE CAUSE DU PREMIER ET DU SECOND ORDRE	p.17
MOESCHLER Jacques (Université de Genève), AVEC OU SANS ? UNE APPROCHE PRAGMATIQUE DES DISCOURS CAUSAUX EXPLICITÉS ET IMPLICITÉS	p.36
WEISS Daniel (University of Zürich), NON-OVERT CAUSAL LINKS IN MODERN RUSSIAN: THE IMPACT OF DISCOURSE EXPECTATIONS	p.52
BERTHEMET Elena (Université Paris – Sorbonne), LA CAUSE DANS LA PHRASÉOLOGIE. QUELQUES OBSERVATIONS SUR LE FONCTIONNEMENT DES IDIOMES RUSSES AVEC LA STRUCTURE 'PRÉPOSITION CAUSALE + SUBSTANTIF'	p.80
DIGONNET Rémi (Université de Saint-Étienne), LA PERCEPTION ENTRE CAUSE ET RÉSULTAT : ÉTUDE DU DOMAINE SENSORIEL	p.107
EL KHAMISSY Racha (Université Ain Shams, Le Caire – Egypte), DE L'EXPLICITATION À L'IMPLICITATION DES CAUSATIFS DANS LES ÉCRITS DE VULGARISATION SCIENTIFIQUE	p.131
FRATH Pierre (Université de Reims Champagne-Ardenne, Université Paris - Sorbonne), ÉPISTEMOLOGIE LINGUISTIQUE DE LA CAUSALITÉ	p.162
GAATONE David (Université de Tel Aviv), LE JEU COMPLEXE DE DEUX CONSTRUCTIONS CAUSATIVES EN FRANÇAIS : QUELQUES REMARQUES	p.179
GACHECHILADZE Ekaterine (Université d'Etat Akaki Tsérétéli de Koutaïssi, Géorgie), L'ÉTUDE CONTRASTIVE DE LA FONCTION CAUSATIVE DU FACTITIF EN FRANÇAIS ET EN GÉORGIEN	p.198
ISRAELI Alina (American University, Washington, DC), RUSSIAN CAUSAL PREPOSITIONS: INTERNAL VS. EXTERNAL CAUSE AND IMPACT	p.205

INTRODUCTION

Ce recueil présente les contributions des chercheurs qui se sont réunis à l'occasion du colloque intitulé « La Grammaire de la Cause/ The Grammar of Causation » les 23 et 24 octobre 2015 à l'Université Paris - Sorbonne.

La cause est un sujet fondamental pour l'étude des phénomènes langagiers. Par leurs articles, les auteurs dont nous présentons ici les textes soulèvent de nouvelles pistes de réflexion sur les diverses facettes du phénomène de la causalité : la définition et le concept de la « cause », les fondements épistémiques de la cause, la complémentation, la factitivité, le rapport cause/résultat, les causes explicite et implicite, les connecteurs, etc.

Seront présentées en premier lieu les contributions des professeurs invités du colloque, puis celles des autres chercheurs spécialistes de ce domaine.

Le recueil s'ouvre sur l'article d'Igor Mel'čuk dédié à l'expression de la causation en français. D'abord, deux sémantèmes de causation sont proposés – 'X cause1 Y' non volontaire (X est une cause) et 'X cause2 Y' volontaire (X est un causateur), ainsi que leurs décompositions sémantiques – en termes du sémantème 'entraîner' [logique] et de plusieurs sémantèmes différents 'agir'. Ensuite, 'X cause1 Y' et 'X cause2 Y' sont appliqués à la description des relations sémantiques entre un verbe V et son partenaire réfléchi *se*-V. Enfin, l'auteur démontre que la Cause constitue un actant sémantique de la lexie définie L si et seulement si la Cause est soumise à des contraintes sémantiques faisant partie de la définition de L.

L'article de Gaston Gross permet de mettre en évidence la diversité des relations causales et d'en faire une typologie. Dans une première partie, l'auteur définit les causes du second ordre qui établissent un lien entre deux arguments prédicatifs. Il propose une typologie d'une dizaine de causes différentes. Dans la seconde partie de son étude, il est question des causes du premier ordre qui cette fois mettent en jeu un prédicat de cause opérant sur au moins un argument élémentaire. L'auteur met en lumière la complexité de ces structures. Il propose enfin une description détaillée des constructions causales portant sur deux classes de substantifs : les substantifs de sentiments (tels que l'*admiration*) et les substantifs de qualité (tels que le *courage*).

L'enjeu de l'article de Jacques Moeschler est d'aborder sous un jour nouveau la question des connecteurs pragmatiques. L'approche utilisée par l'auteur relève de la linguistique cognitive et de la théorie de la pertinence. La thèse ici défendue est que les connecteurs proposent un chemin court et efficace dans le processus de compréhension, tandis que leur absence doit être compensée par l'accès à des hypothèses contextuelles dont l'accès est plus difficile que celui qui est fourni par le connecteur, à savoir (i) une signification conceptuelle indiquant la nature de la relation entre segments de discours, et (ii) une signification procédurale spécifiant la nature de la direction temporelle et causale.

L'article de Daniel Weiss porte sur les liens causaux non ouverts. Malgré leur omniprésence dans tous les genres textuels, les liens causaux non ouverts (asyndétiques) n'ont pas fait, jusqu'à ce jour, l'objet d'une description englobant leurs diverses interprétations ambiguës, les contextes qui les déclenchent ou les bloquent, les mots-clés tels que la négation et les marqueurs épistémiques ou inférentiels, etc. qui facilitent leur compréhension. L'article traite tous ces aspects en tenant compte des avantages et désavantages des encodages ouverts et non ouverts.

La factitivité est au centre de la réflexion de David Gaatone pour le français et d'Ekaterine Gachechiladze pour le géorgien. David Gaatone propose une analyse fine de deux constructions où figure le verbe *faire*, à savoir « faire + inf » et « faire que P ». La fonction du verbe *faire* est ici celle d'opérateur. L'auteur passe en revue les cas où ces constructions causales peuvent commuter sans réelle différence de sens. Il se penche ensuite sur les cas où seule l'une d'elles est admise et dégage des contraintes qui imposent l'une plutôt que l'autre ou font préférer l'une à l'autre.

E. Gachechiladze compare le factitif français au géorgien. La langue géorgienne ne dispose pas d'une tournure syntaxique équivalente au factitif français et fait appel à d'autres procédés pour exprimer la causalité. L'auteur passe en revue les moyens synthétiques pour exprimer la causalité en géorgien.

Les prépositions causatives en russe sont au cœur des réflexions d'Elena Berthemet et d'Alina Israeli. Dans son article, Elena Berthemet s'intéresse aux idiomes russes ayant pour structure « préposition + substantif » et exprimant une valeur causale. Son objectif est d'identifier et d'explicitier les particularités du fonctionnement desdites unités. La description des propriétés des idiomes choisis s'appuie sur les corpus numériques. L'article propose une définition de la cause, recense les particularités propres aux idiomes en question, propose ensuite une analyse des problèmes de l'équivalence ainsi qu'une étude des cas.

L'article d'Alina Israeli est consacré à la comparaison de quatre prépositions russes dites causatives : OT, IZ, IZ-ZA et PO. La différence entre OT et IZ se situe au niveau de l'expression de l'effet produit par la cause qui peut être intérieure et extérieure. Dans le cas de OT, l'effet est physique, souvent superficiel, sur l'agent (pour les verbes agentifs) ou le sujet (pour les verbes non-agentifs), tandis que dans le cas de IZ l'effet est produit sur un objet extérieur. Les prépositions IZ-ZA et PO dénotent une cause négative, mais la différence est que IZ-ZA présente la cause comme un obstacle, une barrière, tandis que PO l'encode comme une cause indirecte, présente mais pas nécessairement primaire.

La contribution de Rémi Dignonnet se situe dans un domaine particulier, à savoir la perception. L'auteur explore le rapport entre la cause et la conséquence. A partir du positionnement de la sensation entre les deux pôles que sont la source (*sound of waves*) et l'effet (*offensive smell*) au niveau expérientiel, ce chercheur postule l'existence d'un gradient entre la cause et la conséquence au niveau conceptuel pour chaque sens. En prenant comme base des structures distinctes, son étude de la grammaire de la cause (structure en *of*, structure causative) et de la conséquence (structure en *that*, structure

résultative) dans le domaine sensoriel a pour dessein de révéler l'équivocité de la sensation prise entre la cause et le résultat.

Racha El Khamassy raisonne à partir d'un corpus spécialisé, à savoir les textes de vulgarisation scientifique. L'établissement de rapports causaux se fait par le truchement d'indices linguistiques qui se manifestent ostensiblement au niveau lexical et ce par le biais des causatifs lexicaux qui incluent eux-mêmes un sème causatif. L'expression plus ou moins explicite se fait au niveau morphosyntaxique par des prédicats complexes et des formes périphrastiques ainsi que par le procédé de la dérivation affixale par suffixation qui crée des verbes à caractère causatif. Le procédé implicite d'expression de la cause se fait via des causatifs qui ne s'interprètent comme tels que grâce au contexte.

L'article de Pierre Frath développe l'idée selon laquelle la cause serait avant tout une entité métalinguistique. Son existence dans le monde réel est plus que problématique, ainsi que de nombreux philosophes l'ont remarqué, et la notion que le locuteur en a est produite par l'usage linguistique, qui diffère selon les langues. L'argumentation s'appuie sur une étude en corpus de mots exprimant la causalité parmi les plus courants.

LA CAUSATION DANS LA LANGUE

Igor MEL'ČUK (Université de Montréal)

*La causation, c'est un 'chose bien
Quand on raisonne!
« C'est du moins c'qu'on prêche en latin
A la Sorbonne... »
(Georges Brassens)*

1. Généralités.

Dans cet exposé sur la « causation à la Sorbonne » (pour reprendre Georges Brassens), je voudrais insister sur le fait suivant :

Je cherche à traiter de la causation dans la langue d'un point de vue strictement linguistique.

La causation est un sujet très débattu en linguistique, mais souvent sous un angle qui n'est pas linguistique : on essaie de préciser quand et comment le Locuteur a recours au sens de causation – *quand il raisonne*, comme le dit Brassens. Cependant, la sélection d'un contenu informationnel à communiquer est faite par le Locuteur surtout dans le passage entre un fragment de la réalité dont il veut parler et une représentation conceptuelle reflétant ce fragment – donc, en dehors de la langue et de la linguistique. La présente communication, par contre, a pour but le passage entre une représentation sémantique donnée (construite par le Locuteur à base de la représentation conceptuelle déjà obtenue et comprenant des sens causaux) et les énoncés qui l'expriment. Autrement dit, pour moi, voici la seule question légitime :

Comment **exprime-t-on** un sens de causation donné dans tel ou tel contexte ? (plutôt que « Quand utilise-t-on un sens de causation ? »).

Plus spécifiquement, je pense que la tâche d'un linguiste qui décrit la causation en langue est double :

- Établir les sémantèmes de causation.
- Établir l'expression des sémantèmes de causation par des lexies de la langue dans des contextes appropriés.

2. Sémantèmes de causation.

La section 2 est basée sur l'article Kahane & Mel'čuk 2006 ; voir aussi Hamon & Leeman 2007 et Mel'čuk 2012 : Ch. 5.

2.1. 'causer1' et 'causer2'.

Sémantème.

Un sémantème est un sens correspondant au signifié d'une unité lexicale (= lexie) de la langue.

Exemples : 'voyageI.1' (*en Italie*), 'voyageI.2' (*deux voyages entre la cave et la cuisine*) et 'voyageII' (*sous l'effet de la drogue*) sont trois sémantèmes du français. Les numéros distinctifs utilisés représentent la distance sémantique entre les sémantèmes.

Il y a deux types majeurs de causation qui donnent naissance à deux sémantèmes causaux :

- '**X cause1 Y (par Z(X))**' est une causation non volontaire (= non téléologique) ; ce sémantème est triactantiel : X est la Cause de Y, Y est l'Effet, et Z, qui est optionnel, est l'Élaboration de la Cause ; cf. :

1) a. Les forts vents_X ont causé des dommages_Y aux arbres et aux lignes électriques.

b. Ta lettre_X a causé une grande surprise_Y par son contenu_Z.

NB : Le verbe CAUSER, utilisé dans les exemples, favorise une Montée du Possesseur, comme dans *causer des dommages irréparables* → *des arbres* ⇒ *causer* → *aux arbres des dommages irréparables*. Cette propriété doit être décrite dans l'article de dictionnaire CAUSER et ne doit pas nous intéresser ici.

- '**X cause2 Y par Z(X, Y) avec W**' est une causation volontaire (= téléologique) ; ce sémantème est quadriactantiel : X est le Causateur/l'Auteur de Y, Y est l'Effet, Z(X) la Cause, et W l'Instrument :

2) a. Pol Pot_X a causé la mort_Y de millions de Cambodgiens.

b. Par cet acte_Z, il_X a causé de grands dommages_Y.

c. Rouvik_X a causé ce désastre_Y avec ses pouvoirs_W surnaturels.

Soulignons que le terme technique *volontaire*, appliqué à *causation (de Y par X)*, ne veut pas dire que X désire nécessairement ou même prévoit le résultat Y de son action causatrice. Ici, *volontaire* signifie seulement que X agit – c’est-à-dire que X fait Z – volontairement, avec la participation complète de sa raison et de sa volonté. Cf. *meurtre involontaire* : le meurtrier X tue Y – sans le vouloir ! – par ses actions Z(X, Y), qu’il accomplit volontairement ; on a donc affaire ici à ‘causer2’.

2.2. ‘agir/ action’ et ‘entraîner’.

‘Causer1’ n’est pas un primitif sémantique : il renferme les sémantèmes ‘agirI.1’ et ‘entraînerII’, que je vais présenter maintenant.

‘agir/action’

On distingue cinq sémantèmes ‘agir/action’ :

ActionI involontaire

‘X agitI.1 sur Y’

[primitif sémantique ; l’Agent X est non volontaire] : *Les vagues_X agissent sur la jetée_Y sans l’endommager.*

‘X agitI.2 sur Y’

= ‘X agitI.1 sur Y, ce qui entraîneII un changement de Y’ : *Ce médicament_X a agi sur le cerveau_Y du patient.*

ActionII volontaire

‘X agitII.1 sur Y avec Z’

[primitif sémantique ; l’Agent X est volontaire, Y est son Objet et Z est l’Instrument] : *Jean_X frapper la table_Y du poing_Z.*

‘X agitII.2 sur Y avec Z’

= ‘X agitII.1 sur Y avec Z, ce qui entraîneII un changement de Y’ : *Jean_X couper le carton_Y avec des ciseaux_Z.*

‘X agitII.3’

[primitif sémantique ; l’Agent X est volontaire ; il n’y a ni Objet, ni Instrument] : *Il_X a agi immédiatement. | Le tueur_X a agi seul. | courir, rire, se mettre debout.*

‘entraînerII’

‘X entraîneII Z(α)’

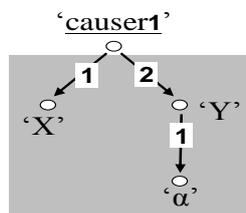
[primitif sémantique ; peut être caractérisé comme suit : ‘si X a lieu, alors α change d’état à Z(α)’ : *Le succès_X des hommes de Cro-Magnon a entraîné la disparition_Z des Néanderthaliens_α.*

NB : La caractérisation du sémantème ‘entraînerII’ ci-dessus n’est pas une décomposition sémantique légitime car elle est faite en termes d’éléments logiques (implication) et n’admet pas de substitution directe dans le texte au lieu du défini.

2.3. Quatre décompositions de ‘causer1’.

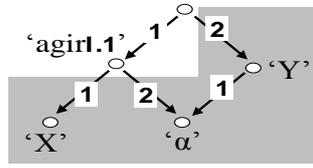
Le sémantème ‘causer1’ est donc décomposable en termes d’‘agirI.1’ et ‘entraînerII’. A savoir, il possède quatre décompositions équivalentes ; pour ainsi dire, ce sont des « isotopes » d’un même sémantème. Les variantes décomposées de ‘causer1’ ne diffèrent que par le nombre et la nature des actants sémantiques qu’elles acceptent. Ces décompositions ne sont pas autre chose que des règles sémantiques d’équivalence.

Sans l’Élaboration de la Cause (‘causer1’ biactantiel).

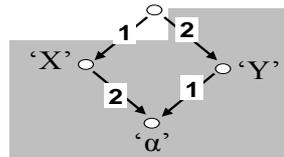


La balle_x a causé une blessure_y dans le foie_α.

= 1) ‘entraînerII’



= 2) ‘entraînerII’



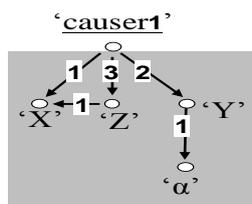
L’impact_x de la balle a causé une blessure_y dans le foie_α.

Conditions (contraintes sémantiques)

- 1) Si ‘X’ ≙ ‘entité’ et ‘Y’ ≙ ‘phénomène physique’, alors il y a un contact physique entre X et α.
- 2) Si ‘X’ ≙ ‘phénomène/actionII.1 physique’ et ‘Y’ ≙ ‘phénomène physique’, alors ‘X’ ≙ ‘contact physique d’α avec quelque chose’.

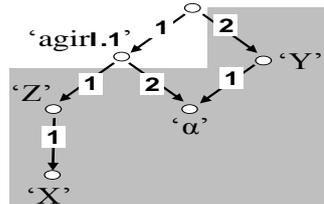
‘X’ ≙ ‘agirI.1 sur α’

Avec l’Élaboration de la Cause (‘causer1’ triactantiel)



La voiture_x a causé mon_α étonnement_y par son manque_z de stabilité.

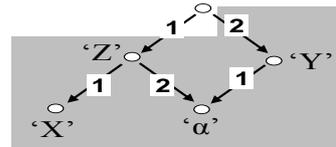
= 3) ‘entraînerII’



Conditions (contraintes sémantiques)

‘Z’ ≙ ‘état’/‘propriété’/‘agirI.1’

= 4) ‘entraînerII’



La balle_x a causé des dégats_y dans le foie_α par son impact_z.

‘Z’ ≙ ‘agirI.2’

Etant donné le caractère de la présente communication, les contraintes qui accompagnent ces règles – c'est-à-dire, les conditions de leur application – sont très approximatives et incomplètes.

NB : Le grisé montre le contexte de la règle – c'est-à-dire les éléments non affectés par la règle, mais nécessaires pour qu'elle s'applique.

Les règles sémantiques 1–4 ont pour tâche, en étant appliquées de droite à gauche sur une structure sémantique de départ, de permettre – ou de ne pas permettre – la réduction des configurations de sémantèmes autour de 'agirI.1' et 'entraînerII' au sémantème 'causer1' ; ce dernier peut soit être exprimé, comme tel, entre autres, par le verbe CAUSER1, soit entrer dans des sémantèmes plus complexes (*construire, couper, tuer, ...*). Illustrons l'application de ces règles, en donnant pour chacune un exemple positif et un exemple négatif, qui montrent la validité de leurs conditions.

Règle 1

- 3) a. Jean a heurté une borne ; cela a causé1 une blessure à son genou. ⇔
 Le choc_x a causé une blessure_y au genou de Jean_α.
 b. Jean est tombé ; cela a causé1 une blessure à son genou. ≠
 *La chute_x a causé une blessure_y au genou de Jean_α.

'Heurter' = 'choc' est un phénomène physique ; ce sens inclut la composante 'contact physique de α avec quelque chose' (Condition 2) ; la phrase 3) a. est bonne. Par contre, 'tomber' = 'chute', qui est aussi un phénomène physique, ne comprend pas cette composante, et la phrase 3) b. est bloquée.

Règle 2

- 4) a. La maison est près du métro ; cela entraîne son prix élevé. ⇔
 La proximité_x du métro implique le prix_y élevé de la maison.

La proximité du métro n'agitI.1 pas sur la maison ; donc, la structure sémantique sous-jacente bien formée ne doit pas contenir le sémantème 'causer1', si bien que la SSém en 4) b. n'est pas bien formée et la phrase correspondante ne peut pas être produite :

- b. *La maison est près du métro ; cela cause1 son prix élevé.

Règle 3

- 5) a. La voiture va et vient ; cela cause **1** mon étonnement. \Leftrightarrow
 La voiture_X cause mon_a étonnement_Y par son va-et-vient_Z permanent.
 b. La voiture se dégrade rapidement ; cela cause **1** mon étonnement. \nRightarrow
 *La voiture_X cause mon_a étonnement_Y par sa dégradation_Z rapide.

‘Va-et-vient’_Z est une action **I.1** (qui agit **I.1**, à son tour, sur ‘moi_a’, qui la perçois), et la phrase 5) a. est bonne ; ‘dégradation’_Z est un processus, et la phrase 5) b. est bloquée.

Les phrases où la configuration de sémantèmes ‘causer **1** l’étonnement’ est exprimée par le verbe ÉTONNER préservent les mêmes caractéristiques

- 6) a. La voiture m’étonne par son va-et-vient permanent.
 b. *La voiture m’étonne par sa dégradation rapide.

Règle 4

- 7) a. La valise est tombée ; cela a causé **1** mon irritation. \nRightarrow
 *La valise_X a causé mon_a irritation_Y par sa chute_Z.
 b. La valise est tombée ; cela a causé **1** mon irritation. \Leftrightarrow
 La chute_X de la valise a causé mon_a irritation_Y.

La phrase en 7) a. n’est pas produite car la chute de la valise n’est pas une action **I.2** sur moi. La structure sémantique correspondante ne peut être réalisée que par la Règle 1, qui donne la phrase correcte en 7) b.

Insistons sur le fait que les règles sémantiques ci-dessus ne représentent qu’une ébauche préliminaire et grossière. Ainsi, des problèmes de premier ordre ne sont même pas touchés, parmi lesquels nous citerons :

- expression de l’Effet par une complétive avec QUE (par exemple, *De fortes pluies ont causé que le sol s’affaisse dans la zone littorale.*)¹
- expression de ‘causer **1**’ par des verbes différents de CAUSER (par exemple, FAIRE ou PROVOQUER : *La chance a fait que son rêve soit réalisé. | L’inondations a provoqué de graves dégâts.*)
- expression de ‘causer **1**’ dans la construction causative FAIRE + V_{INF} (par exemple, *La chaleur fait mûrir les fruits* ou *Les circonstances font admettre aux gens cet échec* ; voir D. Gaatone, ce volume, pp. 179-197)

¹ La construction “CAUSER + QUE + Verbe” n’est pas autorisée par la grammaire normative ni par les dictionnaires du français, mais elle est assez fréquente sur internet.

2.4. La décomposition de ‘causer2’.

Le sémantème ‘causer2’ se décompose en termes des sémantèmes ‘causer1’ et ‘agirII.1’ :

‘X cause2 Y(α) en Z-ant α (avec W)’ = ‘X fait actionII.1 Z sur α (avec W) et Z cause1 Y de α ’.

- 8) a. L’armée_X a causé la destruction_Y du pont _{α} en l _{α} ’attaquant_Z avec des bombes_W. \equiv
 b. L’armée a détruit le pont avec des bombes.

Cette décomposition est une conjonction logique de deux blocs sémantiques :

A = X fait l’actionII.1 Z sur α (avec W à α)

et

B = l’actionII.1 Z de X sur α (avec W) cause1 Y de α .

L’organisation conjonctive du sens ‘causer2’ est justifiée par le test de la négation correspondant à la loi de DeMorgan : $\neg(A \wedge B) \equiv \neg A \vee \neg B$. En effet, la phrase 9) a. est équivalente à 9) b. :

- 9) a. Il n’est pas vrai que Jean a causé la mort de la grenouille. \equiv
 b. Il n’est pas vrai que Jean a agi sur la grenouille ou que, bien que Jean ait agi sur la grenouille, cette action a causé la mort de la grenouille.

Les verbes français qui incluent le sémantème ‘causer2’ comme (partie de la) composante centrale (= générique) de leur sens, comme, par exemple, TUER1 (\approx ‘causer2 la mort’), préservent cette propriété. Ainsi, la phrase 10) a. peut être glosée par 10) b. :

- 10) a. Jean n’a pas tué la grenouille. \equiv
 b. Jean n’a pas agi sur la grenouille ou, bien que Jean ait agi sur la grenouille, cette action n’a pas entraîné la mort de la grenouille.

3. Sémantèmes de causation dans la description des paires verbales « V ~ se-V »

Les sections 3 et 4 sont fondées sur l’article Iordanskaja & Mel’čuk 2002.

Les relations sémantiques entre un verbe et son partenaire pronominal (« réfléchi ») en français sont très variées ; sans essayer de les décrire de façon exhaustive, je vais traiter de quatre cas de figure où le sens ‘V’ et le sens ‘se-V’ diffèrent par un sémantème de causation – soit par sa position à l’intérieur de ce sens, soit par son absence/ présence.

1. S'ÉTONNER ~ ÉTONNER₁

11) Jean s'étonne que Marie ne soit pas là. ~ Que Marie ne soit pas là étonne Jean.

Les deux phrases en 11) sont presque synonymes (à l'information communicative près) ; plus précisément, elles sont conversives. En effet :

'X s'étonne de Y' = 'X ressent l'étonnement causé₁ par Y'

'Y étonne₁ X' = 'Y cause₁ l'étonnement ressenti par X'

Les définitions de ces deux verbes sont constituées des mêmes sémantèmes et ne se distinguent que par la position communicative du sémantème 'causer₁' : dans le premier membre de la paire, 'causer₁' est dans une position communicativement dominée, alors que dans le deuxième, c'est 'causer₁' qui est communicativement dominant (ce qui est montré par soulignement).

Les paires verbales de ce type sont fréquentes parmi les verbes de sentiment : S'AGACER ~ AGACER, S'ENTHOUSIASMER ~ ENTHOUSIASMER, SE FÂCHER ~ FÂCHER, S'INDIGNER ~ INDIGNER, etc.

2. SE DÉCOMPOSER ~ DÉCOMPOSER 'causer₁ se décomposer'

12) Les matières animales se décomposent. ~ La chaleur décompose les matières animales.

vs

*Jean décompose les matières animales.

3. SE DÉPLACER ~ DÉPLACER 'causer₂ se déplacer₁'

13) Un corps se déplace le long d'une droite. ~ Nous déplaçons un corps le long d'une droite.

4. SE DISSOUDRE ~ DISSOUDRE₁ [Conv₂₁(se dissoudre)] ~ DISSOUDRE₂ 'causer₂ se dissoudre'

14) Le sucre se dissout dans l'eau. ~ L'eau dissout₁ le sucre. ~
Jean dissout₂ le sucre dans l'eau.

4. La cause linguistique comme actant sémantique.

Tout dans le monde a une cause, ce qui pose problème pour le linguiste :

Quand est-ce que l'expression lexicale de la Cause est-elle un actant sémantique de la lexie définie L ?

La réponse que je peux proposer est la suivante :

La Cause est un actant sémantique de la lexie définie L si et seulement si la Cause est soumise à des contraintes sémantiques faisant partie de la définition de L.

Sinon, l'expression de la Cause est un circonstant libre, ajouté ou omis à volonté.

Exemple

Soit les phrases russes² suivantes :

15) a. Ivan umer ot vospaleniâ lëgkix <ot goloda>

‘Ivan est mort d’une pneumonie <de faim>.’

b. *Ivan umer v avtokatastrofe <na vojne, pri požare>

‘Ivan est mort dans un accident de voiture <à la guerre, dans un incendie>.’

Les phrases en 15) b. ne sont pas correctes puisque le sens de UMERET’ ‘mourir’ inclut une contrainte sur la cause de la mort :

‘X umer ot Y-a’ = ‘X a cessé de vivre à cause de Y, **Y étant non violente**’.

Ces phrases exigent le verbe POGIBNUT’ ‘périr’ :

‘X pogib ot Y-a’ = ‘X a cessé de vivre à cause de Y, **Y étant violente**’.

Remerciements

Le texte de la présente communication a été relu et critiqué par G. Gross, L. Iordanskaja et J. Milićević, ce qui m’a permis de corriger nombre de maladresses. Je leur en suis profondément reconnaissant.

² Pour la translittération des exemples russes, nous utilisons la norme ISO 9.

Bibliographie

Une bibliographie détaillée sur la causation en français est présentée dans la communication de D. Gaatone, « Le jeu complexe de deux constructions causatives en français : quelques remarques », voir ce volume, pp. 179–197. Pour cette raison, je peux me limiter ici à quatre références.

HAMON, S. & LEEMAN, D., 2007, « Les verbes de cause à partir de l'exemple de *causer* », *Langue française*, N° 153, pp. 74–91.

IORDANSKAJA, L. & MEL'ČUK, I., 2002, « Conversif ou causatif ? », *Cahiers de lexicologie*, vol. 80, N° 1, pp. 105–119.

KAHANE, S. & MEL'ČUK, I., « Les sémantèmes de causation en français », *LINX*, 2006, N° 54, pp. 247–292.

MEL'ČUK, I., *Semantics: From Meaning to Text*, 2012, Amsterdam/Philadelphia: John Benjamins.

PRÉDICATS DE CAUSE DU PREMIER ET DU SECOND ORDRE

Gaston GROSS (Université Paris 13)

Introduction.

La plupart des études portant sur la causalité traitent de causes du second ordre, c'est-à-dire de prédicats opérant sur un autre prédicat. Dans un premier temps, je vais décrire les propriétés de ces structures. J'étudierai ensuite, par contraste, les relations causales opérant sur un argument élémentaire. Je comparerai respectivement les deux types de causes et j'essaierai de voir si les outils d'analyse des unes peuvent convenir aux autres.

1. Prédicats de cause du second ordre.

1.1. Définitions.

La définition scolaire habituelle, malgré diverses formulations, consiste à dire qu'un « événement A provoque ou cause un événement B ». Dans une telle explication, les éléments sont considérés comme des classifieurs sémantiques et non des lexèmes munis d'une syntaxe spécifique. L'explication du *Petit Robert* est de nature similaire : « Événement, antécédent, action qui produit un effet », à cela près que ce dictionnaire ajoute les causes du « faire » : « Ce par quoi un événement, une action humaine arrive, se fait ». Michele Prandi, de son côté, ajoute certaines modalités : « Une cause est un événement qui se produit dans le monde des phénomènes et qui produit comme effet un événement, en principe avec une certaine régularité » (Prandi 2004 : 91). Cette définition, de nature conceptuelle (cf. en principe avec une certaine régularité), réduit la notion de causes à celles qui opèrent sur des faits du monde réel. Elle ne rend pas compte de leur diversité dans les langues naturelles. La définition que donne M. Prandi de la finalité est plus précise : « Un motif est soit un événement, une action, le contenu d'une prévision ou une intention, qui poussent un sujet libre et responsable de ses décisions à accomplir une action » (Prandi 2004 : 91). Cependant, là encore, le terme de *motif* ne s'applique pas uniformément à tous les relateurs de la finalité : *but*, *objectif*, *vue*, *intention*, *désir*, etc. Par exemple, *but*, *objectif* et *vue* peuvent avoir un sujet phrastique, ce qui n'est pas le cas de *intention* et *désir*. Ces observations ne sont pas sans intérêt quand on a en perspective la génération automatique.

1.2. Insuffisances de ces définitions.

Je voudrais mettre en évidence ce que ces définitions ont de restrictif, dans la mesure où elles réduisent la notion de cause à un seul type de relation.

a) Les causes linguistiques sont plus complexes que ne le laissent entendre ces définitions conceptuelles. Elles n'ont pas toutes des arguments événementiels, comme le dit Prandi. Il existe plus d'une dizaine de causes linguistiques différentes, comme on le verra plus bas.

b) On ne peut pas réduire la notion de cause au seul opérateur. La nature de ses arguments intervient de façon cruciale dans le choix de ce prédicat. Par exemple, on donne souvent comme synonymes des verbes comme *provoquer*, *susciter* ou *produire*. Or, ils ont des schémas d'arguments différents, ce qui pose des problèmes pour un dictionnaire de synonymes électronique :

1) Provoquer (une réaction de Paul, un cataclysme)

Susciter (une réaction de Paul, *un cataclysme)

Produire (*une réaction de Paul, un cataclysme)

c) L'expression de la cause linguistique ne se réduit pas à un simple constat (produire un effet). Elle implique parfois la position du locuteur : *être cause de*, *être à l'origine de* sont des affirmations « neutres » mais *être responsable de*, *être coupable de* comportent un jugement de valeur de la part du locuteur.

d) Une même racine prédicative comme *caus-* peut exprimer deux types de relations différentes : le verbe *causer* établit une cause « à effets » et la locution *à cause de* une cause « explicative »

Causes à effets

Des verbes comme *causer* ou *provoquer* ont deux arguments phrastiques de nature nominale, qui sont par rapport à ces verbes au même niveau *causer* (*évén1*, *évén2*) :

2) Le gel a causé d'énormes dégâts dans les vergers.

3) Le fait que les autorités aient décrété une loi d'amnistie a provoqué un grand soulagement dans la population.

Dans ces deux cas, c'est l'événement en position de sujet qui exprime la cause : c'est lui qui est thématiqué. Ce sont des *causes à effets*. Ce type de cause autorise une permutation des arguments, qui est la source des phrases consécutives :

4) Ces dégâts sont la conséquence du gel.

Causes explicatives

Comparons maintenant les deux phrases suivantes :

- 5) Le gel a été la cause d'énormes dégâts dans les vergers.
- 6) Il y a eu d'énormes dégâts dans les vergers à cause du gel.

Bien qu'elles comprennent les mêmes éléments lexicaux que les exemples précédents, ces phrases véhiculent une information de nature différente :

- dans la première des deux phrases, l'effet (*dégâts*) figure en position d'objet ;
- dans la seconde, ce même substantif est thématique et devient un événement autonome qu'on constate et que l'on pose comme une donnée de fait ;
- muni d'une actualisation spécifique (*il y a eu*), ce substantif est devenu le prédicat d'une proposition principale : *Il y a eu d'énormes dégâts* ;
- le prédicat causal d'origine (*être la cause de*) perd son actualisation propre en devenant la locution prépositive *à cause de* ;
- et le sujet d'origine (*gel*) devient le complément de cette « locution ».

Ce deuxième type constitue des *causes explicatives* : elles correspondent à une question (formulée ou non) en *pourquoi* ? Donc, sur un même schéma argumental, on peut construire deux types de causes différentes. On peut, en outre, faire trois observations complémentaires.

a) Le critère de la question en *pourquoi* n'est pas une propriété définitionnelle de la notion générale de cause, comme on l'a affirmé quelquefois (cf. A. Nazarenko 2000), car elle ne correspond qu'au type de causes que nous appelons *explicatives* (*parce que, puisque, car*) et non aux *causes à effets*.

b) Inversement, seules les causes à effets ont des constructions consécutives parallèles :

- 7) Le froid est la cause de ces dégâts.
- 8) Ces dégâts sont la conséquence du froid.

c) une cause linguistique n'implique pas toujours l'antériorité d'un événement sur l'autre :

- 9) S'il ne comprend pas, c'est qu'il ne sait pas lire.

2. Autres types de causalités.

Outre les causes à effets et les causes explicatives, on observe d'autres types, dont les grammairiens ne parlent pas souvent :

a) des causes **explicatives complexes** alliées à un **raisonnement causal**

Ces causes sont prises en charge, entre autres, par les substantifs *raison* et *cause*, ce dernier dans une structure syntaxique déterminée :

- 10) La route est bloquée.
- 11) La (cause, raison) en est qu'il y a des manœuvres.
- 12) Les manœuvres en sont la (cause, raison).

- 13) (En raison, à cause) des manœuvres, la route est bloquée.
- 14) La grève des transports est la raison des embouteillages.
- 15) Il y a des embouteillages en raison de la grève des transports.

Les deux termes n'ont cependant pas la même syntaxe :

- 16) La raison que tu avances repose sur une observation claire des faits.
- 17) ?La cause que tu avances repose sur une observation claire des faits.

Il existe parallèlement des conséquences explicatives prises en charge par le verbe *devoir* :

- 18) On doit cette situation à l'imprévoyance des autorités.
- 19) Cette situation est due à l'imprévoyance des autorités.

b) des causes **conjecturées, alléguées, conditionnelles** ou **inférées**

Causes conjecturées

- 20) Paul est en retard ce matin. Je suppose qu'il y a une grève des trains.
Paul a refusé de parler aux collègues. Il est sans doute vexé.

Causes alléguées

- 21) Paul n'a pas fait le travail qu'on lui avait confié.
- 22) (Il a prétexté, soi-disant) qu'il avait un rhume.

Causes conditionnelles

23) S'il fait beau, alors la récolte (est, sera) abondante.

Causes inférées

24) Ce résultat n'est pas sans lien avec le mode de calcul.

c) des causes **justifiant** une affirmation ou une prise de parole

25) Paul est fâché, car il a refusé de nous parler.

26) Paul est encore au lit, parce que ses volets sont fermés.

27) Tu as tort, puisque tu t'es contredit

= ce qui justifie mon affirmation, c'est X.

28) Est-ce que vous restez, parce que je dois partir ?

= ce qui me permet de poser cette question, c'est que P

d) des causes **explicatives implicites** :

La cause et la conséquence (à la différence de la finalité) peuvent s'exprimer à l'aide d'une inférence :

29) La réunion de lundi est supprimée. Le président est absent.

30) Le président est absent. La réunion de lundi est supprimée.

31) Cet état de fait est la suite des conflits de l'an dernier.

Cf. Post hoc ergo propter hoc.

e) des causes du **faire** et des causes opérant sur des **états**

causes exogènes :

32) Paul a fait sortir cet élève.

33) Paul a rendu Jean furieux.

causes endogènes :

34) La lassitude a motivé son départ.

f) des causes **aspectuelles** :

Certains prédicats de cause comportent en eux-mêmes des indications aspectuelles. A côté d'une phrase comme :

35) Cette nouvelle **a provoqué** une crise politique.

on observe différents causatifs aspectuels :

36) - inchoatif : Cette nouvelle a **déclenché** une crise politique.

37) - progressif : Cette nouvelle **alimente** la crise politique.

38) - terminatif : Cette nouvelle a (**mis fin à, mis un terme à, clos**) cette crise politique.

g) causes **métaphoriques**

La notion de cause est prise en charge pas un assez grand nombre de métaphores, entre autres celle du mouvement :

39) causatifs de mouvements : *conduire à, mener à, induire, entraîner avec soi, apporter*

mouvements proprement dits : *aboutir à, déboucher sur, donner sur*

Parallèlement, il y a des conséquences reposant sur l'idée d'origine, de point de départ :

40) venir du fait que, venir de

émaner de, sortir de, être issu de

être source de, être la source de, découler de

du fait que

3. Problèmes de terminologie : le choix du définisseur.

Le classifieur *cause* recouvre traditionnellement tout type de relation dite « causale ». Mais ce terme ne rend pas compte d'un grand nombre de relateurs spécifiques comme : *grâce à, faute de, en raison de*, etc. Est-il possible de trouver un classifieur désignant à la fois une cause donnée particulière et la totalité des relations causales, comme on l'affirme généralement du substantif *cause* ? On pourrait suggérer les termes suivants :

Causalité : rapport de la cause à l'effet qu'elle produit (ce terme a le même défaut que *cause*) ; de plus, une structure comme *A est la causalité de B* n'est guère acceptable.

Causativité : définit plutôt la propriété de certains verbes qu'une relation ;

Causation : a une interprétation dynamique. Le mot implique une action et non un constat mais a l'inconvénient de ne pas avoir d'emploi particulier : **A est la causation de B*.

On voit qu'il est difficile de trouver un classifieur lexical unique qui définisse l'ensemble des relations de cause que nous avons énumérées plus haut.

4. Réflexions à propos des causes du second ordre.

L'observation des diverses constructions causales et de leurs modifications induit une démarche qui évite les dérives définitionnelles. Les deux arguments phrastiques peuvent subir un certain nombre de transformations :

a) Changements de thématisation.

Selon que l'on permute les arguments, on a affaire à une cause ou une conséquence :

41) A est la cause de B.

42) B est la conséquence de A.

b) des transformations classiques

Les phrases causales à effets sont susceptibles de la plupart des transformations classiques : pronominalisation, négation, extraction, interrogation en *est-ce que* mais non en *pourquoi*, etc., ce qui les rapproche des prédicats d'action :

43) Est-ce la pluie qui a mouillé les routes ?

44) C'est la pluie qui a mouillé les routes.

45) Les routes, elles ont été mouillées par la pluie.

En résumé, les causes du second ordre correspondent à deux types de constructions : asserter ou expliquer.

5. Définition des prédicats du premier ordre.

Un prédicat du premier ordre n'a pas d'arguments phrastiques mais seulement des arguments élémentaires. « Un prédicat est défini par son schéma d'arguments, c'est-à-dire par des classes sémantiques appropriées d'arguments » (Harris 1976). Il correspond au schéma suivant :

Prédicat (Na, Nb, Nx...)

A l'aide de quels outils peut-on étudier les prédicats causatifs dont les arguments sont des arguments élémentaires ? Le problème concret qui se pose est celui de savoir comment on étudie des verbes comme : *tuer, déplacer*, si du moins on les considère comme des verbes de cause ? Les propriétés purement syntaxiques ne sont pas d'un grand secours : elles sont les mêmes que celles des verbes actifs « ordinaires », comme nous venons de le voir.

5.1. La décomposition sémantique des relateurs de cause.

De façon générale, la mise au point du sens d'un mot se fait habituellement à l'aide de deux procédés qui sont l'opposé l'un de l'autre. Un grand nombre d'auteurs rendent compte du sens des mots à l'aide de « sèmes », c'est-à-dire de notions abstraites dont le statut est loin d'être clair. C'est ainsi que procède B. Pottier, qui définit le sens du mot *chaise* de la façon suivante : « pour s'asseoir, avec dossier, sans accoudoirs ». Il va de soi que ces termes décrivent le monde extérieur et non un quelconque sens linguistique. La preuve en est qu'il existe des chaises qui ne répondent pas à ces critères. C'est le cas aussi de G. Guillaume et de Damourette et Pichon. Dans une certaine mesure, c'est aussi le cas de la théorie Sens-Texte : *Y renverse Y = X cause que Y tombe*. La sémantique générative (Lakoff 1965) analyse le verbe *kill* à l'aide de la suite *cause to die*. Fodor répond à cette analyse en 1970 par l'article suivant : « Three reasons for not deriving *kill* from *cause to die*. La décomposition sémantique pose évidemment le problème de la nature linguistique des décomposants ? De notre point de vue, ce sont des « notions » relevant de l'ordre des choses et non de la langue. Elles peuvent se réaliser dans plusieurs mots différents : on ne peut pas prédire leur réalisation morphologique.

5.2. Paraphrases lexicales.

Dans une autre approche, le sens d'un mot ou d'une suite doit être défini à l'aide de lexèmes qui appartiennent au vocabulaire effectif d'une langue donnée, c'est la position de Z. Harris et de son école. Cette perspective a l'avantage :

- d'intégrer la syntaxe dans la description : *provoquer* et *susciter* ont sans doute la même valeur causative mais le premier opère sur des événements et le second sur des réactions humaines ;
- de fonder les intuitions sur des lexèmes et non des notions ;
- de mettre en évidence les « trous lexicaux » et les incompatibilités en cas de génération.

6. Les paraphrases des causatifs de sentiments.

Tout le monde connaît les travaux de Maurice Gross. On sait que son objectif était de fonder la description linguistique sur des propriétés syntaxiques. Cette position est illustrée dans *Méthodes en syntaxe* (1975). En analysant la table 4 de ce livre, je voudrais montrer que cette position est réductrice et source d'irrégularités descriptives.

6.1. Hétérogénéité de la table 4.

Nous allons examiner si la syntaxe peut à elle seule déterminer une interprétation causale. La table 4 est généralement considérée comme listant les causatifs de sentiments. Les verbes qui y figurent sont réputés sémantiquement homogènes : « Ils correspondent à un sentiment « déclenché » par N0 et éprouvé par N1. Le sujet est une phrase en *que P*. La forme adjectivale associée est en *N0 est V-a pour N1* ». (M. Gross, 1975 : 170). En fait, cette table est moins homogène qu'on le dit. Certains verbes impliquent difficilement un sentiment. C'est le cas de : *abuser, aliéner, amocher, amoindrir, assaillir, avachir* ou encore *bafouer, berner, claquer, classer*, etc. Examinons cette table plus en détails.

6.2. Paraphrases explicatives de la table 4.

Je vais examiner un certain nombre de ces verbes et tenter de leur attribuer une paraphrase qui mette en lumière leur interprétation.

a) Paraphrases causatives adéquates.

L'interprétation causale de certains verbes est mise en évidence par des paraphrases qui ne suscitent aucune ambiguïté. Ces paraphrases mettent en jeu des adjectifs et des verbes :

Verbes et adjectifs

attrister

rendre triste
 inspirer de la tristesse
 plonger dans la tristesse

chagriner

rendre chagrin
 causer du chagrin
donner, faire naître, inspirer, susciter du chagrin

énervier

rendre nerveux
 provoquer la nervosité de

Dans ce cas, les paraphrases adjectivales et nominales sont prises en charge par des verbes dont l'interprétation causale ne prête pas à hésitation.

b) Emplois divergents du verbe et de l'adjectif.

Ces équivalences sont impossibles dans d'autres cas :

aigrir/ *rendre aigre
 apaiser/ *rendre paisible
 contenter/ *rendre content
 apeurer/ *rendre peureux
 intimider/ *rendre timide

La disparité sémantique de la racine dans le cas du verbe et de l'adjectif n'est pas une raison suffisante pour exclure une lecture causale.

c) Emplois prépositionnels en Prép N : mettre en, plonger dans.

Affliger : mettre en affliction, plonger dans l'affliction
 Affoler : mettre dans l'affolement

d) Substantifs seuls : *faire, donner.*

consterner/ *rendre consterné, plonger dans la consternation

décevoir/ *?rendre déçu, plonger dans Adj. déception

abattre/ *rendre abattu, plonger dans un-Modif abattement

Cette analyse soulève évidemment le fait que les racines prédicatives ne prennent pas toutes les trois formes verbales, nominale et adjectivale. Mais il suffit que ce soit le cas de l'une des deux pour qu'on accepte une lecture causale. Mais, il y a des marqueurs qui prêtent moins à hésitation.

6.3. Marqueurs morphologiques de la cause.

Un des premiers objectifs d'une description systématique des relations causales consiste à faire un recensement des paraphrases lexicales qui ont une interprétation causale sans conteste. Il peut s'agir de :

Suffixes

Certains suffixes ont une interprétation causale qui ne prête à aucune confusion :

46) - gène : *allergogène, cancérogène* : qui crée, qui est créateur de

- fiant : *acidifiant* : qui rend acide

- fère : *acuminifère, mortifère* : qui porte la mort

- issant : *adouçissant, affadissant* : qui rend (plus doux)

- lytique : *anxiolytique* : qui enlève l'anxiété

- fuge : *fébrifuge* : qui fait fuir, chasse la fièvre

- ant : *bruyant* : qui fait du bruit

Noms

Certains substantifs expriment une relation causale avec les événements et les faits qui les suivent :

47) être un fauteur (de troubles)

être un semeur (de zizanie)

être un agent (de discorde)

être l'auteur de (forfait, crime)

être créateur (de richesse)

être l'instigateur (de cette sécession)

Adjectifs

La cause peut être rendue par différents types d'adjectifs dans les mêmes conditions :

48) responsable de (malheurs)

coupable de (crime)

fautif dans (cette affaire)

Des verbes

49) provoquer (un trouble)

occasionner (une débâcle)

causer (un malheur)

plonger dans (une profonde tristesse)

rendre Adj (rendre jaloux)

verbes métaphoriques

50) allumer (querelles)

Ces formes peuvent aider à paraphraser certains types de connecteurs et mettre ainsi en évidence leur interprétation. On évite ainsi le recours à la seule intuition.

6.4. Réseaux lexicaux-syntaxiques.

Du point de vue de l'analyse des éléments lexicaux, il convient de décrire non les éléments lexicaux de façon isolée mais les racines prédictives qui les sous-tendent, selon le modèle simplifié qui suit :

trist-

51) être triste = avoir, éprouver tristesse

rendre triste = susciter provoquer tristesse

attrister

désesp-

52) Paul est désespéré. = Paul (a du, est au) désespoir.

Paul est dans un profond désespoir. = Cela plonge Paul dans profond désespoir.

Cela désespère Paul.

L'avantage d'une telle description mais en lumière les équivalences entre les différentes catégories lexicales.

7. Autres causatifs portant sur les humains.

Dans le cadre d'une phrase simple ayant un humain en position d'objet les constructions sont dites :

- causatives si le sujet est un événement : Le bruit a fait partir Paul.
- factitives si le sujet est également un humain : Jean a fait partir Paul.

Nous venons de voir à l'instant quelques exemples de causatifs de sentiments : *attrister, désespérer*. Cette analyse ne pose aucun problème, puisque les paraphrases à l'aide d'éléments lexicaux sont naturelles. Y a-t-il d'autres classes de causatifs ? On verra qu'il n'est pas facile de répondre à cette question. Dans un premier temps, on peut regrouper les verbes qui opèrent à la fois sur concret et un humain, comme c'est le cas de *renverser* par exemple :

53) Paul a renversé (Jean, la chaise).

Ces classes mériteraient une étude approfondie mais comme on va le voir, il est difficile de trouver des critères satisfaisants. On peut imaginer qu'une lecture causative verbale a en face d'elle une forme résultative au participe passé. Dans les deux phrases précédentes, le résultatif est possible pour le concret mais non pour le substantif humain :

54) La table est renversée.

55) *Paul est renversé.

Si on interprète, d'autre part, le terme d'humain comme représentant l'être, la personnalité d'un homme, il n'est pas facile de séparer les verbes d'action de ceux que l'on

pourrait appeler *causatifs*. Comme on vient de le voir, s'il est vrai qu'un causatif implique un résultat, encore faut-il que le verbe ait un participe passé susceptible de prendre en charge cette interprétation. Cette possibilité existe pour *punir* :

56) Le maître a puni cet élève.

57) Cet élève est puni.

En effet, il existe une paraphrase nominale acceptable :

58) Le maître a infligé une punition à cet élève.

Mais s'agit-il pour autant d'une cause plutôt que d'une action ? Les prédicats d'actions sont repris par *le faire* :

59) Le maître discute avec ses élèves comme il le fait tous les jours.

60) Le maître a puni cet élève comme il le fait tous les jours.

D'autre part, le verbe *abreuver* se paraphrase sans difficultés par *faire boire*. Comment paraphraser le pronominal *s'abreuver* : *se faire boire* ?

8. L'équivalence V = faire V.

Il existe des cas où un V peut être l'équivalent de *faire V*. C'est le cas de certains prédicats de changement de forme ou de structure :

61) Fondre : faire fondre

Cuire : faire cuire

ou d'autres modifications :

62) Sécher le linge : faire sécher le linge

Mais cette relation n'est pas régulière :

63) Mouiller le linge : *faire mouiller

Cette équivalence, qui est une preuve de causativité, est loin d'être la règle. En effet, *construire une maison* n'est pas l'équivalent de *faire construire une maison*. Il n'existe pas de paraphrase entre *faire enlever ce sac* et *enlever ce sac*. Dans ce dernier cas, la présence parallèle de *procéder à l'enlèvement de* invite à penser qu'il s'agit plutôt d'une action du fait de la nature du verbe support.

9. Difficultés d'analyse.

On a vu plus haut qu'il y a fondamentalement deux types d'analyses des relations causales. L'une, illustrée par les travaux élaborés dans le cadre du Sens-Texte, part d'un sémantème, donc d'une notion abstraite, et est à la recherche des expressions concrètes. L'autre part des réalisations lexicales et à l'aide de la syntaxe attribue aux éléments lexicaux leur interprétation sémantique. En fait, la cause présente des difficultés d'analyse dans les deux cas.

a) Pour qu'il y ait causalité, il faut qu'il y ait des constructions résultatives. Celles-ci peuvent-elles avoir une racine différente du prédicat de cause (*tuer = rendre mort ; renverser = faire tomber*) ? Cette possibilité ouvre la porte à beaucoup de dérives interprétatives.

b) Dans certains cas, la nature du sujet implique deux lectures différentes. Ainsi le verbe *agacer* peut avoir un sujet strictement humain. Dans ce cas, on a affaire à une action volontaire et consciente : *Paul agacer Jean = Paul a agacé Jean* (par méchanceté). On parlera alors de verbe factitif. Il peut y avoir aussi une interprétation non volontaire : *Paul a agacé Jean par son arrogance. = L'arrogance de Paul a agacé Jean. = Le fait que Paul soit arrogant a agacé Jean*. Cette lecture, qui implique un sujet phrastique, est de nature causale.

10. Exemples de description de relations causales portant sur une classe de prédicats : les sentiments.

Les constructions causatives dépendent directement de la classe sémantique des éléments sur lesquelles elles opèrent. Il est important, de ce fait, de les étudier en même temps que les autres propriétés de ces prédicats. On dira donc que la causalité est ou non une propriété d'une classe donnée de prédicats sémantiques. On examinera par la suite l'ensemble des propriétés de certains types de prédicats de sentiments (*admiration*) et de qualités (*courage*).

64)

1. Classes des <sentiments envers autrui> : *admiration, amour, haine, jalousie*
2. Schéma d'arguments :

- N0 : Nhum/N1 : envers, à l'égard de, à l'endroit de Nhum ; pour N(ina)
3. Verbes supports standard : *avoir*
 4. Verbes supports appropriés : *porter, éprouver, ressentir, nourrir, vouer*
 5. Verbes supports réciproques : *se porter, se vouer*
 6. Verbes supports passifs : *encourir, faire l'objet de*
 7. Déterminants : *un-Modif*
 8. Formes adjectivales : *admiratif, amoureux, *haineux, jaloux*
 9. Formes verbales : *admirer, aimer, haïr, jalouser*
 10. Verbes supports aspectuels :
 - Inchoatif : *concevoir*
 - Intensif : *vouer à*
 - Itératif : *renouveler*
 - Itératif-intensif : *baver (d'admiration), brûler (d'amour), pâlir (d'envie), crever (de haine, de jalousie)*
 11. Constructions causales : sujet = un événement
 - Causatifs de création
causer, créer, déclencher, engendrer, entraîner, éveiller, générer, imprimer, inspirer, instiller, produire, provoquer, susciter
 - Augmentatifs : *accentuer, aggraver, alimenter, amplifier, attiser, augmenter, aviver, développer, enflammer, exacerber, raviver*
 - Diminutifs : *affaiblir, altérer, apaiser, atténuer, diminuer, enrayer, réduire*
 - Suppression : *anéantir, arrêter, couper, dissiper, effacer, enlever, faire disparaître*
-
1. Classes des <courage> : *courage: bravoure, cran, énergie, fermeté, force, résolution, stoïcisme, héroïsme, vaillance, audace, hardiesse, impétuosité, intrépidité, témérité*
 2. Schéma d'arguments :
 - N0 : Nhum/N1 : Nde VW
 3. Verbes supports : *avoir, manquer de, posséder*
 4. Verbes supports appropriés : *faire preuve de, montrer, manifester, faire montre de*
 5. Verbes supports passifs :
 6. Verbes supports réciproques :
 7. Déterminants : *du, un-Modif*
 8. Verbes supports aspectuels :
 - Inchoatif : *prendre, concevoir*
 - Intensif : *posséder*

Itératif : *reprendre*

Itératif-intensif : *redoubler de*

Progressif : *entretenir, nourrir, conserver*

Télique : *trouver*

Terminatif : *perdre, abandonner*

9. Construction événementielles : *il y a du N chez Nhum*

10. Causatifs :

a) Actifs : donner du courage

b) encourager

passif : être encouragé

Conclusion.

Il n'est pas inutile de réfléchir sur les outils qu'on se donne pour la description. Ceux-ci sont d'autant plus utiles qu'ils sont contraignants et fonction du but qu'on se donne. L'objectif de cette recherche n'est pas d'interpréter des phrases mais de les générer ou de proposer des équivalents automatiquement. Cela n'est pas possible à partir de classifieurs abstraits. La notion de cause ne peut pas être étudiée en elle-même, mais dans le cadre de classes de prédicats ou d'arguments sur lesquelles elle opère. La génération par des lexèmes réels met en évidence un grand nombre de « trous morphologiques ». Ce sujet mérite une étude en extension de ces structures.

Bibliographie

ANSCOMBRE, J.-C., « La représentation de la notion de cause dans la langue », *Cahiers de grammaire*, 1984, N° 8, pp. 1-53.

ASNES, M. & KUPFERMAN, L., (dir.), *Événements, prédicats, arguments : quelques points de repère*, *Langages*, 2008, N° 169.

BLUMENTHAL, P., « La combinatoire des conjonctions causales », *Cahiers de lexicologie*, 2007, n° 90, pp. 27-40.

BOONS, J.-P., GUILLET, A., LECLERE, C., *La structure des phrases simples du français*, 1976, Genève, Droz.

DANLOS, L., *Génération automatique de textes en langues naturelles*, 1985, Paris, Masson.

DE SAUSSURE, L., « Cause implicite, temps explicite », *Cahiers de linguistique française*, 2003, N° 25, pp. 119-136.

DE SAUSSURE, L., « Parallélisme et linéarité de l'interprétation : remarques sur un cas de causalité inverse », *Intellectica*, 2005, N° 40, pp. 43-62.

- DELECELLE, G., « Préface », in H. Chuquet & M. Paillard (dir.), *Causalité et contrastivité : étude de corpus*, 2005, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, pp. 13-18.
- DESCLES, J.-P. & JACKIEWICZ, A., « Abduction et prise en charge énonciative de la causalité », *Linx*, 2006, N° 54, pp. 35-48.
- FRANÇOIS, J., *Changement, causation, action*, 1989, Genève, Droz.
- GAATONE, D., « Conjonctions et locutions conjonctives en français », *Folia Linguistica*, 1981, N° 14, pp. 195-211.
- GROSS, G. & PRANDI, M., *La finalité. Fondements conceptuels et genèse Linguistique*, 2004, Bruxelles, De Boeck-Duculot.
- GROSS, G., « Réflexions sur la notion de locution conjonctive », *Langue française*, 1988, N° 77, pp. 19-36.
- GROSS, G., « Trois applications de la notion de verbe support », *Information grammaticale*, 1993, N° 59, pp. 6-22.
- GROSS, G., « Une typologie sémantique des connecteurs : l'exemple de la cause », *Studi italiani di linguistica teorica e applicata*, 1996, N° 25/1, pp. 153-179.
- GROSS, G., « Du bon usage de la notion de locution », in *Langages, la locution entre langue et usage*, 1997, Fontenay-aux-Roses, ENS Editions Fontenay/ Saint Cloud, pp. 201-223.
- GROSS, G., « Causalité empirique et causes linguistiques », in H. Nølke, I. Baron, H. Korzen I. Korzen & H. Müller (éds), *Grammatica : Hommage à Michael Herslund*, 2006, Bern, Peter Lang, pp. 111-122.
- GROSS, M., *Méthodes en syntaxe*, 1975, Paris, Hermann.
- GROSS, M., « Les bases empiriques de la notion de prédicat sémantique », *Langages*, 1981, N° 63, pp. 7-52.
- GROUPE λ-1, « Car, parce que, puisque », *Revue Romane*, 1975, vol. 10, N° 2, pp. 248-280.
- GUIMER, C. et alii, *1001 circonstances*, 1993, Caen, Presses Universitaires de Caen.
- HARRIS, Z., *Notes du cours de syntaxe*, 1973, Paris, Le Seuil.
- HYBERTIE, C., *La conséquence en français*, 1996, Paris, Ophrys.
- JACKIEWICZ, A., *L'expression de la causalité dans les textes. Contribution au filtrage sémantique par une méthode informatique d'exploration contextuelle*, Thèse de doctorat, 1998, Université de Paris-Sorbonne.
- KAHANE, S. & MELČUK, I., « Les sémantèmes de causation du français », *Linx*, 2006, N° 54, pp. 247-292.
- KENNY, A. & KEGAN, P., *Action, Emotion and Will*, 1963, London, Routledge.
- KIEFER, F. & GROSS, G., « La structure événementielle des substantifs », *Folia linguistica, Acta Societatis Linguisticae Europaeae*, 1995, N° 29/ 1-2, pp. 43-65.
- KLEIBER, G., *La Sémantique du prototype*, 1992, Paris, PUF.
- KOKOCHKINA, I., *Typologie des prédicats d'états*, Thèse de doctorat, 2004, Université Paris 13.

- LAKOFF, G. & JOHNSON, M., *Les métaphores dans la vie quotidienne*, trad. par M. de Fornel, 1985, Paris, Les Editions de Minuit.
- LAKOFF, G., « Linguistics and natural logic » in D. Davidson and G. Harman (eds.), *Semantics of Natural Language*, 1972, Reidel, Dordrecht, pp. 545-665.
- LE PESANT, D. & MATHIEU-COLAS, M., « Introduction aux classes d'objets », *Langages*, 1998, N° 131, pp. 6-33.
- LE PESANT, D., « Causalité et concession », in I. Choi-Jonin, M. Bras, A. Dagnac & M. Rouquier (éds), *Questions de classification en linguistique : Mélanges offerts au Professeur Christian Molinier*, 2005, Berne, Peter Lang, pp. 195-209.
- LE PESANT, D., 2006a, « De la concession à la cause, et de la cause à la condition », *Linx*, N° 54, pp. 61-72.
- LE PESANT, D., 2006b, « Les verbes de relation cause-conséquence. Une délimitation linguistique », in D. Leeman & C. Vaguer (coord.), *Des savoirs savants aux savoirs enseignés*, Namur, Presses Universitaires de Namur.
- LEEMAN, D., « Remarques sur *puisque* et sur *car* », in D. Flament-Boistrancourt (éd.), *Théories, données et pratiques en français langue étrangère*, 1994, Lille, Presses Universitaires de Lille, pp.113-128.
- LEVIN, B., *English Verb Classes and Alternations*, 1993, Chicago, The University of Chicago Press.
- MERILLOU, C., « Causalité et temporalité : *when* et *quand* », in H. Chuquet & M. Paillard (dir.), *Causalité et contrastivité. Etudes de corpus*, 2006, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, pp. 211-227.
- MOESCHLER, J., « Trois emplois de *parce que* en conversation », *Cahiers de linguistique française*, 1987, N° 8, pp. 97-110.
- MOESCHLER, J., « L'expression de la causalité en français », *Cahiers de linguistique française*, 2003, N° 25, pp. 11-42.
- NAZARENKO, A., *La cause et son expression en français*, 2000, Gap, Ophrys.
- PAUNA, R., *Les causes événementielles*, 2007, Thèse de doctorat, Université Paris 13.
- PRANDI, M., *The building blocks of meaning*, 2004, Amsterdam-Philadelphia, John Benjamins.
- SMITH, C., *The Parameter of Aspect*, 1997, Dordrecht, London, Boston, Kluwer academic publishers.
- SPERBER, D. & WILSON, D., 1986/1995, *Relevance: communication and cognition*, Oxford, Blackwell.
- VAN DE VELDE, D., *Grammaire des événements*, 2006, Lille, Presses Universitaires du Septentrion.
- VENDLER, Z., *Linguistics in Philosophy*, 1967, Ithaca, NY, Cornell University Press.

AVEC OU SANS ? UNE APPROCHE PRAGMATIQUE DES DISCOURS CAUSAUX EXPLICITÉS ET IMPLICITÉS

Jacques MOESCHLER (Université de Genève)

Introduction.

L'une des contributions empiriques les plus importantes des approches pragmatiques des langues naturelles a certainement été l'analyse des connecteurs et les conséquences de ces analyses pour l'analyse de la signification. Pour ne parler que de quelques approches, Ducrot et al. (1980) a montré que la signification des connecteurs est essentiellement instructionnelle, et porte sur la relation entre classes d'arguments et classes de conclusion (Ducrot 1980). Dans une approche différente, cognitive (Sperber et Wilson 1986), Diane Blakemore (1987, 2002) a introduit la notion de signification procédurale pour décrire la contribution sémantique des connecteurs à la compréhension du discours : les connecteurs seraient essentiellement des guides pour la compréhension des énoncés et des discours, et leur contribution consisterait à montrer comment manipuler les différentes représentations (à forme propositionnelle) construites dans le processus de compréhension sur la base de la signification descriptive (ou conceptuelle) des autres constituants linguistiques.

Ces approches pragmatiques, bien que d'origines différentes, ont apporté une contribution empirique et théorique certaine, concernant notamment le domaine de la causalité : les connecteurs causaux, surtout sur la base de l'article du Groupe λ -1 (1975), mais aussi de l'analyse de *because* dans Sweetser (1990), a donné lieu à de multiples recherches (cf. pour ne citer que quelques-unes, Zufferey 2010, 2012, Blochowiak 2014a, 2014b, Moeschler 2009, 2011, Jivanyan 2012, 2015), presque toutes focalisés sur *parce que, puisque, car, donc, et*.

Cependant, un problème, qui est pourtant une conséquence directe des notions de signification instructionnelle/ procédurale, n'a pas été clairement formulé et résolu : quelle est la différence entre un discours avec ou sans connecteurs ? En d'autres termes, quelle différence y a-t-il entre 1 et 2 ?

- 1) Jean s'est cassé la jambe parce qu'il est tombé dans un précipice.
- 2) Jean s'est cassé la jambe. Il est tombé dans un précipice.

Dans les deux cas, la même relation causale est obtenue (3), mais certainement (c'est notre hypothèse) de manière différente :

- 3) CAUSE [Jean est tombé dans un précipice, Jean s'est cassé la jambe]

En d'autres termes, si la sémantique de ces deux discours est la même, leur pragmatique ne l'est pas. Le but de cet article est de comprendre cette différence, et d'expliquer, à l'aide d'un modèle d'interface sémantique-pragmatique (Moeschler 2015), la différence avec ou sans connecteur.

Cet article est organisé de la manière suivante : la section 2 est consacrée à l'une des propriétés majeures des connecteurs, leur signification procédurale³ ; la section 3 montrera en quoi les connecteurs soulèvent un paradoxe, et comment le résoudre ; la section 4 introduira la notion de niveau de signification et proposera une solution pour localiser la signification procédurale des connecteurs (cf. Moeschler 2016) ; enfin, la section 5 donnera une réponse à la question « avec ou sans » en termes de chemins inférentiels.

1. Propriété sémantique des connecteurs : signification procédurale.

Dans la Pertinence (Sperber, Wilson 1986, Wilson, Sperber 2012, Blakemore 1987, Carston 2002), l'une des manières de répondre à la question des connecteurs est le recours à la notion de signification procédurale. Pour approcher cette notion, le plus simple est de commencer par une définition négative :

- 4) Signification procédurale (définition négative)
 - a. La signification procédurale est non-conceptuelle ;
 - b. elle est non-vériconditionnelle.

La première propriété (non-conceptuelle) est basée sur l'une des hypothèses les plus anciennes des sciences cognitives : tout dispositif cognitif, homme ou machine, dispose d'un système conceptuel (ou représentationnel) et d'un système computationnel. Le premier système permet d'accéder à des représentations (conceptuelles), le second de manipuler ces représentations. Selon cette définition, les connecteurs seraient donc un moyen parmi d'autres⁴ de relier, d'une manière spécifique, des représentations conceptuelles.

La deuxième propriété, qui verrait une sorte de parfaite symétrie entre propriétés linguistiques catégorielles et propriétés cognitives, est malheureusement fautive : comme contre-exemple, on peut donner les pronoms déictiques et anaphoriques, dont la signification est clairement procédurale, mais aussi vériconditionnelle : leur signification est une instruction

³ Nous utiliserons ici comme cadre de référence théorique la Théorie de la Pertinence (Sperber, Wilson 1986).

⁴ Les autres expressions munies d'une signification procédurale sont les temps verbaux (Moeschler et al. 1998, Saussure 2003, Grisot 2015), les pronoms et autres expressions référentielles (Reboul, Moeschler 1998, ch. 6, Moeschler, Reboul, ch. 13). Cf. Wilson, Sperber (2012, ch. 7).

pour accéder à leur référent, et ils contribuent ainsi à l'explicature de l'énoncé, i.e. à ses conditions de vérité⁵.

Une définition positive peut cependant être donnée :

5) Signification procédurale (définition positive)

La signification procédurale est une instruction attachée à un item lexical guidant le processus pragmatique, à savoir facilitant le traitement de l'énoncé.

Cette définition entraîne au moins deux conséquences : (a) le traitement d'un énoncé avec une expression à signification procédurale doit être moins coûteux que le traitement d'un énoncé sans ; (b) certains énoncés sans expression à signification procédurale ne devraient pas pouvoir être traités. En d'autres termes, ce que la définition positive de la SP implique est que les connecteurs, comme expressions procédurales, sont des moyens de maximiser la pertinence et de minimiser les coûts de traitement, à savoir d'optimiser la pertinence⁶.

Ceci nous permet de donner une première définition des connecteurs :

6) Les connecteurs sont des moyens de maximiser la pertinence et de minimiser les coûts cognitifs.

La prédiction de cette définition est qu'un discours avec connecteur est moins coûteux qu'un discours sans connecteur et qu'un discours sans connecteur est plus coûteux. Ces deux propositions ne sont cependant pas équivalentes, et cela pour les raisons suivantes : (i) certaines séquences (temporelles, causales) peuvent être cohérentes avec et sans connecteurs ; (ii) certains discours ne sont pas interprétables sans connecteurs ; (iii) la présence d'un connecteur n'améliore pas la qualité d'un discours. Les exemples 7 à 10 en sont les illustrations :

- 7) a. Le trottoir était glacé. Marie a glissé.
b. Le trottoir était glacé et Marie a glissé.

⁵ L'argument le plus fort pour la signification procédurale des pronoms déictiques a été donné par Kaplan (1989). Il consiste à montrer que la signification de la phrase *Je n'existe pas* n'est pas identique à celle de *Jacques Moeschler n'existe pas*, même si le locuteur est Jacques Moeschler. En effet, alors que *Jacques Moeschler n'existe pas* est fausse de manière contingente, la phrase *Je n'existe pas* est fausse de manière nécessaire, dans tous les mondes possibles. La sémantique de *je* n'est pas « le locuteur », mais « cherchez le locuteur ».

⁶ « The existence of these [semantic] constraints [on relevance] can be explained in terms of the speaker's goal of optimizing relevance in accordance with the Principle of Relevance, or, in other words, of ensuring correct context selection at minimal processing cost » (Blakemore 1987: 123).

- 8) a. Marie a glissé. Le trottoir était glacé.
b. Marie a glissé parce que le trottoir était glissant.
- 9) a. # Abi est travailleuse, elle est intelligente.
b. Abi est travailleuse, mais elle est intelligente.
- 10) a. # Abi est intelligente. Sainte-Cécile est un bon endroit pour vivre.
b. # Abi est intelligente, et/mais/parce que/donc Sainte-Cécile est un bon endroit pour vivre.

7 et 8 montrent que les discours temporels et causaux sont possibles avec ou sans connecteurs (cf. Blochowiak 2014a pour une description approfondie de ces cas avec *et* et *parce que*). 9 montre que, sans connecteur, un discours peut être incohérent, et enfin 10 qu'un discours peut ne pas être meilleur avec un connecteur. La question est donc celle du rôle des connecteurs, si (i) dans certains cas, ils ne sont pas nécessaires, (ii) dans d'autres, ils sont nécessaires, et enfin, (iii) ils peuvent ne pas contribuer à la compréhension du discours.

Ce fait est d'autant plus perturbant que les connecteurs sont en fait rares en discours. Par exemple, dans « Madame Bovary », qui contient 118'272 mots, le nombre d'occurrences des connecteurs *parce que*, *puisque*, *pourtant*, *donc*, *mais*, *et* est extrêmement faible :

<i>connecteurs</i>	<i>parce que</i>	<i>puisque</i>	<i>pourtant</i>	<i>donc</i>	<i>mais</i>	<i>et</i>	<i>Total</i>
<i>occurrences</i>	8	22	53	151	418	2819	3471
<i>%</i>	0.23	0.63	1.5	4.3	12	81.2	99.86

Tableau 1 : occurrences de 6 connecteurs dans « Madame Bovary »

Sur le choix des six connecteurs, *parce que* ne représente que 0,23% de leurs occurrences, alors que *et* en représente 81,2%. *Mais*, avec 418 occurrences, ne représente que 12% des occurrences des connecteurs.

Quelles sont les solutions qui ont été apportées à la question de la fonction des connecteurs ? Je me contenterai de donner deux réponses à cette question, car ce sont les mieux argumentées du point de vue des théories du discours et de la cognition.

A. La **solution cognitive** (Spooren 1997, Sanders 2005) passe par la notion d'Opération Cognitive Basique (OCB), dont la causalité et l'addition. La fonction des connecteurs est donc de rendre les OCB explicites. Les arguments pour la relation entre connecteur et OCB sont les suivants : d'une part, la présence d'un connecteur garantit un meilleur rappel

dans les tâches de mémoire ; d'autre part, leur absence peut s'expliquer par la grande accessibilité des OCB, et notamment par le principe « causality first » de Sanders (2005). Mais on peut objecter que les OCB ne sont pas suffisamment précises pour décrire la sémantique des connecteurs. L'argument positif, souvent utilisé par Ted Sanders et son équipe, tient à la tripartition des connecteurs causaux en néerlandais (*doordat, omdat, want*), qui se différencient par les traits objectif *vs* subjectif et volitionnel *vs* non-volitionnel. Une OCB comme la causalité, complétée par des propriétés de types subjectif et volitionnel, permettrait de montrer comment les connecteurs encodent ces relations cognitives de base. Mais il est certain que si le néerlandais illustre parfaitement ces propriétés, elles sont moins nettement différenciées dans des langues comme le français ou l'anglais⁷.

B. La solution de la Pertinence : Les approches de type Pertinence n'attribuent pas de signification procédurale aux connecteurs temporels et causaux, comme *and* et *because*. *And* a comme sémantique sa signification logique (Carston 2002), et est décrit comme un concept⁸ ayant dans son entrée logique la règle d'élimination du connecteur logique de conjonction (\wedge) :

- 11) Règle d'élimination de *and*
 a. entrée : *P and Q*
 b. sortie : (i) *P*
 (ii) *Q*

Quant à *because*, il est défini dans Blakemore (1987, 43) non comme porteur d'une signification procédurale, mais comme un concept impliquant une règle d'élimination :

- 12) Règle d'élimination de *because*
 a. entrée : *P because Q*
 b. sorties : (i) *P*
 (ii) *Q*
 (iii) *Q* est la cause de *P*

⁷ Voir Zufferey, Cartoni (2012) pour une analyse contrastive et empirique (*corpus-based*) des connecteurs causaux entre le français et l'anglais, qui montre la pertinence des traits subjectif et volitionnel,

⁸ Dans la théorie de la pertinence (Sperber, Wilson 1986, ch. 2), un concept est un mot du langage de la pensée (Fodor 1975), qui a une adresse, une entrée logique, une entrée encyclopédique et une entrée lexicale. Dans le cas de *and*, l'entrée encyclopédique est vide, et l'entrée lexicale est réalisée par les différentes réalisations en langue du concept (par exemple *et* en français).

Quelle conclusion pouvons-nous tirer ? La solution cognitive ne donne aucun élément permettant de penser que les catégories que sont les OCB et les traits les définissant sont suffisamment précis pour décrire les connecteurs des langues naturelles, et la théorie de la pertinence donne une réponse paradoxale : le concept de signification procédurale, qui semble être la propriété des connecteurs, n'est pas mobilisé pour les connecteurs causaux et temporels, puisque ces connecteurs sont décrits comme ayant une signification conceptuelle (représentée par une règle d'élimination logique ou quasi-logique). Mais surtout, la procédure de compréhension de la pertinence semble suffire pour expliquer comment, en présence de *and* ou de *because*, le destinataire obtient une interprétation optimale, à savoir cohérente avec le principe de pertinence : il lui suffit en effet de suivre l'heuristique de compréhension, qui lui demande de « suivre le chemin du moindre effort » (Wilson, Sperber 2004).

2. Le paradoxe des connecteurs.

Nous arrivons ainsi à une situation paradoxale : la théorie de la pertinence a introduit un concept, celui de signification procédurale, pour permettre de traiter des connecteurs de discours, mais lorsqu'il s'agit de connecteurs temporels ou causaux comme *and* et *because*, leur sémantique n'est que conceptuelle, et non-procédurale. Pis, en ce qui concerne *and*, sa sémantique est extérieure à quelque notion temporelle ou causale que ce soit, celles-ci étant obtenue, dans la plus grande tradition Griceenne, par implicature (Levinson 2000) ou par explicature (Carston 2002, Wilson, Sperber 2012, ch. 8).

En d'autres termes, le paradoxe des connecteurs peut se formuler de la manière suivante : les connecteurs sont définis comme des moyens d'optimiser la pertinence en maximisant les effets cognitifs et en minimisant les efforts cognitifs, mais les connecteurs temporels et causaux ne contribuent pas *via* leur sémantique à l'optimisation de la pertinence, puisqu'ils ne sont pas nécessaires.

Quelle relation existe-t-il alors entre connecteur, signification procédurale et pertinence ? Une réponse possible consiste à dire que les connecteurs causaux et temporels, ceux qui ne sont pas nécessaires, comme pour le français *et* et *parce que*, contribuent au processus d'interprétation *via* leur signification à la fois conceptuelle et procédurale. Nous ferons donc l'hypothèse que la signification de *et* et *parce que* n'est pas simplement conceptuelle, mais également procédurale, et que donc ils contribuent par leur signification à l'optimisation de la pertinence. Nous ferons les deux hypothèses suivantes sur la nature de la signification des connecteurs :

- 13) a. Signification conceptuelle : la SC des connecteurs temporels et causaux est l'ensemble des significations encodées par le connecteur.
- b. Signification procédurale : la SP des connecteurs temporels et causaux est la direction de la relation causale.

Ces deux définitions ont principalement deux implications : (i) les connecteurs contribuent au sens pragmatique (*via* leur signification conceptuelle et procédurale) mais sont sensibles au contexte, puisque c'est le contexte qui sera responsable de la sélection de la bonne signification encodée et de la direction de la relation causale ; (ii) les connecteurs, proches sémantiquement (ici les connecteurs temporels et causaux), ne se différencient pas par leur signification : ils partagent en effet une grande partie de leur signification, mais qui est distribuée différemment au niveau sémantique et pragmatique.

Nous développerons la deuxième implication dans la section 4, mais nous pouvons déjà tirer les conséquences de la première. Dans Moeschler (2016), une distinction entre connecteur faible et connecteur fort a été proposée, relativement à sa signification conceptuelle :

14) Force d'un connecteur

- a. plus un connecteur a de significations conceptuelles, plus il est faible ;
- b. moins un connecteur a de significations conceptuelles, plus il est fort.

Par exemple, un connecteur spécialisé pour une seule signification conceptuelle, comme CAUSE, sera dit fort. La prédiction est donc que *parce que* est un connecteur fort, alors que *et*, qui a d'autres significations conceptuelles, comme l'inférence temporelle en avant, l'inclusion temporelle, et la causalité (15), sera dit faible. Le tableau 2 montre explicitement la différence de force entre les connecteurs *et* et *parce que* :

15) a. Le trottoir était glacé et Marie a glissé causalité

- b. Marie sortit de sa douche et se prépara un café inférence en avant
- c. Marie écoutait de la musique et lisait un roman inclusion temporelle

<i>Connecteur</i>		<i>et</i>	<i>parce que</i>
<i>Signification conceptuelle</i>	<i>faible</i>	{ <i>INFERENCE EN AVANT, CAUSE, INCLUSION</i> }	
	<i>forte</i>		<i>CAUSE</i>

Tableau 2 : connecteurs forts et faibles

3. Niveaux de signification et signification procédurale.

La seconde implication de (14) introduit la notion de niveau de signification (Moeschler 2012 et 2013), dans le but de rendre compte de la proximité et de la différence de

signification entre connecteurs. Dans ce qui suit, nous ferons l'hypothèse que la signification conceptuelle est distribuée entre les implications, les explicatures et les implicatures, et que la signification procédurale est restreinte à la direction de la relation causale.

Nous allons développer ces hypothèses par une comparaison simple entre les connecteurs *parce que*, *donc*, et *et*, qui reçoivent tous trois des lectures causales, mais avec des caractéristiques différentes, notamment dans la direction de la relation causale et dans leurs implications :

- 16) Jean est tombé parce que Marie l'a poussé.
- 17) Marie a poussé Jean, donc il est tombé.
- 18) Marie a poussé Jean et il est tombé⁹.

Quelles sont les différences entre ces trois manières de communiquer la relation causale ? Dans les trois cas, il y a une relation causale entre deux événements (19), mais la manière de présenter cette relation diffère au niveau du discours : l'ordre est iconique¹⁰ en 17 - 18, et non-iconique en 16 :

- 19) CAUSE [Marie a poussé Jean, Jean est tombé]

Par ailleurs, la factivité des propositions reliées n'est pas identique. Enfin, certains contenus sont le résultat d'implications (à savoir un contenu sémantique vrai), alors que d'autres sont pragmatiques, et relèvent des explicatures et des implicatures.

Commençons par les implications. L'implication 20 est tirée de ces trois discours :

- 20) Jean est tombé.

Cela signifie que les trois discours communiquent que le premier événement est impliqué : nous dirons que c'est une propriété du connecteur que de lui assigner la propriété de factivité de ses implications. En d'autres termes, *parce que*, *donc* et *et* impliquent la vérité du premier segment¹¹. Nous verrons que ce segment reçoit de plus le statut de CAUSE ou de CONSÉQUENCE, selon le connecteur.

⁹ Le choix du temps verbal (passé composé) tient à sa neutralité sur les relations temporelles, à savoir sa compatibilité avec l'inférence en avant et l'inférence en arrière (Moeschler 2000).

¹⁰ La notion d'ordre iconique est liée à la correspondance entre l'ordre du discours et l'ordre causal des événements.

¹¹ Cette propriété n'est pas triviale et n'est pas le propre de tous les connecteurs causaux. Certains emplois de *puisque* n'impliquent pas la factivité du premier segment. Supposons qu'un événement soit vrai : Marie a poussé Jean, mais que le locuteur et son interlocuteur ne savent pas si Jean est tombé ou non. Le locuteur peut essayer de convaincre son interlocuteur que c'est le cas : *Jean est tombé, puisque*

Qu'en est-il maintenant du second segment, celui qui est introduit par le connecteur ? Une propriété de *parce que* est qu'il introduit une cause, et donc que la cause ne peut être que factive : l'argument est qu'un opérateur modal ne peut modifier la cause :

21) # Jean est tombé parce que Marie doit l'avoir poussé.

Le second segment introduit par *et* est aussi factif, à cause des propriétés logiques de *et*. Si P et Q est vraie, alors à la fois P et Q sont vraies. On peut utiliser le même argument que précédemment, mais dans un sens différent :

22) # Marie a poussé Jean et il a dû tomber.

Qu'en est-il maintenant de *donc* ? Donc est-il un connecteur factif comme *et* et *parce que* ? Dans Moeschler (2011), il a été montré que la combinaison événement-événement/état (✗), au contraire de la combinaison état-événement/état (✓), ne garantissait pas la vérité de Q :

23) a. ✓ Marie est mineure, donc elle ne peut pas boire d'alcool.
b. ✓ Axel est malade, donc le médecin le soigne.

24) a. ✗ Marie a trop mangé, donc elle est malade.
b. ✗ Marie a poussé Jean, donc il est tombé.

En 24, la conséquence (Marie est malade, Jean est tombé) n'est pas garantie. On peut en effet introduire un opérateur modal dans le 2^e segment, ce qui montre que la conséquence peut être fautive :

25) a. Marie a trop mangé, donc elle doit être malade.
b. Marie a poussé Jean, donc il a dû tomber.

Cela a une deuxième conséquence : la relation causale n'est pas garantie non plus, elle est simplement possible. Cela vaut pour *donc*, comme le montre 25, mais aussi pour *et*, et cela pour une autre raison. Lorsque la cause précédant *et* est un état, et non un événement, la relation causale est bloquée, principalement parce que les états n'ont pas de pouvoir causal (Blochowiak 2009, 2014a) :

Marie l'a poussé. Il peut encore renforcer son argumentation, avec un adverbe comme *forcément* : *Jean est forcément tombé, puisque Marie l'a poussé.*

- 26) a. # Marie est mineure et elle ne peut pas boire d'alcool.
 b. # Axel est malade et le médecin le soigne¹².

La troisième propriété est la direction de la relation causale : elle est iconique avec *et* et *donc*, non-iconique avec *parce que*. Avec *et*, la relation non-iconique bloque la relation causale :

- 27) # Jean est tombé et Marie l'a poussé.

La seule interprétation de 27 est que c'est l'événement Jean tombe qui cause l'événement Marie pousse Jean.

Avec *donc*, la lecture non-iconique est dite inférentielle, et ce qui est en jeu n'est plus une relation causale, mais le fait que l'on puisse conclure d'un événement conséquence un événement cause :

- 28) Jean est tombé, donc Marie l'a poussé.

Cette relation est très différente de l'usage ordinaire (de contenu) de *parce que* :

- 29) Jean est tombé parce que Marie l'a poussé.

Cependant, l'ordre iconique avec *parce que* donne lieu à une lecture inférentielle, avec l'ordre non-iconique. Mais une telle lecture, marquée, ne peut se baser que sur une prémisses associée à une règle conceptuelle, donnée en 30 :

- 30) $\forall x \forall y$ [pousser (x,y) \rightarrow tomber(y)]

On comparera de ce fait l'effet inférentiel de *parce que*, où la cause peut être modifiée par un modal, mais pas la conséquence (31), avec une relation causale iconique recevant une lecture causale ordinaire (32), qui ne peut être licenciée par une règle conceptuelle comme 33¹³ :

- 31) a. Marie a poussé Jean, parce qu'il est tombé.
 b. Marie a dû pousser Jean, parce qu'il est tombé.
 c. # Marie a poussé Jean, parce qu'il a dû tomber.

¹² Le caractère bizarre de (26) tient à *et*. Sans connecteur, les discours sont parfaitement acceptables : ✓*Marie est mineure. Elle ne peut pas boire d'alcool.* ✓*Axel est malade. Le médecin le soigne.*

¹³ Dans Moeschler (2000), il est prédit que dans ce cas, c'est le recours à une hypothèse contextuelle qui permet d'assurer la relation causale CAUSE [Q,P], sans être basée sur une règle conceptuelle.

32) Marie a poussé Jean parce qu'il est tombé.

33) # $\forall x \forall y$ [tomber(x) \rightarrow pousser (y,x)]

Reste la dernière question : quel est le statut de la relation causale ? Nous avons vu qu'avec *donc* et *et*, la relation causale est non seulement possible, mais aussi non-vériconditionnelle (la conséquence peut être fausse). Dans ces conditions, nous faisons la prédiction que la relation causale est une implicature. En revanche, avec *parce que*, comme la cause et la conséquence sont impliquées (cf. la règle d'élimination de *because* en 12), la relation est vériconditionnelle, et doit donc être une explicature (cf. Moeschler 2013).

Nous avons ainsi quatre critères permettant de distinguer les significations encodées de ces connecteurs :

- A. Signification conceptuelle : implications, explicatures et implicatures du connecteur.
- Implications : les implications de *parce que* et de *et* sont les deux segments cause et conséquence, à savoir P et Q, alors que seul le premier segment (cause) est impliqué par *donc*.
 - Explicature : la relation causale est une explicature avec *parce que*.
 - Implicature : la relation causale est une implicature avec *donc* et *et*.
- B. Signification procédurale : direction de la relation causale :
- de Q à P pour *parce que* (connecteur non-iconique)
 - de P à Q pour *donc* et *et* (connecteurs iconiques)

Le tableau 3 donne une présentation synthétique de ces différentes significations encodées par les connecteurs causaux et temporels :

Signification \rightarrow	Conceptuelle			procédurale	
	connecteurs \downarrow	<i>implications</i>	<i>explicature</i>		<i>implicature</i>
<i>parce que</i>	P	Q	CAUSE(X,Y)		Q \rightarrow P
<i>donc</i>	P			POSSIBLE_CAUSE(X,Y)	P \rightarrow Q
<i>et</i>	P	Q		POSSIBLE_CAUSE(X,Y)	P \rightarrow Q

Tableau 3 : types de significations attachées aux connecteurs causaux

4. Différents chemins.

Nous avons maintenant à disposition une analyse précise des significations encodées par les connecteurs causaux. Comme indiqué en début d'article, nous sommes arrivés à montrer que la différence entre ces connecteurs n'est pas dans la signification qu'ils encodent, mais dans le niveau de signification : la relation causale est une explication pour *parce que*, une implicature pour *donc* et *et*. Par ailleurs, les critères de l'implication permettent de faire la différence entre *donc* et *et*, mais aussi la direction de la relation causale permet de différencier *parce que* de *donc* et *et*.

Revenons maintenant à notre point de départ : la différence entre relations causales avec et sans connecteur. Nous savons de quelle nature est la contribution des connecteurs, mais comment pouvons-nous expliquer d'une part que nous obtenons une même lecture sans connecteur, et d'autre part la différence entre un discours avec et sans connecteur ?

La réponse à ces deux questions passe par la notion de chemin inférentiel. Nous prédisons en effet que le chemin pour obtenir la lecture causale en 34 n'est pas la même que le chemin obtenu en 35 :

34) Le vase s'est cassé : Jean l'a laissé tomber.

35) Le vase s'est cassé parce que Jean l'a laissé tomber.

La définition des connecteurs et de la signification procédurale permet de prédire que le chemin pour le traitement d'un discours avec connecteur doit être plus court. Ainsi, la différence entre 34 et 35 est une différence de longueur et d'accessibilité du chemin inférentiel (cf. Blochowiak 2014a pour analyse identique)¹⁴. Quels seraient donc ces chemins ? Principalement, un discours sans connecteur nécessite plus de prémisses, car la relation causale est obtenue sur la base de règles générales et de règles causales, du type « laisser tomber un objet fragile cause qu'il se casse », et aussi d'une règle causale reliant une relation conditionnelle à une règle causale :

36) Chemin inférentiel sans *parce que*

1. Le vase s'est cassé prémisses (énoncé)
2. Jean a laissé tomber le vase prémisses (énoncé)
3. Un vase est un objet fragile prémisses contextuelle
4. Un objet fragile qui tombe se casse prémisses contextuelle
5. Si Jean laisse tomber le vase, alors le vase se casse règle générale
6. Jean a laissé tomber le vase CAUSE le vase s'est cassé conclusion

¹⁴ L'analyse de Joanna Blochowiak ne recourt pas à une description des connecteurs en termes de signification conceptuelle et procédurale, car elle est principalement basée sur un modèle de la pertinence nomologique, liée à des règles logiques de sens commun.

En revanche, avec *parce que*, le chemin inférentiel utilise l'information associée aux implications, et aux significations conceptuelle et procédurale du connecteur :

37) Chemin inférentiel avec *parce que*

1. Le vase s'est cassé implication de *parce que*
2. Jean a laissé tomber le vase implication de *parce que*
3. Il y a une relation causale entre (1) et (2) SC de *parce que*
4. Jean laisse tomber le vase CAUSE le vase se casse SP de *parce que*

En d'autres termes, ce que montre la comparaison entre 36 et 37 est une différence de chemin inférentiel : plus économique et pertinent avec *parce que*, plus long et coûteux sans *parce que*. D'une manière générale, le schéma inférentiel avec et sans *parce que* peut se résumer de la manière suivante, quels que soient les segments de discours connectés par le connecteur :

38) Chemin inférentiel général sans *parce que*

1. P prémisses (énoncé)
2. Q prémisses (énoncé)
3. L'objet O a la propriété P prémisses contextuelle
4. P peut entraîner Q prémisses contextuelle
5. Si Q, alors P règle générale
6. Q CAUSE P conclusion

39) Chemin inférentiel général avec *parce que*

1. P implication de *parce que*
2. Q implication de *parce que*
3. Il y a une relation causale entre P et Q SC de *parce que*
4. Q CAUSE P SP de *parce que*

5. Conclusion.

Dans cet article, j'ai tenté de répondre à la question de la différence entre discours avec ou sans connecteurs, mais aussi de donner une contribution positive à la définition de la signification procédurale, ainsi que de relier signification encodée linguistiquement et sens pragmatique, dans le cadre d'une théorie générale de la signification conceptuelle et procédurale. J'ai montré également que les concepts permettant de distinguer différents niveaux de signification (implication, explication, implicature) sont des concepts robustes, précisément décrits dans la théorie pragmatique cognitive (théorie de la pertinence), et que les

propositions de descriptions de connecteurs causaux proches (*parce que, donc, et*) sont basées sur des analyses empiriques fines de leurs différents comportements linguistiques, impliquant notamment la différence entre lecture causale et lecture inférentielle, la nature aspectuelle des segments connectés (événement *vs* état), ainsi que l'ordre des segments de discours (iconique *vs* non-iconique) - cf. Moeschler (2003) et (2011).

Cependant, ce type d'approche, essentiellement théorique, doit être validé par des méthodes empiriques et/ou expérimentales. Le point positif est que le domaine restreint de la signification procédurale (direction de la relation causale) et la nature spécifique de la signification conceptuelle (limitée ici aux implications, explicatures et implicatures) permettent de faire des prédictions précises :

- A. Comme il a été prédit (Wilson 2011) et testé (Grisot 2015), la signification conceptuelle est accessible à la conscience : l'accès aux implications, aux explicatures et aux implicatures doit donc être facilité par la présence d'un connecteur, de la même manière que l'information temporelle (passé *vs* non-passé) est encodée par les temps verbaux (Grisot 2015).
- B. En second lieu, si la signification procédurale n'est pas accessible à la conscience (cf. Grisot 2015, Grisot et Moeschler 2014 pour une validation expérimentale), elle est encodée linguistiquement, et la présence d'un marqueur (connecteur causal) doit jouer un rôle dans les inférences causales. L'accès à la direction de la relation causale doit donc être facilité par la présence d'un connecteur.

C'est dans cette direction que nos futures recherches se dirigeront.

Bibliographie.

- BLAKEMORE, D., *Semantic Constraints on Relevance*, 1987, Oxford, Basil Blackwell.
- BLAKEMORE, D., *Relevance and Linguistic Meaning: The Semantics and Pragmatics of Discourse Markers*, 2002, Cambridge, Cambridge University Press.
- BLOCHOWIAK, J., « La relation causale, ses relata et la négation », *Nouveaux cahiers de linguistique française*, 2009, N° 29, pp. 149-172.
- BLOCHOWIAK, J., *A Theoretical Approach to the Quest for Understanding. Semantics and Pragmatics of whys and because*s, 2014a, Université de Genève, thèse de doctorat.
- BLOCHOWIAK, J., « A presuppositional account of causal and temporal interpretations of *and* », *Topoi*, 2014b, DOI 10.1007/s11245-014-9289-9.
- CARSTON, R., *Thoughts and Utterances. The Pragmatics of Explicit Communication*, 2002, Oxford, Basil Blackwell.
- DUCROT, O., *Les échelles argumentatives*, 1980, Paris, Editions de Minuit.
- DUCROT, O. et al., *Les mots du discours*, 1980, Paris, Editions de Minuit.
- FODOR, J. A., *The Language of Thought*, 1975, New York, Crowell.

- GRISOT, C., *Temporal Reference: Empirical and Theoretical Perspectives. Converging Evidence from English and Romance*, 2015, Université de Genève, thèse de doctorat.
- GRISOT, C. et MOESCHLER, J., « How do empirical methods interact with theoretical pragmatics? The conceptual and procedural contents of the English Simple Past and its translation into French », in *Yearbook of Corpus Linguistics and Pragmatics 2014. New Empirical and Theoretical Paradigms*, 2014, sous la direction de ROMERO-TRILLO, J., Springer, Cham, pp. 7-33.
- GROUPE λ -1, « Car, parce que, puisque », *Revue Romane*, 1975, vol. 10, pp. 248–280.
- JIVANYAN, H., « Relations causales épistémiques : Focalisation de *parce que* et contrefactualité », *Nouveaux cahiers de linguistique française*, 2012, N° 30, pp. 141-160.
- JIVANYAN, H., « Antéposition du connecteur dans une relation causale : Les raisons, les contraintes et les effets », *Nouveaux cahiers de linguistique française*, 2015, N° 32, pp. 167-186.
- KAPLAN, D., « Demonstratives: An Essay in the Semantics, Logic, Metaphysics and Epistemology of Demonstratives and Other Indexicals », in *Themes from Kaplan*, sous la direction de ALMOG, Joseph, PERRY, J. et WETTSTEIN, H., 1989, Oxford, Oxford University Press, pp. 481-563.
- MOESCHLER, J., « Le Modèle des Inférences Directionnelles », *Cahiers de linguistique française*, 2000, N° 22, pp. 57-100.
- MOESCHLER, J., « L'expression de la causalité en français », *Cahiers de linguistique française*, 2003, N° 25, pp. 11-42.
- MOESCHLER, J., « Causalité et argumentation : l'exemple de *parce que* », *Nouveaux cahiers de linguistique française*, 2009, N° 29, pp. 117-148.
- MOESCHLER, J., « Causal, inferential and temporal connectives : Why *parce que* is the only causal connective in French », in *Marqueurs discursifs et subjectivité*, sous la direction de HANCIL, Sylvie, 2011, Rouen, Presses Universitaires de Rouen et du Havre, pp. 97-114.
- MOESCHLER, J., « Pourquoi le sens est-il structuré ? Une approche vériconditionnelle de la signification linguistique et du sens pragmatique », *Nouveaux cahiers de linguistique française*, 2012, N° 30, pp. 53-71.
- MOESCHLER, J., « Is a speaker-based pragmatics possible ? Or how can a hearer infer a speaker's commitment? », *Journal of Pragmatics*, 2013, vol. 48, pp. 84-97.
- MOESCHLER, J., « La frontière sémantique-pragmatique existe-t-elle ? La question des présuppositions et des implicatures révisitée », in *La sémantique et ses interfaces*, sous la direction de RABATEL, A., FERRARA-LETURGIE, A., LETURGIE, A., 2015, Limoges, Ed. Lambert-Lucas, pp. 263-288.
- MOESCHLER, J., « Where is procedural meaning? Evidence from discourse connectives and tenses », *Lingua*, 2016, vol. 175-176, pp. 122-138.

- MOESCHLER, J., « Argumentation and Connectives. How do discourse connectives constrain argumentation and utterance interpretation? », in *Interdisciplinary Studies in Pragmatics, Culture and Society*, sous la direction de CAPONE, Alessandro et MEY, Jacob L., 2015c, Cham, Springer, pp. 653-75.
- MOESCHLER, J., REBOUL, A., 1994, *Dictionnaire encyclopédique de pragmatique*, Paris, Ed. du Seuil.
- REBOUL, A., MOESCHLER, J., 1998, *Pragmatique du discours*, Paris, Armand Colin.
- SANDERS, T., « Coherence, causality and cognitive complexity in discourse », in *Proceedings of SEM-05*, 2005, Université Toulouse-le-Mirail, pp. 31-46.
- SPERBER D., WILSON, D., 1986, *Relevance. Communication and Cognition*, Oxford, Basil Blackwell.
- SPOOREN, W., « The processing of underspecified coherence relations », *Discourse Processes*, 1997, vol. 24, N° 1, pp. 149-68.
- SWEETSER, E., *From Etymology to Pragmatics*, 1990, Cambridge, Cambridge University Press.
- WILSON, D., « The conceptual-procedural distinction: Past, present and future », in *Procedural Meaning: Problems and Perspectives*, sous la direction de ESCANDELL-VIDAL, Victoria, LEONETTI, M., AHERN, A., 2011, Bingley, Emerald Group, pp. 3-31.
- WILSON, D., SPERBER, D., « Relevance Theory », in *The Handbook of Pragmatics*, sous la direction de HORN, Laurence R. et WARD, Gregory, 2004, Oxford, Blackwell, pp. 607-632.
- WILSON, D. et SPERBER, D., *Meaning and Relevance*, 2012, Cambridge, Cambridge University Press.
- ZUFFEREY, S., « ‘Car, parce que, puisque’ » revisited: Three empirical studies on French causal connectives », *Journal of Pragmatics*, 2012, vol. 44, N° 2, pp. 138-153.
- ZUFFEREY, S., *Lexical Pragmatics and Theory of Mind: The Acquisition of Connectives*, 2010, Amsterdam, John Benjamins.
- ZUFFEREY, S., CARTONI, B., « English and French causal connectives in contrast », *Languages in Contrast*, 2012, vol. 12, N° 2, pp. 232-250.

NON-OVERT CAUSAL LINKS IN MODERN RUSSIAN: THE IMPACT OF DISCOURSE EXPECTATIONS

Daniel WEISS (University of Zürich)

1. Introduction.

Non-overt causal links are ubiquitous in natural language: they occur even in those genres that seemingly require maximal explicitness, such as legal, administrative or scientific texts, not to mention spontaneous speech, advertising, newspaper articles, literary fiction, etc. Whereas they most often play a minor role in narrative or descriptive genres, their significance for the understanding of argumentative discourse, where they range from political debates or legal controversies to Internet forums and everyday conversation, is beyond any doubt, regardless of the poly-, dia- or monologic character of the discourse under scrutiny. Therefore, a procedure that will allow to detect and predict such implicit causal links in a given chunk of discourse is of utmost importance. However, even in the age of corpus linguistics, the developing of such a procedure is not an easy task: unlike single or multiword expressions, empty slots, such as zeroes ellipses or other missing elements, do not lend themselves easily to automatic retrieval. To my knowledge, there are no such devices available to date.

This holds in particular for argument mining, cf.: «Argumentation mining is a relatively new challenge in corpus-based discourse analysis that involves automatically identifying argumentative structures within a document, e.g., the premises, conclusion, and argumentation scheme of each argument, as well as argument-subargument and argument-counterargument relationships between pairs of arguments in the document. To date, researchers have investigated methods for argumentation mining of legal documents (Mochales and Moens 2011; Bach et al. 2013; Ashley and Walker 2013; Wyner et al. 2010), on-line debates (Cabrio and Villata 2012), product reviews (Villalba and Saint-Dizier 2012; Wyner et al. 2012), user comments on proposed regulations (Park and Cardie 2014), newspaper articles and court cases (Feng and Hirst 2011)¹⁵». This citation opens very promising perspectives for the automatic search of causal links – but, as we learn from the continuation, only with overt connectives, such as *because*, *as* and the like!

Thus, we are forced to resort to more traditional methods. One way out is offered by top-down deductive reasoning: we can first discuss what types of utterances, speech acts etc. are in principle accessible to explanations, motivations and argumentations, no matter whether these are lexically marked or realised non-overtly. Next, we may go one step further by asking which elements in a given string trigger the expectation of such arguments or explanations in the subsequent or preceding text. The need for an explanation can be tested experimentally by

¹⁵ <http://www.cs.cornell.edu/home/cardie/naacl-2nd-arg-mining/>. The references cited in this quotation have not been included in the bibliography of the present study since they are irrelevant for our purpose, see below.

the elimination of existing causal links in the contexts under examination in order to verify the acceptability of the results. This two-stage procedure from mere possibility to (im)probability was adopted in the pilot study Weiss 1982. When proceeding in this way, one should however bear in mind that non-overt and overt causality may be open to different textual solutions. Therefore, said study also explored the interchangeability of these two alternatives.

Today, the rise of corpus linguistics enables us to switch to bottom-up, data-driven research: once a preliminary list of possible lexical triggers – for example negation, evidentials, inferential modals, etc. – is established, we can systematically check their contexts in available on-line resources (for instance the Russian National Corpus, RNC for short) in search of preceding or following non-overt causal links. In the ideal case, this will not only allow us to determine the absolute and relative frequency of such links, but also to filter out especially preferred or dispreferred elements in the contexts surrounding the given trigger. It goes without saying that this will be a very time-consuming task, as in the RNC such triggers are attested by tens of thousands hits, others like negation even by millions of examples. Therefore, the present article still preserves the character of a pilot study that focuses more on methodological questions and deductive argumentation. It is based on heterogeneous data: the examples stem from spontaneous spoken Russian as well as from current political discourse (mostly parliamentary debates) and literary fiction, in few cases also from the RNC. Some of the examples are quoted from the pertinent grammatical literature. If no source is specified, the example is my own.

The structure of the article is the following. Section 2 is devoted to the definition of the basic concept of ‘non-overtness’ and to its distinction from the neighbouring terms ‘implicit’, ‘zero’ or ‘asyndetic’. Moreover, the range of meanings of non-overt links will be given a first look. The section closes with a brief discussion of non-lexical (prosodic and punctuational) markers of non-overt links. Section 3 analyses the speech act level: which types and subtypes of SA invite explanations, which ones don’t? Besides this, the dichotomy of deductive and reductive argumentation will be illustrated. Section 4 focuses on the degree of obligatoriness of non-overt linking compared with the overt strategy: which types of contexts require and which others prevent non-overt causal links? Section 5 explores the impact of word order: to what extent should we account for arguments or causes preceding conclusions or effects? This also involves the converse relation of causality, i.e. consecutive links. This section will offer an important clue how not to treat non-overt links in the syntactic representation. Finally, section 6 tackles the problem of discourse expectations by testing selected possible triggers for subsequent explanations.

2. Implicit vs. non-overt connection.

Before tackling our main subject, the format of causal links has to be specified. In the present study, such links will only be analysed if their conjuncts are clauses, sentences or sequences of sentences. In other words, prepositional links realised for instance with *because of, due to* etc. are beyond its scope, and the same holds for adjectival or participial modifiers and appositions that allow an implicit causal reading.

In the abundant literature on causal links, relatively few attention has been given to the manifold non-overt realisations of causality on the interclausal level¹⁶. In what follows, I will therefore sketch out a preliminary distinction of what may be covered by the umbrella term ‘implicit clausal link’ and then specify the objective of this paper.

To begin with, in European languages we often find conjunctions that explicitly mark another semantic relation but may be said to also convey a contextually-bound causal reading. This holds in particular for temporal links, cf.

1a) Kogda â vklûčil svet, žena prosnulas’.
 When I lit on the light, my wife awoke.

The folk logical conclusion here involved is obviously ‘post hoc, ergo praeter hoc’. The same meaning may also be rendered by the coordination with *and*:

1b) Â vklûčil svet, i žena prosnulas’.
 I lit on the light, and my wife awoke.

This example even has a doubly implicit (temporal and causal) meaning since its clausal order iconically reflects the chronological order of events¹⁷. The same strategy may be found in the biblical quotation «Dixitque Deus: fiat lux, *et* facta est lux».

Another potential source of implicit causal readings are relative clauses. The following series of examples illustrates this point:

2) Studenty, kotorye uvekaûstsâ lingvistikoj, nikogda ne skučaût na zanâtiâx.
 Students who are fascinated by linguistics are never bored during class.

¹⁶ For Russian, the two monographs Širâev 1986 and Breuer 2002 cover the whole range of asyndetic links and assign only an insignificant part to the discussion of implicit causality.

¹⁷ As may be seen, I do not posit any polysemy of *and* to distinguish its sequential from the simultaneous reading. This seems to be all the more preferable as we would also have to distinguish a third meaning, viz. *and* combining two perspectives on the same event (cf. «He turned the switch *and* lit on the light»).

In the next case, the relative pronoun refers to a propositional antecedent which provides the reason of the event described in the relative clause. Thus, the pronoun occupies the causal valency of the governing verb *radovat'sâ* (be glad):

3) Načal'nik dolgo otsustvoval, čemu radovalis' vse.

The boss was absent for a long time, [a fact] which made all happy.

Even the following famous quotation from Vysockij may be said to provide an indirect motivation of a conventionalised implicit threat:

4) A tot, któ ran'she s neú byl, togo á povstrečau.

But the guy who used to be her friend before, him I will meet again!

As examples 2 and 4 show, the implicit causal reading obtains also in restrictive relative clauses¹⁸. A rather tricky case is illustrated in the following example, where a seeming purpose clause functions as a causal clause:

5) I šitaú, čto deputat-robot segodná očen' udoben vlasti: *čtoby* on voobše sidel, molčal i nažimal knopki. (T. Pletněva, KP, State Duma 2.6.2008).

And I think that nowadays a robot deputy is very convenient for the government: it should [lit. *in order to*] just sit here, be silent and press [voting] buttons.

Here, the conjunction *čtoby* realises a valency slot of the adjective *udoben*, cf. *udoben čem* (convenient because of what/ in what respect).

To make a long story short: all these contextually bound uses of connectors with non-causal overt meanings do not belong to my topic and will not be discussed in this article. Instead, I will focus on what commonly is referred to as **zero** linking. However, I will avoid this term for two reasons: (i) it is underspecified in that it covers either real zero signs or elliptical uses, or else omissions of a third kind¹⁹, and (ii): in section 5 it will be argued that numerous cases are structurally ambiguous in that they allow for different locations of the zero symbol within the same sentence, yielding either a causal or consecutive interpretation. For these reasons it seems preferable to use the neutral term **non-overt** causal link. For the sake of transparency, such non-overt links will however be marked with the sign 'ø'. It may be added that the traditional term '**asyndetic** link' actually covers the same range of phenomena; yet, it is often associated with coordinative listing, i.e. the omission of *and*, as is shown by most

¹⁸ As for non-restrictive clauses (cf. (3)), the possibility of their implicit causal interpretation results already from their paraphrasability with *and*.

¹⁹ For details, see Breuer 2002, Wilhelm 1998 and Weiss 2013.

definitions available on the Internet²⁰. As for the Russian term *bessoûznyj* (conjunctionless) used in Širâev 1986 and in AG 1982, it is too narrow since it does not exclude adverbs and other connectives.

As is pointed out in the pertinent literature (in particular Širâev 1986 and Breuer 2002), the exact **interpretation** of a given non-overt link is often debatable: for instance, besides a causal reading it may also invite a temporal or conditional reading. This distinguishes it from overt causal connectives. In Russian grammatical tradition, such cases are covered by the term «non-differentiated meaning», which will be discussed in section 5. Moreover, some Russian causal conjunctions have specific meanings which cannot accurately be rendered asyndetically, cf. *raz, otogo čto* or *tem bolee čto* (for illustrations see below). We may thus conclude that real synonymy of a non-overt link with its overt counterpart(s) is rarely attested. In the present study, all instances of non-overt links allow only for a causal interpretation except those discussed in section 5.

A final remark concerns the non-lexical marking of non-overt causal links. **Syntax** is involved if word order turns out to be distinctive. This is however by no means self-evident, as will be shown in section 5: causal clauses or sentences are not always postposed, but occur in preposition and in colloquial Russian even in interposition. Thus, they behave much in the same way as overt hypotactical causal conjunctions²¹. That is not to say that the order of the conjuncts may always be reversed: for example, if the explanation answers a preceding *why*-question, word order cannot be changed.

On the other hand, **prosody** and – as its typographic equivalent – **punctuation** point to the opposite direction, viz. parataxis: the majority of non-overt links show a clear prosodic break between the two arguments of the relation resulting in an increased autonomy of the two separated parts. In punctuation, the break may be rendered by a full stop, a semicolon, a dash, a colon or a comma. These signs do not only mark different (decreasing) degrees of prosodic separation but also different intonation contours: a colon for example is preceded by a clause with rising intonation that indicates an immediately following continuation, whereas all remaining signs except the comma follow an intonationally closed structure with falling contour. The prosodic behaviour of non-overt links is still poorly described, but even these very preliminary observations make clear that it affects the interchangeability of non-overt and overt linking: first, only paratactic connectives may realise inter-sentential links; second, among Russian causal connectives only *ibo* (for) meets this condition, third: this is the least frequent of all major causal conjunctions. In other words, the overwhelming majority of all non-overt links to be examined in this study have to be transformed syntactically before being

²⁰ For a similar preference in the German grammatical tradition, see Breuer 2002: 51-53.

²¹ Among the latter, it may be noted that a clause introduced by *potomu čto* must not be placed sentence-initially except in answers to *počemu*-questions. For details and a more fine-grained approach to the distinction of paratactic and hypotactical connectives, see Weiss 1989b.

compared with overt links, so that sequences of sentences are changed into complex sentences combing two clauses. Only non-overt links with a comma do not need to undergo such restructuring. All this reflects the fact that non-overt causality is essentially a matter of discourse grammar, whereas conjunctive linking belongs to sentence grammar. Moreover, we may now conclude that non-overt linking should be treated as a separate phenomenon that exists outside the traditional dichotomy of parataxis and hypotaxis.

3. Non-overt causal linking on the speech act level.

As with other interclausal relations, causal links may function both on the propositional and the speech act level; in the latter case they may be said to serve argumentative purposes (cf. Moeschler 2014). Since this distinction is known since several decades²², I will not dwell upon it here anymore, nor will I discuss in what way the propositional type is reducible to the speech act type by the reconstruction of missing speech act verbs. The only purpose of the following lines is to demonstrate that in this respect, non-overt linking behaves in the same way as overt (syndetic) linking.

In our next example, the causal clause motivates the speaker's assumption, which may optionally be marked by the epistemic adverb *naverno*. This works both with syndetic and asyndetic linking:

6a) Assistent [naverno] ujdět ot nas, potomu čto ne poladil s načal'stvom.
The assistant will [certainly] leave us because he couldn't get on with the boss.

6a') Assistent [naverno] ujdět ot nas: ø on ne poladil s načal'stvom.
The assistant will [certainly] leave us: ø he couldn't get on with the boss.

As shown by punctuation, the asyndetic version is prosodically marked by the rising intonation of the first clause and a break²³. The different impact of the propositional and the speech act level may best be illustrated by the divergent meanings of polysemous unities as in the following example.

7a) On podozritelen, potomu čto / ø ego často obmanyvali.

²² For Russian, see the detailed discussion in Weiss 1977. Terminology may of course vary: in the Russian Academy Grammar (AG 1982) for instance, where there is no mention of speech acts whatsoever, the speech act or argumentative interpretation is called « motivation of judgment ».

²³ The absence of a prosodic break in 6a) produces an ambiguous reading: the scope of the epistemic adverb *naverno* either comprizes the main predication *ujdět ot nas* or the causal clause *potomu čto ne poladil s načal'stvom*. The intonational contours of these variants differ however: the first is marked by a peak on *ujdět*, the second on *s načal'stvom*.

He is suspicious (distrustful) because /: ø he has often been cheated.

7b) On podozritelen, potomu čto /: ø on nosit portfel' kak gebist.

He is suspicious (suspect) because /: ø he carries his briefcase like a KGB man.

Whereas the causal clause in (7a) provides the «objective» reason of the subject's distrustful character and thus functions on the propositional level, in (7b) the speaker justifies his/her evaluation of the subject by an argument based on his suspect behaviour. As can be seen, both readings may also be realised asyndetically. Note by the way that this polysemy works well in Russian and English, but not in French (cf. *suspect* vs. *soupçonneux*) or German (*verdächtig* vs. *argwöhnisch*).

The distinction of **deductive** and **reductive** reasoning known from traditional logic is likewise open to both overt and non-overt marking of the causal element. The deductive type was represented in example 6a. A possible reductive counterpart would be:

6b) Assistent [naverno] ne poladil s načal'stvom: on ujdët ot nas.

The assistant [certainly] couldn't get on with the boss: he will leave us.

The following double-layered representation which captures both the objective reason and the conclusion will make this distinction more transparent. In 6a the deductive conclusion takes the following shape (the conclusion is underscored):

<u>The assistant will leave us</u>	<u>because</u>	he couldn't get on ...
effect	←	cause
conclusion	←	premise

In (6b), however, we find a reverted order of the two arrows involved:

<u>The assistant couldn't get on...</u>	<u>because</u>	he will leave us
cause	→	effect
conclusion	←	premise

This is the very essence of reductive conclusions: they point back from an observable effect to its possible reason. What is relevant to our purpose is that both deductive and reductive conclusions likewise allow for non-overt marking, cf.

6b') Assistent [naverno] ne poladil s načal'stvom, potomu čto ujdët ot nas.

The assistant [certainly] couldn't get on with the boss, because/ since he will leave us.

Thus, so far we have not detected any semantic obstacle that would prevent the non-overt realisation of a causal link.

The next problem to be tackled concerns **speech act typology**: what kinds of speech acts allow for subsequent implicit or explicit motivations? As for assertions, which constitute the classical source of explanations (all examples discussed so far belong to this type), the dialogic logic developed by Lorenzen & Lorenz 1978 postulates that every assertion may be questioned by an opponent, which implies that the speaker should be ready to defend it. In real communication, however, this is often a matter of degree, as may be shown by the following authentic example from Širâev (1986: 124):

8) Vetčina v magazine est' / ø â zaxodil²⁴.

They have ham in the shop, I've been there.

Since this example stems from the Soviet period, where permanent shortages of basic goods were very widespread, it made sense to emphasise the truth of the statement by mentioning the speaker's personal evidence. In a capitalist society, such a motivation would look rather odd.

To put it in more general terms: statements related to **correspondence truths** often do not require a justification, since evidence is easily available by comparing the statement with the physically observable reality or our general knowledge about it. Statements on **truths by consensus**, on the other hand, are based on social agreement and thus always vulnerable. This may best be illustrated in political discourse, cf. the following evaluation of Ukraine's association treaty with the EU, made by a pro-Russian deputy in the Ukrainian parliament on December 4, 2013 (for the subsequent motivation see section 6, example 9'):

9) Soglašenie ob asociacii faktičeski pohože na soglašenie o polnoj, bezogovoročnoj èkonomičeskoj kapitulácii.

The association agreement with the EU resembles an agreement about an unconditional economic surrender.

Besides assertions, questions may also call for motivations. These can be belated, i.e. added after one or even more turns:

10) G. Nu / on iz teatra ne uhodit?

Well, does he not leave the theatre?

V. Net //

²⁴ In anthologies of spoken Russian the slash « / » always marks a pause.

No

G. Potomu čto kak-to govorili čto vot uhodit v teatr odnogo aktera.

Because they said that he is joining the Theatre of one actor. (RRR 1978: 206).

In such cases, one can always reconstruct the missing speech act verb by inserting *Â sprášivaû* ‘I am asking’ before the causal connector.

Again, non-overt causal linking is available, cf.

11) Kuda ty sobiraeš'sâ idti? Ø U tebâ (že)²⁵ temperatura!

Where are you going? Ø You have got temperature!

12) A v korobkah tam est' konfety? Ø Ty xodil. // (Širâev, 1986, 125)

But are there candies in boxes? Ø You've been there.

This time, the missing link may be spelled out as *Â sprášivaû, potomu čto* (I am asking because).

Among the multifarious non-literal functions of questions, let us pick out the **rhetorical** use. As the derived meaning of rhetorical questions is that of a statement, one would expect them to combine freely with motivations. This is, however, not in line with the traditional view that canonical rhetorical questions do not require an answer. In reality, such answers occur quite often and may be given either by the speaker himself (especially in political discourse) or the addressee. The former case is realised in the following excerpt from deputy G. Gudkov's defense speech before his unprecedented exclusion from the State Duma on 14.9.2012:

13) Evroparlament včera prinimaet rezolúciû, osuždaet nas – no čto nam Evropa?!
Hotâ predstaviteli vlasti tam lečatsâ, učat svoix detej, otdyhaû tak dalee – plevat' my
hoteli!

The European parliament yesterday accepted a resolution where it condemns us – but why should we care about Europe?! Although the representatives of our authorities undergo medical care there, their children receive their education there, they spend their vacations there and so on – we couldn't care less!

The rhetorical interpretation is superimposed by an ironic strategy, since the position referred to («Europe's opinion is irrelevant for us») obviously does not coincide with the speaker's

²⁵ The particle *že* is optional in this context. Note that in Russian lexicography this use is often considered to have a proper causal meaning; thus, we would be dealing with an overt marker.

view. Rhetorical questions may also combine with overt causal conjunctions, cf. *A na čto emu krasnye, raz u nego sobstvennyj dom?* (Why should he need the Commies, since he has his own house?)

Another derived use of questions is represented by **exclamations**. The following example is reminiscent of (10) in that the motivation follows in a later turn:

14) A. U vas Tan' moločnyj magazin stal *kakoj* košmarnyj//

What a nightmare your dairy has become!

B. Da //

Yes

A. I moloka net / i syrkov tam ne najdeš' // Užas! (RRR 1978:)

You won't find any milk there, nor sweet cottage cheese – just awful!

Again, this utterance fulfils the function of an evaluative statement about a consensus truth, hence the speaker has the right, if not the obligation to justify it. Note, however, that an overt marker would not fit in here. This may be generalised: most exclamations do not lend themselves to explicitly marked explanations, cf. «What a lovely skirt of yours! *Because it fits you perfectly!»

Requests do not always freely combine with motivations. In the case of commands and prohibitions, this is due to the unquestioned superiority of the speaker over the addressee, which makes a justification unnecessary. Other types of requests are less restrictive in this respect, as can be seen in **warnings** such as

15) Ne davajte detâm doroguû posudu – ø oni pereb'ût vsë!

Don't give expensive tableware to [the] children – ø they will break it all!

16) Ne vlezaj – ub'ët!

Do not enter – ø [it] will kill! (on power substations)

The meaning of the causal relation at hand is more complex than in the examples examined so far: the second clause indicates what will happen if the addressee does not follow the warning. The corresponding explicit Russian marker of this subtype of causality would be *a to*, its English counterpart *otherwise*.

The next warning, addressed to a small child, exhibits an intricate interplay of explicit and implicit markers:

17) Ne pej / ne pej! Ø Vot u tebâ ot ètogo život i bolit / ot myla! (RRR 1978: 250)

Don't drink, don't drink! Ø That's why your stomach hurts: because of the soap!

This warning is motivated twice, since the second clause contains an in-built overt explanation, viz. the prepositional phrase *ot ètogo*, which is eventually specified at the very end (*ot myla*). Note that this does not block the insertion of an overt conjunction, cf. *potomu što ot ètogo...*; this would, however, be more acceptable after the removal of the focalising particle *vot*, cf. ?? *potomu što vot ot ètogo...*

Indirect requests may also trigger explanations. Conventional models²⁶ in question form with negated modal verbs such as *Vy ne mogli by skazat'* (Could you please tell me) or without modals as in *Vy ne skazete...* (please tell me) seem to be less restricted than non-conventional versions. The following example from M. Gor'kij illustrates a question that tests whether one of the felicity conditions of the planned master speech act (the request) is met. It comes without modal verb and with overt motivation.

18) U vas net lišnego platočka? A to, ponimaete, komary lysinu kusaût.
Don't you have a spare handkerchief? Because the mosquitos are stinging my bald head, you know.

The omission of the conjunction would be acceptable. The behaviour of **non-conventional indirect requests** may be illustrated by the following pair of English sentences:

19a) Could you take the garbage downstairs, as it's / Ø It's your turn.
19b) The garbage bin is full again, *since/as it's your turn / Ø It's your turn²⁷.

As can be seen, the conventional version admits both overt and non-overt explanation, whereas the non-conventional indirect request combines only with the non-overt one. In Russian, the non-overt solution would even be preferable in the conventional version 19a due to the type of the request (the addressee's role is part of a script, therefore the link need not be marked explicitly), cf.

19a) Ty snesëš' musor? Ø Segodnâ tvoâ očered' / ..., ?potomu što segodnâ tvoâ očered.

On the other hand, if there is no such script at work, the overt conjunction would be available with the conventional formulation:

20a) Ty ne mog by zakryt' okno, raz u menâ ruki zanâty / Ø U menâ ruki zanâty.

²⁶ For a closer look at the competing variants within this domain in Russian including their English equivalents, see Mills 1992.

²⁷ A similar pair was already discussed in Davison 1975: 177: «Shut the window, please, as it's my tum to move in the game», but: «It's cold in here, *as it's my tum to move in the game».

Could you close the window, since my hands are full / Ø My hands are full.

20b) Zdes' sil'no duet, *raz / Ø U menâ ruki zanâty.

There is draft in here, *since my hands are full / Ø My hands are full.

All this boils down to the statement that we have for the first time come across a situation where non-overt linking is not optional, but obligatory. Indirect requests thus provide a challenging topic for more in-depth investigation.

The next example from spoken Russian is somehow more sophisticated in that the main speech act (a refusal) is omitted, but recoverable from its motivation:

21) R: Mam, vy včera vzâli gazetu?

Mum, did you take the newspaper yesterday?

A: Net, vot šas papa vstanet i sxodit za gazetoj.

No, daddy will get up right now and bring the newspaper.

R. Â shožu!

I'll go!

A: Tigrënok ! Ø Ty že ne dostaneš' gazetu milyj. (RRR 1978: 247)

My little tiger! You won't reach the newspaper, my dear.

This fragment presents a nice piece of face working: a blunt refusal would have been a face threatening act for the little boy who offers his help, hence it is omitted, but motivated by the physical impossibility of achieving the act offered. Moreover, the hidden refusal is mitigated by the opening and closing hypocoristic address forms. It goes without saying that this strategy works exclusively without overt linking: a marker such as *because* would here be completely out of place.

Said strategy may, however, produce undesirable ambiguity. The next example, quoted from the electronic corpus «Odn rečevoj den'», allows for two opposite interpretations: either it motivates a refusal or else the acceptance to stay.

22) ZV. Posidite, V. A.!

Please remain seated, V. A.!

Ø Tam do pâti časov apteka.

The pharmacy there is [open] till five o'clock.

The two alternative readings of this reply are *The pharmacy will close soon, so I'd rather be off* or else *There is plenty of time left till the pharmacy closes, so I'm not in a hurry*²⁸. Without further contextual clues the whole string remains pragmatically ambiguous.

To sum up: the little overview outlined in this section has shown that not only assertions of consensus truths, but also various subtypes of questions and requests may be followed by both overt and non-overt causal links. Moreover, the speech act to be motivated may itself be missing, in which case the motivation carries the whole functional load of the utterance. This occurs, however, mainly with refusals and calls for an explanation in terms of politeness theory. It seems tempting to ask whether there are other types of speech acts which will never be motivated by the speaker. The most reliable candidates for this category are **declaratives**. Indeed, in such classical cases as «I name you...», «I now pronounce you husband and wife» or «Herewith I affirm that...» there is no use in giving or expecting an explanation or justification whatsoever. As for **behabitives** (expressives, according to Searle's typology), such as apologies or acknowledgements, it may be assumed that they seldom are followed by an explanation, since the triggering event usually precedes the utterance. In the case of ritual exchanges, such as greetings or leave-takings, the need for a justification is even less evident. On the whole, one gets the strong impression that the possibility of motivation of a given speech act is a scalar value that depends on a multitude of different pragmatic and textual factors that are still poorly understood. This holds all the more for the distinction of overt vs. non-overt causal links. Still, one hypothesis formulated in this section (cf. examples 19-20) might prove valid: the more indirect the request at hand, the less likely will be its motivation by means of an overt causal marker.

4. Where overt and non-overt causality diverge.

Unlike overt realisation of a causal link, its non-overt counterpart offers a huge advantage for text production, which may, however, turn out to be a disadvantage for text processing. The following excerpt from Il'f and Petrov's adventure novel «The twelve chairs»²⁹ will illustrate the problem:

23) [Ippolit Matveyevich disliked his mother-in-law.] Caus_o [Claudia Ivanovna was stupid, and her advanced age gave little hope of any improvement. She was stingy in the extreme, and it was only Ippolit Matveyevich's poverty which prevented her giving rein to this passion. Her voice was so strong and fruity that it might well have been envied by Richard the Lionheart, at whose shout, as is well known, horses used

²⁸ This paraphrases the explanation given in Ermolova 2014: 25, where example 22 is taken from.

²⁹ The Russian original, which has been omitted here for reasons of space, is examined in detail in Weiss 1989a as a specimen of very intricate cohesive relations.

to kneel. Furthermore, and this was the worst thing of all about her, she had dreams. She was always having dreams. She dreamed of girls in sashes, horses trimmed with the yellow braid worn by dragoons, caretakers playing harps, angels in watchmen's fur coats who went for walks at night carrying clappers, and knitting-needles which hopped around the room by themselves making a distressing tinkle.] An empty-headed woman was Claudia Ivanovna. In addition to everything else, her upper lip was covered by a moustache, each side of which resembled a shaving brush.
http://lib.ru/ILFPETROV/ilf_petrov_12_chairs_engl.txt

The overall structure of this chunk of text may be characterised as follows. The opening negative statement «I.M. disliked his mother-in-law» calls for an explanation, which is provided by a sequence of six sentences, most of which encompass two up to four clauses with rich internal structure. All members of this chain describe the main character's negative properties by increasingly hyperbolic attributes and thus contribute to justify Ippolit Matveyevich's negative stance towards his mother-in-law. The square brackets in the quotation mark the first and the second conjunct of a non-overt causal link *Caus_o*. The whole episode is eventually summarised by a statement with inverted word order «An empty-headed woman was Claudia Ivanovna», followed by another unexpected hyperbolic negative trait («In addition to everything else»).

Could this whole string be transformed into a sequence of overtly marked causal clauses? A first test yields an unacceptable result:

23') [Ippolit Matveyevich disliked his mother-in-law.] because [Claudia Ivanovna was stupid, and her advanced age gave little hope of any improvement, *because / *since / *for the simple reason that she was stingy in the extreme... *because / *since / *for the simple reason that her voice was so strong and fruity that...

No need to continue: it has already become evident that this operation produces not only a stylistically unsatisfactory avalanche of clauses with iterations of the same conjunction, but a fundamental semantical change, since every subsequent causal conjunction is now linked with the immediately preceding clause. Consequently, the main character's stinginess would explain her stupidity, her strong voice her stinginess, and so on. What we need instead is a linguistic realisation of the following logical conjunction of propositions:

$$\text{Prop}_0 \text{ Caus} (\text{Prop}_1 \wedge \text{Prop}_2 \wedge \dots \wedge \text{Prop}_n)$$

The appropriate overt equivalent would be the conjunction *and*. However, its insertion leads again to a solution which is inadequate not only for stylistic reasons:

23") ...because Claudia Ivanovna was stupid, and her advanced age gave little hope of any improvement, and she was stingy in the extreme, and it was only Ippolit Matveyevich's poverty which prevented her giving rein to this passion, and her voice was so strong...

In the original wording (23), *and* is already present, but regularly links a negative quality with its amplification, cf. «...was stupid, *and* her advanced age gave little hope of any improvement». This subtle hierarchy is destroyed in 23 where *and* appears everywhere, which assigns equal weight to every single clause. The only satisfactory way out of this semantic impasse would consist in restructuring the whole passage by means of a cataphoric announcement, such as «Ippolit Matveyevich disliked his mother-in-law *for the following reasons*». Such a wording would however fit badly into the genre of literary fiction. All this boils down to the conclusion that the non-overt linking chosen in the original text is the only satisfactory solution.

This analysis raises, however, at least two questions. First, how can we determine where an asyndetic chain of explanations ends? In example 23 this end was unequivocally marked by a sentence that summarised the whole catalogue of negative properties, but other texts do not contain such clear boundaries. Thus, the non-overt strategy may create a source of vagueness that inhibits the processing of the ongoing discourse. Second, the first conjunct (or else: the first argument of the causal relation) may also encompass a whole sequence of autonomous sentences³⁰. To detect such cases and to test experimentally how they are processed would be a new challenge, all the more so as the beginning of such a chain of explanations is never marked. In sum, non-overt causal linking offers the chance of combining different parallel causes or arguments, but also the risk of blurring the upper or lower boundary of such sequences.

On the other hand, there are contexts that prevent non-overt causal linking. In particular, the obstacle may be a given information structure that focalises the causal clause, which makes the overt conjunction mandatory, cf.

24) Hoču kupit' èto plat'e, imenno potomu što ono nraivitsâ Nine.
I want to buy this dress precisely because Nina likes it.

³⁰ In Weiss 1989 b: 295 and 297-8, three such examples are examined where a sequence of two up to six clauses referring to parallel reasons or arguments precedes the consecutive conjunction *tak što* (so that), which introduces the final conclusion. In the longest example, it remains unclear where the chain of arguments begins.

25) Naverno Alla zla potomu, što proigralas'.

Alla is certainly upset because she has lost.

At least in one of the two readings of 25, the causal clause is in the scope of the epistemic marker *naverno* (certainly), whereas the main clause is not asserted, but presupposed³¹.

Moreover, the inventory of Russian causal connectives (as well as their counterpart in English, French or German) encompasses various elements whose meaning is so specific that it cannot be «nullified». This holds for the hypotactic conjunction *raz*, which always introduces a clause rendering presupposed information (cf. Iordanskaja 1988).

26) Raz opozdal, budeš' dežurit'. = Budeš' dežurit', raz opozdal.

Since you were late, you will be on duty. = You will be on duty, since you were late.

Replacing it by an asyndetic link with a prosodic break would inevitably destroy this structure. Another causal conjunction that has no non-overt equivalent is *tem bolee što* (all the more so as), which indicates an additional reason, cf.

26') Budeš' dežurit', tem bolee što opozdal.

You will be on duty, all the more so as you were late.

≠ (26'') Budeš' dežurit': ty opozdal.

You will be on duty: you were late.

Whereas in 26'' the addressee's late arrival is the only reason for his being on duty, in 26' the latter may well be prearranged for other reasons to which now the delay is added. And finally, *ottogo što* marks an involuntary causation and is therefore not replaceable by other causal conjunctions without a loss of meaning.

The following joke presents a case of doubly non-overt linking, where an asyndetic conditional period is embedded in the causal string³².

27) Prodaëtsâ na rynke govorâšij popugaj. U nego na odnoj noge sinâ lenta, a na drugoj - krasnaâ. Staruška podhodit i interesuetsâ:

- A začem u nego dve lentočki?

³¹ Cf. note 4 for a similar ambiguity. When the causal clause constitutes the focus, punctuation changes, cf. the comma dividing the two components of *potomu što* in 25.

³² Recall that the symbol \emptyset does not signal a syntactically empty slot, be this elliptical or a zero sign. On the contrary, it can be argued that asyndetic conditional sentences are a separate construction with formal characteristics on their own.

- $\emptyset_{\text{caus}} (\emptyset_{\text{cond}})$ Děrneš' za sinû – govorit po-anglijski, děrneš' za krasnuû – govorit po-francuzski.

- A čto, esli za obe děrnut' - ne unimaetsâ staruška, - čto budet?

- Čto budet, čto budet! Na žopu upadu, - ne vyderživaet popugaj.

On the market, a speaking parrot is for sale. He has a blue ribbon on one leg and a red one on the other. An old woman approaches and asks: «Why does it have two ribbons?» $\emptyset_{\text{caus}} (\emptyset_{\text{cond}})$ You pluck at the blue one, and it speaks English, you pluck at the red one, and it speaks French ». «And what happens if I pluck at both legs?» - the old woman does not quiet down. The parrot loses its temper: «What happens, what happens! I'll fall on my ass!»

Note that all three possible overt variants (*potomu čto esli* / *potomu čto \emptyset_{cond}* / \emptyset_{caus} *Esli*) would also be acceptable here.

These observations may be recapitulated as follows: non-overt linking is not always optional. If the causal component comprizes a whole chain of parallel events, states or arguments expressed by autonomous sentences, it cannot be introduced by a conjunction. This may, however, produce the undesirable effect that the end or (as in the case of the order 'cause – consequence') the beginning of this chain might be unclear. On the other hand, non-overt linking is ruled out if the causal clause is focalised or if the causal relation needed calls for a semantically specialised conjunction.

5. The impact of word order on the interpretation.

So far we have been analysing situations where the lexically unmarked (non-overt) causal clause followed the «main» clause, or else: the explanans followed the explanandum. Is this a robust constraint on word order? It would distinguish non-overt linking from hypotactic overt linking, where the preposition of the causal clause is in principle available (cf. example 26 above): as is well known, this is even one of the most salient features that distinguishes hypotaxis from parataxis³³. Moreover, prepositional order would be iconic since causes precede or partially overlap effects, but do not follow them. However, as corpus-based research has shown, the anti-iconic order seems to prevail in natural languages: unlike temporal and conditional clauses, which in 45% take the initial position, causal clauses do so only in 25% (see Moeschler 2014 for references). This does however not imply that non-overt linking shows the same preferences. Before turning to the detailed discussion, let us have a

³³ This distinction is far from being clear-cut, and different criteria lead to different delimitations of the categories. For details, see Weiss 1989 b, where the impact of 11 syntactic, semantic and pragmatic criteria on the behaviour of 10 selected Russian connectives is investigated.

brief look at what Russian grammatical tradition has to say on clause order in asyndetic linking. Garde (2006 [1988]: 382) follows Karcevskij's strict division between prepositive order, which characterises temporal, conditional and concessive clauses, and postpositive order, which comprizes causal and final clauses. This analysis has three serious shortcomings: first, it is based on a very limited number of examples, second, not all examples were tested for reversibility, and third, there is no mention of the consecutive interpretation. As can easily be shown, this leads to an oversimplified generalisation. Širâev 1988 is aware of the consecutive reading and does not postulate a similar distinction of exclusively pre- vs. postpositive clauses; on the contrary, he cites many counterexamples with postpositive temporal interpretation. Moreover, he gives paraphrases with preposed causal clauses, such as (on p. 91):

28) Uže pozdno / ne pridët on naverno. → Tak kak uže pozdno, ne pridët on naverno.
It's late / he surely won't come. → Since it is late, he surely won't come.

Besides this, he also proposes the consecutive paraphrase ...*i poètomu ne pridët on naverno*. The Academic Grammar (AG 1982) rejects the idea of general positional restrictions of asyndetic structure (p. 635), but all examples of causal clauses quoted on p. 649 f. follow the postpositional pattern.

Let us now tackle this question in a more systematic way. The next authentic example from spoken Russian refers to an «objective» cause-effect relation:

29) Dožd' byl / vymokli do nitki. (Širâev 1986: 79)
It was raining, we got soaked to the skin.

This example allows for two alternative overt paraphrases:

29a) Poskol'ku / tak kak byl dožd', my vymokli do nitki³⁴.
Because it was raining, we got soaked to the skin.

29b) Byl dožd', tak čto my vymokli do nitki.
It was raining, so we got soaked to the skin.

In 29b we are dealing with the **converse relation** (**Caus**⁻¹) of causality, or in traditional syntactic terms: a **consecutive** clause. The interchangeability does not come as a surprise:

³⁴ The initial position is not available for *potomu čto*. The word order has been changed because the original order *Dožd' byl* assigns too much prosodic autonomy to this string.

converse relations refer to the same state of affairs as the original relations. This leads to the conclusion (already formulated in Weiss 1993: 73 f) that we can locate the zero sign alternatively either in initial or intermediate position: in the first case it replaces the causal connective, in the second the consecutive one. Experimental research by testing native speakers' reactions may well prove that the second position is likely to be preferred³⁵, but this is no principal objection against the initial position.

If for the same sequence of sentences/clauses two alternative positions of the zero connective are available, this raises serious doubts about the zero analysis in general. After all, no one would claim that examples 28 and 29 are ambiguous because they allow either a causal or consecutive reading. What is really decisive for our understanding is the sequence «cause – effect», which remains unchanged.

In the next example, a premise precedes a reductive³⁶ conclusion; thus, we are now dealing with the argumentative or speech-act interpretation, cf. section 2:

30) *Â vižu ležašego na spine čeloveka. Ostanavlivaûs' vozle nego. V nos udarâet zapax vina. Ø On, kažetsâ, p'ân.* (magazines.russ.ru/neva/2008/10/ta3-pr.html).

I see a man lying on his back. I stop near him. The smell of wine hits my nose. Ø He seems to be drunken.

The conclusion is marked by the epistemic adverb *kažetsâ*, here taken in its inferential meaning. An overt rephrasing of 30 would again produce two alternatives. Either we would have the connective in initial position (*Poskol'ku v nos udarâet zapax vina / As the smell of wine hits my nose*) together with a transformation of the last two sentences into one single sentence, or else the overt equivalents would be *poètomu / tak čto* (so, therefore), but in intermediary position (no matter how much these connectives would be stylistically acceptable). Again, this corresponds to two alternative positions of the zero sign, cf.

30') Ø_{caus} V nos udarâet zapax vina, on, *kažetsâ*, p'ân.

30'') V nos udarâet zapax vina, Ø_{cons} on, *kažetsâ*, p'ân.

But such a structural ambiguity seems counter-intuitive: what matters is the formula 'premise → conclusion', which is shared by both variants. If we wanted to alter this, we would have to revert the order of clauses: *He seems to be drunken: Ø the smell of wine hits my nose*. As a result, we would obtain the formula «Conclusion ← premise», and this time the overt connective would be placed in the middle (*He seems to be drunken, because the smell of wine*

³⁵ As is shown in Moeschler et al. 2006, the order consequence – cause constitutes a kind of cognitive short circuit device that allows for a faster decoding of weak associative links between events.

³⁶ For this term, recall what has been said about example 6b.

hits my nose). Most importantly, however, the first clause (the conclusion) cannot not be introduced by an overt connective. This is just another way of saying that consecutive conjunctions and adverbs are clearly paratactical in that they are always placed between the two clauses involved and do not admit their inversion.

As for the analysis of asyndetic cases like 28-30, the conclusion imposes itself that there is no sense in postulating any syntactically empty slots (be they elliptical or zeroes), but to treat such sequences as separate non-differentiated causal-consecutive constructions³⁷. This is exactly the term used in Širâev (1986: 91, «nedifferencirovannyj pričinnno-sledstvennyj kompleks») ³⁸. A different terminology is proposed by Haag (2004: 129), who uses the label ‘causal-consecutive relations with neutralised priority’ covering non-overt links, contrary to lexically marked causal or consecutive clauses that express a priority status.

To make things more complicated, some contexts allow for both causal and consecutive readings, although the non-overt link remains located at the same place:

31) Ona ne unimalas', i â soveršenno poterâlsâ. Ø_{cons / caus} Ne znal, što delat'.
She didn't quiet down, and I was lost. Ø_{cons / caus} I didn't know what to do.

32) Davaj popravlâjsâ skoree, Ø_{cons / caus} na rybalku poedem.
Recover as soon as possible, Ø_{cons / caus} we are going fishing.

In 31, this ambiguity has to do with the predicate *poterâlsâ* (was lost), which yields either an explanation in terms of *in what sense?* or an answer to the question *to what effect?* In 32, the ambiguity is due to two possible scripts: according to the causal one, the group has already decided to go fishing anyway, and the addressee should hurry up if she wants to join the group, whereas in the second reading the group wants him to join them so that they can go fishing. The two competing interpretations have to be kept apart in the semantic analysis, but this is not a question of syntactical emptiness.

Colloquial Russian also allows for the **interposition** of one clause within the other:

33) Nikuda â ploho sebâ čuvstvuû ne pojdu// (Širâev, 1986, 127)
nowhere I bad feel not will go
I am not going anywhere, I feel bad.

³⁷ A similar situation obtains with anteriority and posteriority markers, which are also connected by a converse relation.

³⁸ In the Russian grammatical tradition, the term «nedifferencirovannoe otnoŝenie» is larger, as it also refers to cases that oscillate between the temporal and conditional or the adversative and concessive reading.

As can be seen, the cause is here embedded in the consequence. The reverse order where the effect is embedded in the cause is also attested, cf.

34) Isportilis' est' nel'zâ apel'siny u nas. (Širâev 1986, 128)
 went bad eat impossible oranges at us
 Our oranges have gone bad, they are not edible.

Such cases of asyndetic interposition are reminiscent of interposition with overt hypotactical linking, cf. in 26: «Ty budeš', raz opozdal, dežurit'». The restrictions of both types are practically unexplored, but there is evidence that not all overt interpositions can be transformed into non-overt ones, cf. «?Ty budeš' opozdal dežurit'».

To sum up, worder order does not give reliable clues for the detection and interpretation of non-overt causal links, since both arguments and conclusions (or causes and effects) may in principle occur both in pre- and in postposition. Moreover, such strings may be interpreted as expressing either a causal or consecutive relation. If we maintain the idea of structurally empty slots, this produces alternative locations of the zero sign, although the examples involved are never felt to be ambiguous. Therefore the only viable solution is to give up the idea of zeroes and postulate abstract non-overt causal-consecutive constructions. It goes without saying that this refusal of zeroes must not be generalised by including other types of asyndetic links: the existence of empty slots still remains a valid option to be considered in other semantic domains.

6. Discourse expectations as triggers for causal linking.

Section 2 discussed the question which types or subtypes of speech acts *can* be motivated by causal clauses or sentences. Let us now sharpen the objective by asking which speech acts *should* be motivated. In other words: are there contexts that trigger such expectations more or less automatically? In this way, a track is retaken that was already led in Weiss 1982. In the meantime, the phenomenon that was then called «textual expectations» has become somewhat more fashionable under the label **discourse expectations**. The latter are said to open new theoretical, experimental and computational perspectives, as is stated in the announcement of the conference DETEC 2015: «Studies on discourse processing indicate that natural language interpretation is expectation-driven. Even though it is uncontroversial that both linguistic (e.g. lexical items, morpho-syntactic constructions, prosody) and extralinguistic factors (e.g. world knowledge) are used to anticipate how discourse is likely to continue, the nature of their interplay is a topic of ongoing research». (<http://detec2015.wordpress.com/>).

This is where **corpus linguistics** comes in: if we succeed in establishing a list of single or multiword-expressions producing such expectations, we will be able to check the

surrounding (preceding and subsequent) contexts of each item in, let us say, the Russian National Corpus (RNC), and thus detect and quantify hidden explanations, motivations and justifications. The following, very preliminary list of possible triggers makes it clear that complete covering of all instances would in many cases be a matter of impossibility: (i) negative statements, (ii) epistemic markers (adverbs, particles, verbs, etc.), (iii) evidentials: inferentials or memory, but not hearsay information, (iv) evaluations, (v) accusations. This means that at least in the case of negation we will have to base the investigation on a limited sample. On the other hand, lexical units such as *očevidno* (obviously) (RNC: 29,362 hits), *po-vidimomu* (by all evidence) (RNC: 16,384) or *zrâ* (in vain) (RNC: 10,643) yield a tolerable amount of instances to be checked. The ultimate goal could be to measure the relative weight of the expectation engendered by every single item from the list.

Said approach abounds of course in numerous difficulties. To begin with, evidential and epistemic meanings intersect in Russian, as well as in most European languages; this has however no impact on statistics as long as we count only the signifiers. Moreover, many Russian evidentials are ambiguous between inferential and hearsay meaning, which calls for a careful check of the corresponding contexts: as will be shown, hearsay information does not need to be explained. Negative statements may be part of the outfit of certain speech act, such as warnings or conventional indirect requests, cf. 15-18 and 20a; in such cases it is the speech act as a whole that triggers the motivation. One has also to account for in-built lexical negations, such as *dislike* instead of *not like*, cf. example 23. Rhetorical questions like 13 may likewise contain a hidden negation. The category ‘evaluation’ has to be narrowed down, if we don’t want to end up with an open list. And finally, one context may provide more than one trigger by combining e.g. negation with an epistemic modal. At any rate, what is outlined here constitutes an entire research program and cannot be discussed but in a very sketchy and informal way.

The impact of **negative statements** has already been illustrated in example 23, where the negative stance of Ippolit Matveyevich towards his mother-in-law called for an explanation. Other negative assertions accompanied by explanations were represented in 6b, 28, 33 and 34. A negative existential statement is motivated in the following example:

35) *Âsno i to, što legitimnoj ispolnitel’noj vlasti na Ukraine do sih por net, razgovarivat’ ne s kem. Ø Mnogie gosorgany uzurpirovany samozvamcami, pri ètom oni ničego v strane ne kontroliruiût, a sami – hoču èto podčerknut’ – často sami nahodâtsâ pod kontrolom radikalov. (V. Putin, 18.03.2014).*

And it is obvious that so far there is no legitimate executive power in Ukraine, there is nobody to talk with. Ø Many governmental institutions are usurped by impostors, however they don’t control anything in the country, and they themselves – I want to stress this – are often controlled by radicals.

An insufficient reason may likewise produce the expectation of further arguments. The following fragment was uttered by a deputy of the Russian State дума when discussing a resolution to be addressed to Poland on the Katyn' massacre committed by the Soviet secret service in February 1940:

36) Očevidno, nel'zâ tol'ko politikoj ob''âsnit', počemu imenno Katyn' ostaëtsâ noušej ranoj v duše polâkov, sumevših prostit' drugih. Polagaû, oskorbitel'no dlâ sosednego naroda prežde vsego lož' – lož', kotoruû pestovali desâtiletiâmi, na kotoroj vyrosli pokoleniâ u nas v strane.

Obviously, the question why it is precisely Katyn' that remains to be an aching wound in the soul of the Poles, who forgave others, cannot be explained by politics alone. I guess it is the lie that is the biggest offence to our neighbouring nation — a lie that was maintained for decades in our country.

Note that overt causal linking would fail here: there is no slot where it would fit in. **Epistemic modals** also call for explanations, no matter whether they express the speaker's certainty or uncertainty: if the truth of the utterance in question were beyond any doubt, the speaker would not emphasise it by an adverb like *certainly*. The impact of *naverno* (certainly) has already been demonstrated in examples 6 and 25. As may be recalled, the latter example (*Alla is upset because she has lost*) exhibits a scope ambiguity. Other epistemic adverbs producing similar expectations would be *veroâtno* (probably), *vozmožno* (possibly), *vrâd li* (hardly), etc.

Inferential expressions mark conclusions, cf. examples 6a-b, hence the necessity of expliciting the premises on which these conclusions are based. As was pointed out above, epistemic and inferential meanings often combine: this happens when the arguments at hand are not the only possible ones. *Kažetsâ* (it seems) was attested in 30 with epistemic inferential meaning. It should, however, be borne in mind that the same adverb may also mark reported speech (hearsay information), which without additional epistemic marking does not require a motivation. In the next example from Turgenyev's «Fathers and children» the inferential *vidimo* cooccurs with negation as a second trigger:

37) Èta poslednââ fraza, vidimo, ne ponravilas' Bazarovu: Ø ot neë veâlo filosofiej, to est' romantizmom, ibo Bazarov i filosofiû nazval romantizmom.

Obviously, Bazarov did not like this latter sentence: it had a scent of philosophy, or else romanticism, since B. also called philosophy romanticism.

The causal conjunction *ibo* introduces an explanation of the somewhat bizarre equation ‘philosophy = romanticism’. A similar situation obtains in 38, where negation meets remembered information:

38) Ne pomnû teper’ uže, kak â togda pisał, potomu što ne hranil svoih rukopisej.

I don’t remember any more how I used to write at that time, since I didn’t keep my manuscripts’ (Ū. Kazakov, Avtobiografîâ).

In general, the degree of reliability of information retrieved from memory is often characterised in epistemic terms and subsequently justified. On the contrary, hearsay information never needs a motivation without an additional epistemic assessment. The next example does not provide counterevidence despite the causal clause:

39) V ètih restoranah, govorât, vsegda zanâto, poskol’ku tam každyj den’ otmečaetsâ čej-to den’ roždeniâ. (E. Krongauz, Zdes’ užasno prekrasno. Stolica 1997.10.28)

They say these restaurants are always booked out since there are birthday parties going on every day.

The causal proposition states the reason of the main proposition (*always booked out*), it does not comment on the speaker’s source of information (*they say*).

On the whole, the number of inferential expressions relevant to our purpose amounts to several dozens, and it seems difficult to establish the whole inventory.

As mentioned above, the category ‘**evaluations**’ calls for a rigorous specification which cannot be elaborated here. Some examples will suffice to illustrate it. A first evaluation was conveyed by the exclamation in 14 (*what a nightmare*). The next example could also be subsumed under the category ‘negative statements’, as the English translation shows:

40) Zrâ ona bespokoitsâ: Ø francuzskij-to ona horošo znaet.

There is no reason for her to get nervous: her command of French is good.

Sometimes a particular assumption is explained by the general inclination of the subject to behave in this way:

41) A to on rasserditsâ yser’ëz. Ø On ved’ očen’, očen’ umeet serdit’sâ.

Otherwise he will get seriously mad. He is capable of getting very, very furious.

The next example has already been presented above as statement of a consensus truth. Now, it will be quoted in full as a specimen of a controversial assessment in need of a detailed motivation:

9') Soglašenie ob asociacii faktičeski pohože na soglašenie o polnoj, bezogovoročnoj èkonomičeskoj kapitulácii – Ø my sdaem svoi rynki, my za svoi dengi perehodim na čužie standarty, my prinimaem k sebe čužoe zakonodatel'stvo, pričëm ne tol'ko to, kotoroe u nas sušestvuet na dannyj moment, my prinimaem zakonodatel'stvo, kotoroe i v dal'nejšem Evropa budet prinimat'. I my ne vliâem na prinâtie teh zakonov, po kotorym my v budušem dolžny rabotat'. (Èto faktičeski novaâ koloniâ, O.A. Carëv, 4.12.2013).

The association agreement resembles an agreement on an unconditional economic surrender – we'll give up our markets, we switch to foreign standards for our own money, we adopt a foreign legislation, not only the currently existing one, but the legislation that Europe will adopt in the future. And we have no influence on the adoption of these laws, according to which we will have to work in the future. This is practically a *new colony*.

By the length of the explanatory sequence, this example is reminiscent of Ippolit Matveyevich's dislike of his mother-in-law in example 23. It encompasses no less than five arguments as support of the main thesis that the Ukrainian rapprochement towards Europe means a complete surrender. As in 23, the author marks the end of this chain by a final summarising evaluation (*a new colony*).

There is no doubt that evaluations constitute a very broad and lexically heterogeneous category, which defies any attempt to capture them in a close list.

Accusations (the last category on our preliminary list above) could be considered a subtype of evaluations, but are singled out here because of the mandatory character of the justification. This holds not only for accusations in legal discourse, but also in political debates. For example, the heavy insinuation in the following case inevitably calls for a justification:

42) Prâmaâ i neposredstvennaâ vina ležit na Evrope i Amerike. Ø Pri ih informacionnom, finansovom, političeskom i organizacionnom učastii stalo vozmožnoj graždanskaâ vojna na Ukraine. Èto ne bunt, èto vojna.

The direct culprits are Europe and the US. The civil war in Ukraine became possible thanks to their informational, financial, political and organisational participation. This is not an insurrection, but *war*. (V. Kolesničenko, 28.2.2014).

This assignment of guilt for the Maidan upheaval by a pro-Russian politician, then still deputy of the Ukrainian parliament, is even more controversial as it proposes a recategorisation of the event in terms of war.

To sum up, there is a broad range of expressions that predict a subsequent explanation more or less strongly³⁹. A corpus-based in-depth scrutiny of their possible contexts will no doubt help enhance the automatic processing of natural texts, for instance in argument mining or information retrieval. To determine the relative weight of the prediction is however no easy task, given such factors as the polysemy of the expressions involved, the cooccurrence of two or more different triggers in the same sentence or the various manifestations of indirect negation.

7. Conclusions.

The main results of this study may be summarised as follows. Causal links without lexical marking belong to separate causal-consecutive constructions and are not reducible nor synonymous to lexically marked causal clauses with the same content. Functionally, they intersect with overt causal links and are thus obligatory, possible (substitutable by overt links) or excluded in the given context. They do not contain syntactically empty slots, such as zeroes or ellipses. They usually encompass two or more syntactically autonomous sentences; in spontaneous dialogue these may belong to different turns and even be disrupted by other turns. They may either connect cause and effect or argument (premise) and conclusion. In some contexts, their interpretation may remain ambiguous by allowing for an alternative conditional or temporal reading. The ordering of the causal and consecutive components is in principle reversible. Non-overt causal links serve to motivate various types and subtypes of speech acts, such as statements (especially on truths by consensus), questions, direct and indirect requests, but are not likely to combine with others, especially declaratives and behabitives. They are frequently related to dissent in the broadest sense of the term, including refusals, accusations, negative evaluations etc. This may be one of the reasons why we so often find negation among the lexical triggers of explanations. Other elements with the same effect are epistemic and inferential markers; what has to be motivated in the former case is the speaker's assessment of the truth of the utterance, in the latter the evidence for the conclusion at hand.

One final remark concerns the general validity of this description. It seems to be a sound assumption that most of the characteristics outlined above hold not only for Russian, but may turn out to be typical (if not universally valid) for natural languages in general.

³⁹ The opposite situation should also be borne in mind: although the present overview did not contain contexts where the arguments preceded the conclusion without lexical marking of the latter, this situation is well attested in real texts, for instance in detective stories.

References

- AG 1982 = ŠVEDOVA, N. (otv. red.), 1982, *Russkaâ Grammatika* (Tom II: Sintaksis), Moskva, Nauka.
- APRESÂN, Ū., «Tipy sintaksičeskogo otsutstviâ v ruskom âzyke», *Problemy semantiki predloženiâ : vyražennyj i nevyražennyj smysl*, 1986, Krasnoârsk, Krasnoârskij gosudarstvennyj pedagogičeskij institut, pp. 111-114.
- BREUER, A. Y., *Asyndese Zum Problem einer 'negativen' Kategorie*, 2002, München, Sagner.
- DAVISON, D., 1975, «Indirect Speech Acts and What to Do with Them» in Cole P., Morgan, J.L. eds., *Syntax and Semantics*, vol. III: Speech Acts, New York, pp. 143-184.
- ERMOLOVA, O., «Odin rečevoj den' govorašego s točki zreniâ pragmatiki», *Vestnik Permskogo universiteta, Russkaâ i zarubežnaâ filologija*, 2014, vypusk 3(27), pp. 21-30.
- GARDE, P., *Le mot, l'accent, la phrase. Etudes de linguistique slave et générale*, 2006, Paris, Institut d'Etudes Slaves.
- HAAG (XAAG), E.-O., 2004, *Funkcional'naâ tipologija i sredstva vyraženiâ pričinno-sledstvennyh otnošenij v sovremennom ruskom âzyke*, PhD. Thesis, Tartu, University press.
- IODANSKAJA, L., «Semantika russkogo soûza «raz» (v sravnenii s nekotorymi drugimi russkimi soûzami)», *Russian Linguistics*, 1988, vol. 12, N° 3, pp. 239-267.
- LORENZEN, P. & LORENZ, K., *Dialogische Logik*, 1978, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft.
- MILLS, M. H., «Conventionalized politeness in Russian requests: a pragmatic view of indirectness», *Russian Linguistics*, 1992, vol. 16, pp. 65-78.
- MOESCHLER, J., «Causality and non-iconic order», *Language, reason and education. Studies in honor of Eddo Rigotti*, G. Gobber & A. Rocci (eds), 2014, Berne, Peter Lang, pp. 243-257.
- MOESCHLER, J., et al., 2006, «Le raisonnement causal: de la pragmatique du discours à la pragmatique expérimentale», *Cahiers de linguistique française*, N° 27, pp. 241-262.
- RRR 1978 = *Russkaâ razgovornaâ reč'. Teksty*, Zemskaja, E. & Kapanadze, L. (otv. red.), Moskva, Nauka.
- ŠIRÂEV, E., 1986, *Bessoûznoe složnoe predloženie v ruskom âzyke*, Moskva, Nauka.
- WILHELM, A., 1998, «Asyndese, Ellipse und Null: Ménage à trois?», *Beiträge der Europäischen Slavistischen Linguistik (POLYSLAV) 1*, Giger, Markus & Wiemer, Björn (Hrsg.), München, pp. 187-198.
- WEISS, D., 1977, «Semantische und pragmatische Aspekte kausalkonjunktionaler Satzgefüge am Beispiel des Russischen», *Slavistische Linguistik 1976*, Girke, Wolfgang & Jachnow, Helmut (Hrsg.), München, Kubon & Sagner, pp. 221-260.
- WEISS, D., 1982, «Begründungserwartungen und implizite Kausalität», *Slavistische Linguistik 1981*, Girke, Wolfgang (Hrsg.), München, Kubon & Sagner, pp. 234-263.

- WEISS, D., 1989a, «Klavdiâ Ivanovnas Schnurrbart als Garant der Textkohärenz. Zur Struktur eines Textfragments aus dem Roman «Dvenadcat' stulev» von Il'f und Petrov», *Primi sobran'e pëstrych glav. Slavistische und slavenkundliche Beiträge für Peter Brang zum 65. Geburtstag* (Hrsg. C. Göhrke, Carsten & R. Kemball, Robert, & Weiss, Daniel (Hrsg.)), Bern, Frankfurt/Main, New York, pp. 561-584.
- WEISS, D., 1989b, «Parataxe und Hypotaxe – Versuch einer Skalarisierung», *Slavistische Linguistik* 1988, Girke, Wolfgang (Hrsg.), München, Kubon & Sagner, pp. 287–322.
- WEISS, D., 1993, «Die Faszination der Leere. Die moderne russische Umgangssprache und ihre Liebe zur Null», *Zeitschrift für slavische Philologie*, 1993, LIII /1, 48-82.
- WEISS, D., 2013, «The lazy speaker and the fascination of emptiness: colloquial Russian from a typological perspective», Kor Chahine, I. (ed.), *Contemporary Studies in Slavic Linguistics*, 91-121. Amsterdam-Philadelphia, Benjamins.

**LA CAUSE DANS LA PHRASÉOLOGIE. QUELQUES OBSERVATIONS SUR LE
FONCTIONNEMENT DES IDIOMES RUSSES AVEC LA STRUCTURE
‘PRÉPOSITION CAUSALE + SUBSTANTIF’**

Elena BERTHEMET (Université Paris – Sorbonne)

Introduction.

Le présent travail est consacré à la notion de la cause en langue russe dans le domaine phraséologique. Son objectif est de tenter d’identifier et de rendre explicites les particularités du fonctionnement d’un groupe d’idiomes ayant la structure ‘préposition causale + substantif’, un objectif pour lequel les courants théoriques *Natural Semantic Metalanguage* (NSM) de Wierzbicka, *Meaning-Text Theory* (MTT) de Mel’čuk et l’*Ecole sémantique de Moscou* (Après 2004) semblent fournir un cadre adéquat. Partant du principe que c’est la sémantique qui prime dans la coordination des caractéristiques langagières des mots, le point commun des trois courants est la description du lexique au moyen des explications analytiques.

Nous procéderons en quatre temps : dans le chapitre 1 une définition de la cause est proposée. Les particularités propres aux idiomes en question sont examinées au chapitre 2. Le chapitre 3 traite des problèmes de l’équivalence des idiomes. Enfin, l’objectif du chapitre 4 est de déterminer les composantes sémantiques de l’idiome *po slučaiû* (à l’occasion) à partir des traductions issues de corpus écrits bilingues russe-français. Afin d’avoir un nombre suffisant et représentatif d’emplois, chaque chapitre est illustré par des exemples provenant du *Nacional’nyj korpus russkogo âzyka* (Corpus national de la langue russe (NKRÂ)). L’exemple russe est indiqué en italique, il est suivi par des parenthèses où le lecteur trouvera une traduction en français et une définition entre guillemets simples comme le montre l’exemple suivant : l’idiome *s lëgkoj ruki* (grâce à l’initiative de, ‘initier un changement sans en avoir obligatoirement l’intention’). La liste obtenue des idiomes exprimant la cause n’est pas considérée comme un produit final et est destinée à être modifiée et étendue au fur et à mesure de l’avancement des travaux de recherche. La conclusion propose une synthèse des résultats présentés, souligne l’importance des corpus numériques dans la description des propriétés des idiomes et discute des suites à donner à cette étude.

1. Définition de la cause.

1.1. Diversité des moyens linguistiques pour exprimer la cause.

La cause peut être exprimée par des unités de nature sémantique et syntaxique différentes :

- connecteurs propositionnels ou phrastiques
 - *potomu čto* (parce que), *ottogo čto* (c’est pour cela que) et *tak kak* (puisque) en russe
 - *et*, *parce que* et *comme* en français;

- prépositions reliant deux types d'unités syntaxiques : syntagmes ou phrases
 - *vvidu* (eu égard à), *iz-za* (à cause de) et *blagodarâ* (grâce à) en russe
 - *compte tenu*, *à cause de* et *grâce à* en français)
- unités lexicales telles que
 - substantifs
 - *pričina* (cause), *motiv* (motif) et *osnovanie* (raison) en russe
 - *cause*, *raison* et *prétexte* en français
 - verbes
 - *napoit'* (faire boire), *posadit'* (faire asseoir) et *položit'* (coucher) en russe
 - *causer*, *provoquer*, *construire* et *tuer* en français (Kahane, Mel'čuk 2006).

1.2. La cause dans la phraséologie.

A notre connaissance, parmi de nombreux travaux linguistiques traitant de la causalité, il existe peu de recherches consacrées à la phraséologie. Concernant la langue russe, l'article (Dobrovol'skij 2011) décrit les propriétés de cinquante paires de verbes faisant partie des idiomes tels que *otpravit'/otpravit'sâ na tot svet* (envoyer/ partir dans l'autre monde, 'tuer qqn./ mourir'), *ostavit'/ostat'sâ v durakah* (laisser/ rester comme un idiot, 'tromper qqn./ se tromper') et *stoât' na roгах/postavit' na roga* (tenir/ mettre sur les cornes, 'enivrer qqn./ s'enivrer'). Ces verbes sont appelés « causatifs » car ils remplissent la fonction lexicale *Caus* dans le modèle Sens-Texte (voir Mel'čuk 1997 pour l'introduction). En nous inspirant de ce travail pionnier sur la causalité dans le domaine phraséologique, nous avons souhaité contribuer à la description de la cause en étudiant les idiomes présentant la structure 'préposition causale + substantif'.

1.3. Définition conceptuelle de la cause.

Avant de procéder à l'étude des idiomes en question, il semble important de proposer une définition de la cause qui sera considérée ici sous un angle conceptuel, en tant qu'« une relation logique entre deux assertions, de telle sorte que poser l'une entraîne l'existence de l'autre » (Charaudeau 1992: 527). Il s'agit d'une suite logique entre la situation 1 et la situation 2, la situation 2 servant de justification à la situation 1. Cette suite logique, établie par l'énonciateur raisonnant en fonction de ses observations personnelles, ne correspond pas toujours aux situations du monde réel. En ce sens, on pourrait parler de la causalité épistémique ou, autrement dit, subjective (pour plus de détails, voir le chapitre 2 les parties *Cause factuelle* et *Cause subjective*). En effet, il n'y a aucun lien objectif entre le fait d'être heureux et la

possession d'une grande quantité d'objets ou le fait de mener un train de vie confortable comme dans l'exemple suivant :

- 1) Avec toutes ces choses qui t'appartiennent, et la vie confortable que tu mènes, logiquement, tu es obligé d'être heureux. (F. Beigbeder. 99 francs (1997-2000))
 Imeâ vse èti veši i vedâ stol' roskošnyj obraz žizni, ty, po idee, dolžen byt' sčastliv. (F. Beigbeder. 99 frankov (I. Volevič, 2002))

Ce qui est cohérent pour une personne peut ne pas l'être pour une autre. Dans l'exemple 1 la cause possède deux actants sémantiques : *être heureux* [situation 1] et *vie confortable* [situation 2]. L'exemple 1 pourrait être paraphrasé ainsi : *Pourquoi devrais-tu être heureux ? Parce que tu es riche, autrement dit, Pourquoi [situation 1] ? Parce que [situation 2].*

1.4. Le prototype de la cause.

La question *Počemu ?* (Pourquoi) et la conjonction *potomu što* (parce que) sont les unités les plus neutres. C'est la raison pour laquelle nous les considérons comme prototypes sémantiques de la cause. Elles se trouvent au centre de la causalité et constituent son nœud. De façon métaphorique, on pourrait comparer le prototype à la plus petite des matriochkas qui peut s'introduire dans les poupées russes de plus grande taille.

Si les prototypes contiennent des traits invariables, les idiomes sont dotés de traits variables et se trouvent à la périphérie du centre notionnel de la cause. Par exemple, la question *Počemu ?* (Pourquoi) a des constructions synonymiques idiomatiques qui expriment également la cause :

Za kakim besom/ lešim/ herom (vulg.)/ hrenom (vulg.)/ čertom?
 (Au nom de quel démon / diable / bite (vulg.)/ pine (vulg.)/ diable ?)

S kakoj radosti?
 (A quoi bon ?)

[S] kakogo hrena (vulg.)/ čërta?
 (De quelle pine (vulg.)/ de quel diable ?)

S kakogo perepugu?
 (De quel droit ?)

S kakoj stati?

(En quel honneur ?)

Chacune de ces questions s'éloigne du prototype : comme elles sont stylistiquement marquées, les contextes de leur utilisation seront restreints (voir aussi le chapitre 2, partie *Synonymie et stylistique*). La question *Počemu ?* (Pourquoi) et la conjonction *potomu što* (parce que) se trouvent ainsi au centre notionnel de la cause alors que les idiomes synonymiques sont à la périphérie.

1.5. Cause et but.

1.5.1. Similitudes.

La définition de la cause que nous avons proposée est vaste et permet également d'inclure le but. En effet, certaines études considèrent que la « *cause* et [la] *finalité* doivent être définies ensemble, parce qu'elles se trouvent, l'une par rapport à l'autre, dans un rapport de complémentarité : ce qui représente la *cause* d'un événement peut être considéré, en même temps, comme sa *finalité* et inversement » (Charaudeau 1992 : 393). En effet, lorsqu'il s'agit du motif psychologique d'un événement, la différence entre la cause et le but se neutralise comme dans l'exemple proposé par Rahilina, Arutûnova, Padučeva (citées dans Haag 2004) :

2) *Â zašël k nemu, čtoby pozdravit' s dnëm roždeniâ.*

Je suis passé chez lui pour lui souhaiter un bon anniversaire.

3) *Â zašël k nemu, potomu što hotel pozdravit' s dnëm roždeniâ.*

Je suis passé chez lui parce que je voulais lui souhaiter un bon anniversaire.

On pourrait également citer l'idiome *za kakim besom* (au nom de quel démon) dans la phrase 4 comme exemple de neutralisation entre le but et la cause :

4) *Pokazalsâ sam Baženin – ogromnyj, nečësanyj, ..., bosoj, sprosil, za kakim besom vseh pobudil? (Û. German. Rossiâ molodaâ)*

Baženin est arrivé en personne – énorme, mal coiffé, ..., nu-pieds, il a posé une question, au nom de quel démon avoir réveillé tout le monde ?

L'idiome *za kakim besom* (au nom de quel démon) se prête à une double interprétation : on pourrait aussi bien poser la question *A cause de quoi [la personne a réveillé les autres] ?* que la question *Dans quel but [la personne a réveillé les autres] ?*

Nous l'avons vu, le but et la cause sont dotés de similitudes, ce qui rend leur distinction difficile. Cependant, en règle générale, le contexte aide à les distinguer. Ainsi, le même idiome

za kakim lešim (au nom de quel diable) peut être interprété comme but dans l'exemple 5 et comme cause dans le 6 :

5) Za kakim lešim ona âvilas', eželi ponimala, čto my uličim eë vo lži po dvum liniâm – eë nepričastnosti k delu Krumin'sša i eë pričastnosti k delu Vandy ? (N. Španov. Učenik čarodeâ)

Quel diable l'a amenée alors qu'elle comprenait que nous allions l'accuser de deux mensonges : sa non-implication dans l'affaire de Krumin's et son implication dans l'affaire de Vanda ?

6) - Da za kakim lešim ej stradat', bednoj babe, ona-to pri čem?! (D. Rubina. Neskol'ko toroplivyh slov lûbvi (2001) // « Novyj Mir », 2003).

Au nom de quel diable elle, pauvre femme, doit souffrir, en quoi est-ce sa faute ?

En effet, dans la phrase 5, l'auteur s'intéresse au but dans lequel X est arrivé, alors que dans la 6, il s'interroge sur les causes des souffrances de X.

1.5.2. Différences.

Afin de distinguer les relations causales des relations de but, examinons deux phrases :

7) Oni otkladyvaût den'gi na čěrnij den'.

Ils mettent de l'argent de côté pour les mauvais jours.

8) Â dumaû, medali on ne za prosto tak polučil. (kollektivnyj. Hende Hoh, Giter Kaput)

Je pense qu'il n'a pas eu ses médailles pour ses beaux yeux.

Dans l'exemple 7, *économiser de l'argent* [situation 1] existe en fonction d'un *manque de ressources à l'avenir* [situation 2]. L'exemple 8 pourrait se résumer à : *obtention des médailles* [situation 1] présuppose l'existence de *pas pour ses beaux yeux* [situation 2].

Nous proposons une définition de travail de ces deux notions :

Le but est une certaine relation entre deux situations où la situation 1 **existe en fonction** de la situation 2, autrement dit **dépend** de la situation 2, c'est l'après de la situation 1. Le but répond à la question *Pour quoi ?*

La cause est une certaine relation entre deux situations où la situation 1 **présuppose** l'existence de la situation 2, autrement dit **résulte** de la situation 2, c'est l'avant de la situation 1. La cause répond à la question *Pourquoi ?*

Les parties ci-dessous précisent quelques différences sémantiques et pragmatiques entre la cause et le but.

1.5.2.1. Volonté.

Premièrement, une des caractéristiques obligatoires du but dans la phrase 9 est la volonté, alors qu'elle est facultative dans le cas de la cause dans la 10 :

9) On vošël s takim vidom, kak budto izo vsej sily sderživalsâ, čtoby ne prysnut' kak-nibud' so smehu. (F. Dostoïevski. Prestuplenie i nakazanie)

Il entra avec l'air de quelqu'un qui se retient de toutes ses forces pour ne pas pouffer. (F. Dostoïevski. Crime et châtiment (Élisabeth Guertik, 1947)).

10) S lëgkoj ruki členov « MASSOLITa » nikto ne nazyval dom « Domom Griboedova », a vse govorili prosto – « Griboedov »: « â včera dva časa protolkalsâ u Griboedova », - « nu i kak? » - « v Âtu na mesâc dobilsâ ». – « Molodec! ». (M. Bulgakov. Master i Margarita)

Les membres du Massolit avaient eu l'heureuse idée de ne pas appeler la maison « Maison de Griboïedov », mais de dire simplement : « Griboïedov ». « Hier, j'ai fait la queue deux heures à Griboïedov. – Et alors ? – J'ai enfin obtenu un bon de séjour d'un mois à Yalta. – Bravo ! » (M. Boulgakov. Le Maître et Marguerite (Claude Ligny, 1968)).

Ainsi, dans l'exemple 9, la volonté de X de ne pas rire est présente, alors que dans la phrase 10 l'idiome *slëgkojruki* (de main légère, 'initier un changement sans en avoir obligatoirement l'intention'), équivalent à *avoir eu l'heureuse idée de* en français, ne nécessite pas obligatoirement un caractère volontaire de X, car la situation peut être également due au hasard.

1.5.2.2. Nature de la situation.

Deuxièmement, d'après Arutûnova (citée dans Haag 2004), le but est associé aux situations positives dans l'exemple 11, il est propre à l'homme, alors que la cause relate essentiellement des situations négatives comme le montre la phrase 12 :

11) Carstvo ej nebesnoe i – dovol’no, matuška, pora na pokoj! (F. Dostoïevski. Prestuplenie i nakazanie)

Que Dieu ait son âme, et suffit, ma chère, il est temps de vous reposer ! (F. Dostoïevski. Crime et châtement (Élisabeth Guertik, 1947))

12) Vpročem, on byl v duše dobryj čelovek, horoš s tovarišami, uslužliv, no general’skij čin soveršenno sbił ego s tolku. (N. Gogol’. Šinel’)

Ceci dit, au fond du cœur, c’est une bonne pâte, gentil avec ses camarades, serviable, mais le rang de général lui avait complètement mis la tête à l’envers. (N. Gogol. Le Manteau (André Markowicz 2007)).

Ainsi, *na pokoj* (pour le repos) dans l’exemple 11 est positif tandis que *sbit’ s tolku* (mettre la tête à l’envers) dans la phrase 12 est négatif.

1.5.2.3. Orientation.

Troisièmement, on pourrait expliquer les différences en termes de direction. Le but est orienté vers le futur, il s’agit d’un point d’arrivée. Il possède ainsi une finalité et répond aux questions :

Začem ?

Avec quel objectif ?

Dlá čego ?

Pour quoi ?

S kakoj cel’û ?

Dans quel but ?

Les trois questions peuvent servir de test et être appliquées respectivement aux exemples suivants : *Avec quel objectif ? [Pour la tranquillité] (13), Pour quoi ? [Pour la prospérité du parti] (14) et Dans quel but ? [Pour que les âmes des morts restent en paix] (15) :*

13) Začem nado bylo soldat podnimat’? Dlá galočki ! Točno tak že, kak šturmovat’ Berlin s neimovernymi poterâmi, kogda uže bylo ne raz skazano, čto oni mogli probyt’ v blokade maksimum mesâc i sdat’sâ bez boâ! (Vospominaniâ o Voroneže voennyh let (forum) (2007))

A quoi bon appeler les soldats ? Pour rester tranquille. De même que prendre d'assaut Berlin avec des pertes colossales, alors qu'il a été dit à plusieurs reprises qu'ils pouvaient faire le blocus un mois maximum et se rendre sans bataille.

14) - Pionery! - govoril im Deržavin, podnâtyj ohranoj s posteli i potomu zastenčivo zapahivaûšij poly domašnego halata, iz-pod kotorogo vyglâdyvali pižamnye štany. - Za delo partii bud'te gotovy! – Vsegda gotovy! - otvečali pionery. (G. Gorin. Ironičeskie memuary)

Pionniers, leur disait Deržavin, levé de son lit par des gardes et s'emmitouflant dans sa robe de chambre sous laquelle on devinait son bas de pyjama. – Pour la cause du parti, soyez prêts ! – Toujours prêts ! répondaient les pionniers.

15) Za zdorov'e živyh i za upokoj duši umerših i pogibših. (A. Rostovskij. Po zakonam volč'ej staj)

A la santé des vivants et à la paix des âmes mortes et périées.

Remarquons que les questions *Začem ?* (Avec quel objectif ?), *Dlâ čego ?* (Pour quoi ?) et *S kakoj cel'û?* (Dans quel but ?), étant synonymiques, sont interchangeables.

Si le but est orienté vers le futur, la cause est tournée vers le passé, il s'agit d'un point de départ. Elle a donc des origines et répond à une des questions synonymiques suivantes :

Blagodarâ komu/ čemu ?

Grâce à qui/ quoi ?

Na kakom osnovanii ?

Sur quelle base ?

Po kakomu motivu/ povodu/ predlogu ?

Pour/ sous quel motif/ prétexte ?

Po kakoj pričine ?

Pour quelle raison ?

Ainsi, dans l'exemple 16, la question suivante pourrait être posée : *Pour quelle raison ? [Par ennui]*.

(16) Â edu i ot nečego delat' čitaû vyveski sprava nalevo. (A. Čehov. Skučnaâ istoriâ)

Pendant le trajet, par désœuvrement, je lis les enseignes de droite à gauche. (A. Chekhov. Une banale histoire (Édouard Parayre, 1960))

Après avoir déterminé les particularités de la cause, un corpus d'idiomes a été assemblé en accord avec la définition de la cause proposée dans le présent chapitre. Les principes de sélection ainsi que des caractéristiques propres à ces unités de sens se trouvent dans le chapitre suivant.

2. Particularités du fonctionnement des idiomes.

2.1. Principes de sélection.

2.1.1. Critères formels.

La sélection des idiomes s'est d'abord appuyée sur la méthode traditionnelle qui consiste à recueillir les unités enregistrées dans les dictionnaires. Notre choix s'est porté sur le *Dictionnaire-thésaurus des idiomes russes* (Baranov, Dobrovol'skij 2007) qui offre un corpus de grande ampleur. Nous nous sommes ensuite appuyées sur *Nacional'nyj korpus russkogo âzyka* NKRA (Corpus national de la langue russe) unilingue et bilingue, afin d'obtenir suffisamment de données pour effectuer une analyse des idiomes relevés dans le premier ouvrage.

Notre point de départ consistait à sélectionner les idiomes comprenant les prépositions qui sont traditionnellement reconnues pour leur aptitude à exprimer la cause. Il s'agit des prépositions et des expressions bi-membres 'préposition + substantif' suivantes : *blagodarâ* (grâce à), *vvidu* (compte tenu), *vsledstvie* (suite à), *v silu* (en vertu de), *za* (pour), *iz/ ishodâ iz* (de/ partant de), *iz-za* (à cause de), *na* (sur), *ot* (de), *po/ po vole/ po povodu/ po priçine/ po sluçaû/ sudâ po* (par/ par la volonté de/ sous prétexte que/ en raison de/ à l'occasion de/ à en juger par), *pod/ pod vidom/ pod vliâniem/ pod vozdejstviem/ pod davleniem/ pod naporom/ pod predlogom* (sous/ en guise de/ sous l'influence de/ à force de/ sous la pression de/ sous le poids de/ sous prétexte), *radi* (pour), *s/ so* (de). Sur la totalité de ces prépositions, cinq (*za* (pour), *na* (sur), *ot* (de), *po* (par) et *s* (de)) faisaient partie des unités pouvant potentiellement exprimer la cause. Cent vingt-neuf idiomes-candidats ont été sélectionnés. Cette sélection purement formelle présentait deux défauts majeurs.

2.1.1.1. Défauts.

2.1.1.1. Polyfonctionnalité des prépositions.

Un premier défaut d'ordre général est que la même préposition peut remplir différentes fonctions. Ainsi, *za* (pour), *na* (sur) et *ot* (de), en plus du sens causal, peuvent exprimer le sens spatial ou temporel, alors que *po* (par) est doté également du sens du but. Conformément aux

objectifs du présent travail, il fallait sélectionner seulement les prépositions qui ont un sens de cause, laissant les autres sens de côté.

2.1.1.1.2. Sens non compositionnel des idiomes.

Le second défaut concerne plus particulièrement les idiomes. En choisissant le critère formel comme critère principal pour distinguer les idiomes de la cause, parmi les candidats se sont retrouvés des idiomes comme *za životy hvatat'sâ* (s'attraper le ventre, 'se rouler par terre (de rire)'), *dyrka ot bublika* (rien, 'rien du tout/ des quenelles') et *kak s gusâ voda* (comme l'eau sur les plumes d'un canard, 'qqn. ne veut rien changer malgré les efforts des autres'). Or, ces unités n'expriment pas la cause telle qu'elle est définie dans notre étude. En effet, le sens des idiomes n'étant pas compositionnel, il est impossible de prendre en compte une seule de leurs composantes pour prédire le sens de l'unité entière.

Il fallait donc trouver des critères liés au sens de l'idiome.

2.1.2. Critères sémantiques.

Pour vérifier si l'idiome a le sens de la cause, les candidats devaient répondre à l'une des quatre questions discutées dans le premier chapitre :

Blгодарâ komu/ čemu ?

Grâce à qui/quoi ?

Na kakom osnovanii ?

Sur quelle base ?

Po kakomu motivu/ povodu/ predlogu ?

Pour/ sous quel motif/ prétexte ?

Po kakoj příčine ?

Pour quelle raison ?

Deux types d'idiomes ont ainsi été distingués : un premier, où les questions peuvent facilement être appliquées aux unités, et un deuxième où les expressions se prêtent difficilement aux questions et, donc, nécessitent des transformations lexico-syntactiques.

Le premier type est syntaxiquement plus simple que le deuxième. La question est posée sur la globalité de l'idiome et se trouve en position antéposée comme en témoignent les exemples suivants :

Question *Po kakomu motivu/ povodu/ predlogu ?* (Pour/ sous quel motif/ prétexte ?)

Réponse *za upokoj duši* (pour que son âme repose en paix, ‘à la mémoire du défunt’)

Question *Po kakoj pričine ?* (Pour quelle raison ?)

Réponse *ot nečego delat’* (par désœuvrement, ‘(1) sans raison valable, (2) seulement par ennui’)

Question *Na kakom osnovanii ?* (Sur quelle base ?)

Réponse *po zaslugam* (grâce à son mérite, ‘pour avoir mérité qqch.’)

Question *Blгодарâ komu/ čemu ?* (Grâce à qui/ quoi ?)

Réponse *s (č’ej-l.) podači* (grâce au coup de main de qqn., ‘(1) grâce à l’aide de qqn., (2) à cause de qqn.’)

s lëgkoj ruki (grâce à l’exemple de, ‘initiation d’un changement sans en avoir obligatoirement l’intention’)

Prenons le dernier exemple, l’unité *s lëgkoj ruki* (grâce à l’exemple de). La première page du corpus NKRÂ propose les verbes suivants qui peuvent être associés à cet idiomme, le point commun entre eux étant le sens de « débiter » : *načat’/sâ* (commencer), *nazvat’* (nommer), *obresti* (se procurer), *okazat’sâ* (se retrouver), *poâvit’sâ* (apparaître), *prevratit’sâ* (se transformer), *prisvoit’* (attribuer), *stat’* (devenir), *vojti* (entrer) et *zakrepit’sâ* (rester). Tous ces verbes sont employés dans leur sens propre, ils sont sémantiquement hétérogènes et ne font pas partie de l’expression idiomatique.

Dans les idiomes du deuxième type, le sens de la cause est plus difficile à déterminer : leur particularité réside dans le fait que, d’une part, la question est placée à l’intérieur de l’idiome et que, d’autre part, la partie postposée à la question, ainsi que celle antéposée doivent être paraphrasées. Ainsi, il est impossible d’utiliser le schéma appliqué aux unités du premier type pour l’idiome *umeret’ ot straha* (mourir de peur, ‘ressentir un sentiment de peur immobilisant’) :

Question *Umeret’ po kakoj pričine ?* (Mourir pour quelle raison ?)

Réponse **ot straha* (de peur)

Dans ce deuxième type d’idiomes, la première partie est phraséologiquement liée, le verbe a un sens figuré et peut donc difficilement être remplacé par un synonyme. Il s’agit des unités syntaxiquement plus complexes comme :

Question *Po kakoj pričine ?* (Pour quelle raison ?)

Réponse *za svoû/ sobstvennuû škuru drožat'* (trembler pour sa propre peau)

Paraphrase *Boâtsâ po kakoj pričine ? Za sobstvennoe blagopolučie* (Avoir peur pour quelle raison ? Pour son propre bien-être)

Question *Na kakom osnovanii ?* (Sur quelle base ?)

Réponse *Bez bumažki ty bukaška, a s bumažkoj – čelovek* (Sans papiers, tu es un pauvre hère, avec des papiers, tu es un être humain)

Paraphrase *Na kakom osnovanii ty âvlâeš 'sâ polnopravnym členom obšestva ? Potomu čto u tebâ est' oficial'nyj dokument.*

Sur quelle base tu jouis pleinement des droits civiques ? Parce que tu as des documents officiels.

Ce test de questions pourrait être utile lors de la précision des limites de l'idiome dans l'enseignement du vocabulaire phraséologique ainsi que dans la lexicographie. Il semble que, dès lors que les composantes sont au sens figuré et doivent être paraphrasées pour être comprises par des non-russophones, elles doivent être enseignées et indiquées dans les dictionnaires.

Les transformations lexico-sémantiques ont permis d'écarter un certain nombre de candidats et d'obtenir un ensemble d'une cinquantaine d'unités désignant la cause. Avant de passer au dernier chapitre examinant le cas d'un idiome précis, nous allons, dans les sections 2.2-2.4, décrire quelques particularités du fonctionnement des idiomes qui nous ont paru significatives. Il sera montré que tout comme les unités non polylexicales, les idiomes peuvent être polysémiques, avoir des synonymes, des antonymes et des conversifs, et qu'ils possèdent une charge émotionnelle et sont souvent stylistiquement marqués.

2.2. Polysémie.

Certains idiomes possèdent deux sens (a) et (b). Tel est le cas des quatre idiomes suivants :

za delo (pour la cause, (a) 'pour la cause de qqch.' ; (b) 'qqn. a mérité le malheur qui lui arrive' / c'est bien fait !)

za prosto tak (pour rien du tout, (a) 'gratuitement ; (b) sans raison')

po bol'soj nužde (par grand besoin, (a) 'à cause d'un manque important ; (b) aller à la selle')

po slučau (à l'occasion, (a) 'par hasard ; (b) à l'occasion de')

Il est intéressant de remarquer que les deux sens de chaque idiome contiennent systématiquement la composante ‘cause’ ou expriment un sens très proche de la cause. Par exemple, la première unité *za delo* (pour la cause) a deux sens : celui de but (‘pour une cause précise’) qui est exemplifié dans la phrase 14 et celui de la cause (‘parce que qq. a mérité le malheur qui lui arrive’), comme en témoigne l’exemple suivant:

(17) Krugom, razumeetsâ, razdavalsâ smeh. – I za delo! – Vyžiga kakaâ-nibud’. (F. Dostoïevski. Prestuplenie i nakazanie)

Tout autour on entendait naturellement des rires. - C’est bien fait ! - C’est sûrement un coquin ! (F. Dostoïevski. Crime et châtement (Élisabeth Guertik, 1947))

2.3. Types de cause.

Mis à part la polysémie de certains idiomes, beaucoup possèdent une charge émotionnelle, car les locuteurs s’en servent afin de transmettre leurs sentiments. En effet, de nombreux auteurs (Baranov, Dobrovolskij 2014, Bracquenier 2012, Haag 2004, Sanders 2015) distinguent les causes objectives et subjectives (épistémiques). Cette distinction s’applique également dans le domaine phraséologique. Cependant, nous préférons utiliser le terme *cause factuelle* et non *cause objective* : en effet, les idiomes de ce type ne peuvent être considérés comme absolument objectifs parce qu’ils dépendent des normes de la société comme le montre le sous-chapitre suivant.

2.3.1. Cause factuelle.

Dans le cas de la cause factuelle, l’énonciateur ne donne pas d’opinion personnelle. Tel est le cas des idiomes *za kompaniû* (pour la compagnie, ‘pour accompagner qq.’) et *na posošok* (pour la route, ‘un dernier verre avant de partir’) :

18) Agaf’â Matveevna s det’mi poela lûdskih šej i kaši i tol’ko za kompaniû s Il’ëj Il’ičëm vypila dve čaški kofe. (I. Gončarov. Oblomov)

Agafia et ses enfants eurent de la soupe à la cuisine, et elle but seulement avec Ilia Ilitch, pour lui tenir compagnie, deux tasses de café. (I. Gontcharov. Oblomov (Arthur Adamov (1), Luba Jurgenson (2), 1959 (1), 1988 (2))

19) – Nu smotri... – Davaj vyp’em na posošok! I â pojdu. (V. Orlov. Al’tist Danilov)
C’est toi qui vois... – On prend un dernier verre et j’y vais.

Dans l’exemple 18, la cause réside dans les règles sociales de politesse qui n’ont pas de rapport direct avec l’opinion personnelle, de même que l’idiome *na posošok* (pour la route), dans la

phrase 19, qui est une formule liée aux coutumes, prononcée dans le but de prendre un dernier verre d'alcool pour mettre fin à une festivité et faisant référence aux pratiques de la réception.

On pourrait citer également d'autres idiomes à cause factuelle :

na dorozku (pour la route, 'un dernier verre avant de partir')

po idee (en principe, 'théoriquement')

po slučau (à l'occasion, (a) 'par hasard' ; (b) 'à l'occasion de')

za upokoj duši (pour la paix de l'âme, 'à la mémoire du défunt')

En utilisant les idiomes à cause factuelle, l'énonciateur ne fait que constater une situation réelle. Ayant une charge émotionnelle neutre, ce type d'idiomes est généralement stylistiquement neutre.

2.3.2. Cause subjective.

Dans le cas de la cause subjective, le locuteur prend position à l'égard d'une situation, en l'évaluant. Les idiomes de cause subjective sont caractérisés par une charge émotionnelle qui peut être de deux types : positive et négative.

2.3.2.1. Cause positive.

Les idiomes à charge positive sont utilisés dans le but de provoquer un sentiment de sympathie ou de participation :

20) Konečno, èto ne bog vest' što: moloko, hleb, àjca... Ničego ne podelaješ, na vojne – po-voennomu... Pover'te, à ot čistogo serdca! Tol'ko on nas obidel... (O. de Bal'zak. Polkovnik Šaber (N. Žarkova, 1949))

Malheureusement ce n'était pas grand-chose, du pain, du lait, des œufs ; enfin à la guerre comme à la guerre ! C'est de bon cœur. Mais il nous a vexés. (H. de Balzac. Le colonel Chabert)

En utilisant l'idiome *ot čistogo serdca* (de cœur pur, 'sans chercher de profit'), l'énonciateur donne son opinion positive vis à vis d'une situation.

2.3.2.2. Cause négative.

Les idiomes à charge négative sont utilisés afin d'évaluer négativement une situation.

L'idiome *za krasivye glaza/ glazki [polučit'/sdelat' čto-l.]* (pour ses beaux yeux [obtenir/ faire qqch]), 'obtenir ou rendre/ faire un bien non-mérité à qqn.' exprime la cause négative, comme le montre l'exemple suivant :

21) V otdele za păt' let vyros ot mladšego lejtenta do kapitana ne za krasivye glaza, ponâtno. (« Serye d'âvolj » (2004) // « Soldat udači », 2004.07.07)

Dans la division, il est passé en cinq ans du sous-lieutenant au capitaine et ce n'est pas pour ses beaux yeux, c'est évident.

Lorsque cet idiome est utilisé avec les verbes *polučit'* (obtenir) et *sdelat'* (faire), on peut parler de conversifs, dans le sens où l'action peut être inversée du destinataire au destinataire, plus précisément lorsqu'un idiome décrit la même situation mais se distingue par la diathèse (Dobrovol'kij 2011).

Dans le corpus étudié, la plupart des idiomes ont une charge émotionnelle négative :

za svoû/ sobstvennuû škuru drožat' (trembler pour sa propre peau, 'avoir peur seulement pour ses intérêts personnels')

za nečaânno b'ût otčaânno (ne pas faire exprès peut coûter très cher, 'la punition peut être sévère si on ne fait pas attention à ce qu'on fait')

na čužom gorbu [v raj v'ehat'] ([aller au paradis] sur le dos d'autrui, 'profiter du travail des autres pour avoir des avantages')

na halâvu (au dépens des autres, 'gratuitement')

s žiru [besit'sâ] (d'embonpoint [devenir fou], d'avoir nagé dans l'opulence [devenir fou], 'être trop exigeant à cause de la surabondance de biens')

Ainsi, les deux types d'idiomes de cause subjective expriment une évaluation d'un événement : une évaluation positive ou, le plus fréquemment, négative.

Cette réflexion nous conduit à la partie suivante, le style des idiomes.

2.4. Synonymie et stylistique.

Etant donné que beaucoup d'idiomes dans le corpus étudié portent une charge négative, ils sont stylistiquement marqués et se trouvent en-dessous du style neutre (pour le style neutre des idiomes de la cause, voir les exemples 18 et 19 ci-dessus). Nous appuyant sur (Baranov, Dobrovol'skij 2007), nous distinguons trois niveaux de styles en fonction de l'acceptabilité dans la société : le style familier (le moins inacceptable), le style vulgaire (se trouvant entre le style familier et le style obscène) et le style obscène (le moins acceptable). Les idiomes obscènes n'ayant pas lieu d'être dans un écrit officiel, nous citerons cependant quelques idiomes familiers et vulgaires :

ot baldy/ot fonarâ [lepit' čto-l.] snižen. ([faire qqch.] avec une cervelle de moineau/ en se torchant, 'raconter des faits sans s'appuyer sur la réalité') fam.
po kočanu snižen. (pour ta gueule 'pour rien (manière impolie de répondre à une question impertinente)') fam.
ni za her/hren [sobačij] nepril. (peau de bite et balai de crin, 'pour rien au monde') vulg.

Il existe également des idiomes du style soutenu qui sont plus rares. En effet, nous en avons identifié un seul dans le corpus étudié :

ot (č'ih-l.) ruk [pogibnut'] vysok. (des mains (de qqn.) [périr], 'être tué par qqn.') soutenu

Le fait que les idiomes de cause sont majoritairement négatifs est probablement dû au fort penchant de l'être humain vers la critique, en particulier vers la critique de l'autre.

Le style et les synonymes présupposent un choix. La différence est que le choix du style se fait en fonction des normes de la société alors que le choix d'un synonyme est une question de préférence personnelle du locuteur. Le domaine idiomatique est riche en synonymes. Nous l'avons vu dans le chapitre 1, le prototype de la question *Počemu?* (Pourquoi) peut être remplacé par de nombreux synonymes qui sont les uns plus pittoresques que les autres, tous étant en dessous du style neutre. On pourrait citer également les idiomes synonymiques suivants relevés dans le corpus étudié :

na dorožku (pour la route, 'un dernier verre avant de partir')
na posošok (pour la route, 'un dernier verre avant de partir')

ot duši (de toute mon âme, 'sans chercher de profit')

ot čistogo serdca (de tout cœur, ‘sans chercher de profit’)

po p’âni (sous l’emprise de l’alcool, ‘sous l’effet de l’alcool’)

po p’ânomu delu (en état d’ivresse, ‘sous l’effet de l’alcool’)

po p’ânoj lavočke (saoul comme un cochon, ‘sous l’effet de l’alcool’)

s lëgkoj ruki (de main légère, ‘initier un changement sans en avoir obligatoirement l’intention’)

s (č’ej-l.) podači (grâce au coup de main de qqn., (a) ‘grâce à l’aide de qqn.’ ; (b) ‘à cause de qqn.’)

za krasivye glaza/ glazki [polučit’/sdelat’ čto-l.] (pour ses beaux yeux [obtenir/ faire qqch.], ‘obtenir ou rendre/ faire un bien non-mérité à qqn.’)

za prosto tak (pour rien du tout, ‘gratuitement ; sans raison’)

za spasibo (pour un merci, ‘gratuitement’)

Les quasi-antonymes sont également possibles :

po bol’šoj nužde (par grand besoin, (a) ‘à cause d’un manque important ; (b) aller à la selle’)

po maloju nužde (par petit besoin, ‘aller uriner’)

Ainsi, l’idiome *po bol’šoj nužde* (par grand besoin) dans le sens (b) peut être considéré en opposition au sens de l’unité *po maloju nužde* (par petit besoin).

3. Problèmes d’équivalence idiomatique.

Dans le chapitre précédent, nous avons vu que les idiomes de cause possèdent les mêmes caractéristiques que le lexique non-idiomatique : ils sont polysémiques, ils possèdent des synonymes, des antonymes et des conversifs, et ils sont stylistiquement marqués.

L’objectif du présent chapitre est de répondre à la question suivante : Qu’est-ce qui se passe quand la relation causale est traduite de la langue russe à la langue française ? Avant d’y répondre, il semble important de déterminer en quoi les idiomes sont plus difficiles à traduire que d’autres types d’expressions.

Le problème de l’équivalence des idiomes est dû à plusieurs facteurs. Le premier, qui concerne tout type de lexique, est l’importance primordiale de la sémantique lors de la traduction. Le deuxième est particulier aux idiomes car souvent, ils font appel à des images plus ou moins compréhensibles en fonction de la proximité des langues comparées. Ces images

ne sont pas négligeables, car, avec le sens, elles font partie du plan du contenu des idiomes. Citons les propos de (Dobrovol'skij 2011 : 239) qui explique ce phénomène :

Le plan du contenu de tous les idiomes motivés inclut deux niveaux : le sens actuel (i.e. lexicalisé, conventionné) et une composante imagière, i.e. une structure sémantique fixée dans la forme interne. De plus, les idiomes possèdent souvent des restrictions combinatoires et des spécificités pragmatiques imprédictibles. Les chances que tous les paramètres coïncident entre L1 et L2 sont absolument minimales.

Dans ses propos, Dobrovol'skij distingue quatre difficultés liées à l'équivalence idiomatique. Il précise tout d'abord les deux problèmes évoqués ci-dessus : le caractère conventionné du sens actuel des idiomes motivés et la présence d'une image dans la forme interne. Les deux autres difficultés, non moins négligeables, résident dans le fait que la plupart des idiomes présentent des restrictions combinatoires et des spécificités pragmatiques non prédictibles. Les idiomes présentent ainsi une quadruple difficulté lors de la traduction : sémantique, imagière, combinatoire et pragmatique.

Compte tenu de la complexité des idiomes, force est de constater qu'ils sont traités de façon aléatoire dans les ressources lexicographiques. Souvent, ils sont manquants, ce qui rend leur compréhension et leur transmission en L2 une tâche laborieuse. En effet, il est difficile de trouver les équivalents des idiomes non seulement dans les dictionnaires bilingues, mais aussi dans les corpus.

Conformément à (Baranov, Dobrovol'skij 2013), il existe deux types d'équivalents : systémiques et dans la traduction. Nous parlerons de l'équivalence systémique en référence aux ressources lexicographiques traditionnelles comme des dictionnaires papier ou en ligne. Il s'agit d'un équivalent dans la langue, aseptisé dans un certain sens et pouvant être appliqué dans la majorité des cas prototypiques. L'équivalence dans la traduction est un concept plus récent qui doit son développement rapide à l'apparition des grands corpus numériques, en particulier des corpus bilingues. Il s'agit d'un équivalent fonctionnel, dans le discours, prenant en compte les situations linguistique et extra-linguistique, autrement dit un équivalent pragmatique.

Les sous-chapitres suivants analysent des exemples de l'équivalence systémiques (3.1.) et de l'équivalence dans la traduction (3.2.).

3.1. Equivalence systémique.

Prenons comme exemple l'idiome *s žiru [besit'sâ]* (d'embonpoint [devenir fou]), fréquent en russe. Il signifie 'être trop exigeant à cause de la surabondance de biens'. Le dictionnaire papier (Šerba 2014), le plus grand et, à notre connaissance, le plus populaire

propose deux équivalents : *avoir des folies de riche désœuvré* et *ne plus se sentir dans sa peau*. Le premier, *avoir des folies de riche désœuvré*, pourrait se comprendre, car il tente d'expliquer l'idiome de la L1 par le biais d'une comparaison avec des personnes riches blasées. Cependant, d'une part, il ne s'agit pas d'un équivalent L2 idiomatique et, d'autre part, cet équivalent L2 est d'un style soutenu, alors que l'idiome L1 appartient au style familier. Le deuxième équivalent, *ne plus se sentir dans sa peau*, peut mener à une confusion plutôt qu'à la compréhension, car il n'a pas beaucoup de sens en L2. Aucun des deux ne semble être utilisable en tant qu'équivalent situé.

3.2. Equivalence dans la traduction.

En quête d'un équivalent satisfaisant, tournons-nous vers un corpus bilingue proposé par NKRA. Il propose deux traductions de l'idiome *s žiru [besit'sâ]* (d'embonpoint [devenir fou]) :

22) Da kak vseгда: besitsâ s žiru, – skazal Zahar, – a vse za tebâ, po tvoej milosti perenês â gorâ-to nemalo : vse nasčët kvartiry-to! (I. Gončarov. Oblomov)

22 a) Comme toujours. Il mijote dans sa graisse, dit Zakhar, – et il enrage toujours, et il me met tout sur le dos. Ah, j'en ai vu de toutes les couleurs ! Toujours – au sujet de l'appartement. (I. Gontcharov. Oblomov (Arthur Adamov (1), Luba Jurgenson (2), 1959 (1), 1988 (2)))

22 b) Comme d'habitude : il ne se sent plus, dit Zakhar. Tout ça, à cause de toi. Il m'en a fait voir, à propos de l'appartement ! (Ivan Gontcharov. Oblomov (Arthur Adamov (1), Luba Jurgenson (2), 1959 (1), 1988 (2)))

La première traduction *mijoter dans sa graisse* est erronée, car elle est littérale, et il est connu que les idiomes ne peuvent pas être traduits littéralement, les images n'étant pas les mêmes entre L1 et L2. En effet, *mijoter dans sa graisse*, semble-t-il, ne fait pas partie du fonds phraséologique de la langue française. La deuxième traduction *ne plus se sentir* signifie 'être prétentieux' et concerne la gloire, alors que l'idiome russe sous-entend les biens matériels et donc n'est pas un équivalent adéquat. Ainsi, le dictionnaire et le corpus semblent être de peu d'utilité pour savoir ce que *s žiru [besit'sâ]* (de graisse/ d'embonpoint [devenir fou]) signifie.

L'objectif du présent chapitre étant de comparer l'équivalence dans la traduction et dans le système, il était important de trouver un idiome présent à la fois dans les dictionnaires et dans les corpus bilingues. Bien que présent dans les deux types de ressources, l'idiome ci-dessus *s žiru [besit'sâ]* (de graisse/ d'embonpoint [devenir fou]) ne pouvait pas convenir, car il était peu présent dans le corpus.

3.3. Raisons du choix de *po slučau* (à l'occasion).

Afin de trouver un idiome suffisamment représenté dans les deux types de ressources, nous avons d'abord extrait les équivalents du dictionnaire bilingue et les avons ensuite confrontés aux équivalents proposés par le NKRA. Sur la cinquantaine des idiomes de cause, huit seulement, soit seize pour cent, avaient des équivalents à la fois dans le dictionnaire papier et dans les corpus. Voici leur liste :

na slovo [verit'] (sur parole [croire], 'faire confiance à qqn. sans vérifier les faits réels')

ni za čto ni pro čto (pour rien du tout, 'sans aucune raison')

ot čistogo serdca (de tout cœur, 'sans chercher de profit')

ot nečego delat' (par désœuvrement, (a) 'sans raison valable', (b) 'seulement par ennui')

po slučau (à l'occasion, (a) 'par hasard' ; (b) 'à l'occasion de')

s žiru [besit'sâ] (de graisse/ d'embonpoint [devenir fou], 'être trop exigeant à cause de la surabondance de biens')

za delo (pour la cause, (a) 'pour la cause de qqch' ; (b) 'qqn. a mérité le malheur qui lui arrive')

za kompaniû (pour la compagnie, 'pour accompagner qqn.')

Parmi ces huit idiomes, nous avons choisi d'étudier l'unité *po slučau* (à l'occasion) qui nous semble un bon représentant de la cause. Avant de passer à l'étude de cas, une dernière remarque concernant NKRA s'impose. Contrairement à nos attentes, NKRA bilingue russe-français n'était pas assez représentatif en ce qui concerne l'idiome sélectionné. C'est la raison pour laquelle nous avons complété le corpus NKRA par celui du Reverso, un outil consultable en ligne qui, malgré quelques défauts discutés ci-dessous, propose un nombre supérieur d'équivalents par rapport au corpus initial. Dans le but de réaliser notre étude de cas, nous nous sommes donc appuyés sur deux ressources numériques : NKRA et Reverso.

4. Etude de cas.

4.1. Equivalence dans le système.

Le dictionnaire papier (Šerba 2014) propose un seul équivalent de *po slučau* (à l'occasion) : *à l'occasion de*. Un des problèmes majeurs de ce dictionnaire, comme c'est le cas des dictionnaires papier en général, est le manque de place.

Les corpus, n'ayant pas cette limitation, offrent un spectre plus large d'équivalents. Analysons les traductions *in situ* afin de comprendre quelle est la place de l'équivalent systémique *à l'occasion de* dans les traductions.

4.2. Equivalence dans la traduction.

Le corpus bilingue russe-français NKRA propose neuf équivalents de *po slučai* : à, à cause de, à l'occasion de, à la fin de, après, de ce fait, depuis, par hasard et pour. L'outil Reverso en propose onze : à l'occasion de, au moment de, d'anniversaire, de fiançailles, de lancement, fête, Halloween, marquant, pour célébrer, pour commémorer et pour marquer. Les traductions proposées par le dernier site ne sont pas toutes faites par des traducteurs professionnels, à la différence de NKRA, où les textes source proviennent d'œuvres littéraires classiques (Bulgakov, Tolstoj, Dostoïevski, Gončarov) ou contemporaines (Beigbeder, Modiano) et sont traduits par des spécialistes. La langue source des contextes proposés dans NKRA est parfois vieillie ou soutenue, ce qui est dû au fait que les textes datent du XIX^e au début du XX^e siècle.

Compte tenu de l'ensemble des contextes des deux corpus bilingues, on peut conclure que l'idiome *po slučai* (à l'occasion) peut exprimer deux sens. Tout d'abord, il s'agit du sens de la cause. Quatre types peuvent alors être distingués : cause positive, neutre, négative ou absente (autrement dit, la cause est due au hasard). Deuxièmement, l'idiome peut avoir un sens 'point de départ temporel'. Chacune des situations avec ses équivalents respectifs en L2 sera décrite dans les sous-chapitres qui suivent.

4.2.1. Cause neutre ou positive.

Lorsqu'il s'agit de situations neutres ou positives, les deux ressources, NKRA et Reverso, proposent les équivalents suivants : à l'occasion de et pour. L'exemple 23 contient une cause plutôt neutre :

23) Petlûra v Berline prezidentu predstavlâetsâ po slučai zaključeniâ souza... Berlinskomu prezidentu... Po slučai respubliki... – Vidali? (M. Bulgakov. Belaâ gvardiâ)

Petlioura est à Berlin, où il est reçu par le président pour conclure un accord... Le président de Berlin... Pour la république... – Vous avez vu ? (M. Bulgakov. La Garde Blanche (Claude Ligny, 1970))

En effet, il s'agit d'une cause factuelle, neutre, qui peut être interprétée comme 'parce que l'accord est nécessaire pour le bien de la république' et qui est transposée par l'équivalent *pour* en L2.

Ce même équivalent *pour* apparaît dans l'exemple 24, où il est question de cause positive qui est le soixantième anniversaire :

24) Na prvom zasedanii Predsedatel' sdelal vstupitel'noe zaâvlenie po slucaû šestidesâtoj godovšiny Komissii.

A la première séance, le Président a fait une déclaration liminaire pour marquer le soixantième anniversaire de la Commission.

Les corpus montrent que la préposition *pour* est souvent suivie par les verbes *marquer* et son synonyme *célébrer* et qu'elle est fréquente dans des contextes officiels :

(NKRÂ) *po slucaû brakosočetaniâ* (mariage), *novogo učebnogo goda* (rentrée scolaire)

(Reverso) *po slucaû dnâ roždeniâ* (anniversaire), *godovšiny* (anniversaire), *meždunarodnogo dnâ* (journée internationale), *načala osušestvleniâ plana nacional'nogo primireniâ* (début de la réalisation du plan de la trêve nationale), *ob'âvleniâ novoj vsemirnoj informacionnoj kampanii* (annonce de la nouvelle campagne mondiale d'information), *okončaniâ goda kul'turnogo naslediâ OON* (la fin de l'année de l'héritage culturel de l'ONU), *osvoboždeniâ* (libération), *otkrytiâ konferencii* (ouverture d'une conférence), *ot'ezda* (départ), *pobedy* (victoire), *pomolvki* (fiançailles), *prazdnika* (fête), *prazdnovaniâ* (célébration), *provozglašeniâ nezavisimosti* (proclamation de l'indépendance), *ramadana* (ramadan), *roždeniâ* (naissance), *vozvrašeniâ* (retour), *vypusknogo* (soirée), *zaveršeniâ meždunarodnogo goda dobrovol'cev* (fin de l'année internationale des volontaires).

En effet, on peut constater que *po slucaû* est suivi d'un substantif ou d'un syntagme qui dénote un événement positif : *dnâ roždeniâ* (anniversaire), *pomolvki* (fiançailles), *osvoboždeniâ* (libération), *pobedy* (victoire), etc.

Dans des textes hautement officiels, l'équivalent *pour commémorer*, stylistiquement soutenu, est proposé comme en témoignent les collocations suivantes :

(Reverso) *100-letiâ so dnâ roždeniâ* (100^e anniversaire), *general'noj assamblei* (de l'assemblée générale), *godovšiny* (anniversaire), *prinâtiâ ûridičeskoj sily dokumenta* (entrée en vigueur d'un document), *sozdaniâ oficial'nogo organa* (fondation d'un organe officiel).

4.2.2. Cause négative.

Lorsqu'il est question d'une situation négative, *po slucaû* est traduit en français par *cause de* et *de ce fait* :

25) Po slučau sobytij, značitel'no ran'she, čem obyčno, opustela i bez togo ne očen' lûdnaâ ulica. (M. Bulgakov. Belaâ gvardiâ)

A cause des événements, la rue, déjà peu fréquentée, avait été désertée beaucoup plus tôt que d'habitude. (M. Boulgakov. La Garde Blanche (Claude Ligny, 1970))

26) S teh por, gosudar' moj, - prodolžal on posle nekotorogo molčaniâ, - s teh por, po odnomu neblagopriâtnomu slučau i po doneseniu neblagonamerennyh lic, - čemu osobenno sposobstvovala Dar'â Francevna, za to budto by, čto ej v nadležašem počtenii mankirovali, – s teh por doč' moâ, Sof'â Semenovna, žěltyj bilet prinuždena byla polučit', i uže vmeste s nami po slučau semu ne mogla ostavat'sâ. (F. Dostoievskij. Prestuplenie i nakazanie).

Depuis, Monsieur, poursuivit-il après un silence, depuis, par suite d'une circonstance défavorable et sur dénonciation de personnes mal intentionnées – ce à quoi avait particulièrement contribué Daria Franzovna, sous prétexte que nous lui aurions manqué du respect qui lui était dû – depuis, ma fille Sophie Semionovna a été forcée de se faire mettre en carte et de ce fait n'a pu rester avec nous. (F. Dostoïevski. Crime et châtement (Élisabeth Guertik, 1947)).

Les deux contextes de l'exemple 25 et celui du 26 portent à croire qu'il s'agit d'événements négatifs. Par conséquent, une remarque importante s'impose : l'équivalent systémique à *l'occasion de* proposé dans le dictionnaire (Šerba 2014) semble impossible lorsqu'il s'agit d'une situation négative. En effet, si on essaye de remplacer l'idiome *po slučau* (à l'occasion) par *à l'occasion de* dans les phrases 25 et 26, cela ne fonctionne pas car il s'agit d'un événement négatif.

4.2.3. Absence de la cause ou hasard.

L'idiome *po slučau* peut également être utilisé dans les situations où l'énonciateur ne voit pas de cause. En absence de la cause, on parle du hasard et l'idiome est traduit par les expressions *le premier venu*, *le premier tombé sous la main* et *par hasard*, comme en témoignent les exemples suivants :

27) Da, èto tol'ko prigotovlenie k lûbvi, opyt, a on – sub''ekt, kotoryj podvernulsâ pervyj, nemnogo snosnyj, dlâ opyta, po slučau ... (I. Gončarov. Oblomov)

27 a) Oui, ce n'était qu'une préparation à l'amour, qu'un essai et lui le cobaye, le premier venu qui convenait à l'expérience... (I. Gontcharov. Oblomov (Arthur Adamov (1), Luba Jurgenson (2), 1959 (1), 1988 (2))

27 b) Oblomov n'était que le premier homme tombé sous sa main, il lui avait paru convenir à l'expérience... (I. Gontcharov. Oblomov (Arthur Adamov (1), Luba Jurgenson (2), 1959 (1), 1988 (2))

28) Â sam po slučaû ... A vpročem, čem mogu. (F. Dostoevskij. Prestuplenie i nakazanie)

Moi-même c'est par hasard... Au reste, si je peux quelque chose pour vous... (F. Dostoïevski. Crime et châtement (Élisabeth Guertik, 1947))

4.2.4. Point de départ temporel.

Le dernier sens de l'idiome *po slučaû* (à l'occasion) est celui du point de départ temporel. Il peut s'agir d'une situation simultanée, comme le montre l'exemple 29 :

29) Pozvol'te mne takže prisoedinit'sâ k tem, kto vyrazil soboleznovaniâ narodu i pravitel'stvu Soedinënyh Štatov Ameriki po slučaû pâtoj godovšiny vzryvov bašen-bliznecov, a takže napomnit' o teh opasnostâh, kotorye nesët meždunarodnyj terrorizm. (Reverso, Nations Unies)

Permettez-moi à mon tour de présenter mes condoléances au Gouvernement et au peuple des États-Unis en ce jour du cinquième anniversaire des attentats contre les tours jumelles, et de rappeler à cette occasion les dangers que représente le terrorisme international.

L'idiome est ici traduit par *en ce jour du*. Lorsqu'une situation 1 est postérieure à une situation 2, cet idiome est traduit par *à, après* ou *depuis* comme dans les exemples 30 et 31 :

30) Polilis' pošlye utešeniâ, sovety « ne gubit' sebâ, pobereč' dlâ detej » – vsë, čto govoreno bylo ej let pâtnadcat' nazad, po slučaû smerti pervogo muža, i čto proizvelo togda želannoe dejstvie, a teper' proizvodilo v nej počemu-to tosku i otvrašenie. (I. Gončarov. Oblomov).

De plates consolations s'ensuivirent, et on lui conseilla aussi de « ne pas se laisser déperir, de s'épargner pour les enfants ». Tout cela lui avait déjà été dit quinze ans plus tôt, à la mort de son premier mari, et avait alors produit l'effet souhaité. Mais à présent, elle connaissait un peu trop ces consolations, et le dégoût naissait en elle. (I. Gontcharov. Oblomov (Arthur Adamov (1), Luba Jurgenson (2), 1959 (1), 1988 (2)))

31) On stal prinimat' lekarstva, ispolnât' predpisanîâ doktora, kotorye izmenilis' po slučau issledovaniâ moči. (L. Tolstoï. Smert' Ivana Il'iča).

31 a) Il commença à prendre des médicaments, à exécuter les prescriptions du médecin, lesquelles changèrent après les analyses d'urine. (L. Tolstoï. La Mort d'Ivan Illitch (Françoise Flamant (1), Michel-R. de Hoffmann (2), 1997 (1), 1948 (2)))

31 b) Il commença de prendre son médicament et d'exécuter ponctuellement toutes les prescriptions du médecin (qui auraient dû être modifiées depuis qu'on avait appris les résultats de l'analyse d'urine). (L. Tolstoï. La Mort d'Ivan Illitch (Françoise Flamant (1), Michel-R. de Hoffmann (2), 1997 (1), 1948 (2))).

Après ce bref examen du corpus bilingue concernant l'idiome *po slučau* (à l'occasion), il apparaît que lors de la traduction il est nécessaire d'opter pour des moyens linguistiques autres que ce qui pourraient sembler équivalents au niveau du système.

Nous l'avons vu, les équivalents systémiques de *po slučau* ne sont pas nombreux et ils devraient avoir des sèmes invariants et pouvoir être introduits dans la majorité des contextes. Cependant, s'agissant de la cause négative, l'équivalent systémique à *l'occasion de* semble être difficilement acceptable. Le spectre d'équivalents que propose le corpus bilingue est vaste, et le traducteur effectue son choix au cas par cas. Ce qui rapproche les deux équivalents systémiques et les équivalents proposés dans les corpus, c'est qu'ils possèdent tous le sème 'cause'.

Conclusion.

La causalité est une catégorie importante qui correspond à un certain type de relation entre deux situations. Plus on s'éloigne du prototype sémantique de la cause, plus la complexité sémantique croît. Les idiomes s'éloignent du prototype par des extensions sémantiques : impliquant une évaluation de la part de l'énonciateur, ils sont souvent stylistiquement marqués.

Dans le cas des idiomes, le marqueur formel ne peut pas servir d'indicateur exprimant la cause. Tous les idiomes ayant la structure 'préposition causale + substantif' ne contiennent pas le sème 'cause'. Le critère de sens prime sur le critère formel.

Les résultats encore partiels montrent que l'utilisation des corpus contribue à une description fine et précise du lexique. L'analyse de diverses traductions confirme que le plus souvent l'équivalence dans le discours ne correspond pas à l'équivalence dans le système. Comme le choix des équivalents dans la langue cible est conditionné par de nombreux facteurs de nature sémantique, stylistique et pragmatique, il serait physiquement impossible de les

recenser dans un dictionnaire papier, car il faudrait modéliser tous les contextes où tel ou tel idiome pourrait apparaître.

Lors de la constitution du corpus, il est apparu que beaucoup de proverbes expriment la cause de manière implicite, sans utiliser les prépositions de la cause. Il serait intéressant d'élargir le débat sur la cause dans le domaine phraséologique en examinant des unités du type suivant :

32) *Durnaâ golova rukam/nogam pokoâ ne daët.*

Tête de linotte fatigue les mains/les pieds. ('Parce qu'on ne réfléchit pas assez avant, on doit se déplacer inutilement')

33) *Konec lâbvi – i sis'ki nabok.*

Fini l'amour- partis les nichons. ('La fin de l'amour entre deux personnes')

34) *Meli, Emelâ, tvoâ nedelâ.*

Cause toujours, Emelâ, c'est ta semaine. ('Tu as le droit de bavarder, de toute manière on ne te croit pas').

35) *Molodo – zeleno.*

Jeune et trop vert. ('Quand on est jeune, il est permis de faire des erreurs par manque d'expérience').

36) *Po Sen'ke i šapka.*

A chacun son lot ('Chacun a ce qu'il mérite').

37) *Raz pošla takaâ p'ânka – rež' poslednij ogurec.*

Puisque le festin bat son plein, coupe le dernier cornichon. ('Parce que tout le monde s'amuse tellement bien, il faut mettre toutes les provisions sur la table').

Cette étude impliquerait éventuellement l'introduction de la notion de conséquence présente dans chacun de ces proverbes.

L'auteur remercie Martine Dalmas et Dmitrij Dobrovol'skij pour leurs conseils et remarques qui ont été suivis dans la mesure du possible.

Bibliographie

- BARANOV, A., DOBROVOL'SKIJ D., *Osnovy frazeologii (kratkij kurs): učebnoe posobie*, 2013, Moskva, FLINTA/ Nauka.
- BARANOV, A., DOBROVOL'SKIJ D., *Slovar'-tezaurus sovremennoj russkoj idiomatiki : okolo 8000 idiom sovremennogo russkogo âzyka*, 2007, Moskva, Mir ènciklopedij Avanta.
- BRACQUENIER, C., « Sémantique et syntaxe des subordonnants de cause en russe contemporain », 2012, <halshs-00731615>.
- CHARAUDEAU, P., *Grammaire du sens et de l'expression*, 1992, Paris, Hachette.
- DOBROVOL'SKIJ, D., « Konversiâ i aktantnaâ derivatsiâ vo frazeologii » in *Slovo i âzyk. Sbornik statej k vos'midesâtiletiû akademika Ū. Apresâna*, sous la direction de BOGUSLAVSKIJ, I., IOMDIN, L., KRYSIN, L., 2011, p. 207-227.
- DOBROVOL'SKIJ, D., « Sopostavitel'naâ frazeologiâ : mežâzykovaâ èkvivalentnost' i problemy perevoda idiom », *Russkij âzyk v naučnom osvešenii*, 2011, N° 2, p. 219-246.
- HAAG, E.-O., *Funkcional'naâ tipologiâ i sredstva vyraženiâ pričinno-sledstvennyh otnošenij v sovremennom russkom âzyke*, 2004, Tartu, Tartu university press.
- KAHANE, S. & MEL'ČUK, I., « Les sémantèmes de causation en français » in *La cause : approche pluridisciplinaire*, sous la direction de HAMON S., 2006, N° 54, pp. 247-292.
- MEL'ČUK, I., *Leçon inaugurale faite le vendredi 10 janvier 1997, Collège de France, Chaire internationale. Vers une linguistique sens-texte*, 1997, Paris, Collège de France.
- SANDERS, T. J.-M., SPOOREN, W. P. M., « Causality and subjectivity in discourse: The meaning and use of causal connectives in spontaneous conversation, chat interactions and written text », *Linguistics*, 2015, volume 53, N° 1, pp. 53-92.

**LA PERCEPTION ENTRE CAUSE ET RÉSULTAT :
ÉTUDE DU DOMAINE SENSORIEL**

Rémi DIGONNET (Université de Saint-Étienne)

Introduction.

Selon que l'on se place du côté de l'émetteur ou du récepteur, la perception sensorielle peut être envisagée d'après le paradigme de la cause ou celui du résultat. Ainsi, chercher à définir une sensation équivaut souvent à recourir à la cause, à la source, à l'origine qui suscite la perception (*the smell of the sea, the colour of the ocean, the sound of waves*) ou à la conséquence, au résultat, à l'effet qu'elle produit sur soi (*an offensive smell, a warm colour, a noisy sound*). La sensation se trouverait alors à mi-chemin entre la source vue comme origine et l'effet perçu comme conséquence de la sensation.

A partir de cette hypothèse commune aux cinq sens, il s'agira de montrer comment la cause et le résultat s'inscrivent dans le discours sensoriel. En quoi le discours est-il le témoin d'un choix cognitif duel entre la source et l'effet ? Quelles sont les traces linguistiques d'une conceptualisation de la sensation centrée autour de la cause ou de la conséquence ?

Outre les illustrations liées aux choix lexicaux⁴⁰, c'est davantage la syntaxe qui sera prise en compte pour illustrer cette polarisation avec d'une part l'analyse du groupe nominal et d'autre part l'étude du groupe verbal. Comment l'adjectivation (*a prickly smell*) et la complémentation du nom (*the smell of her perfume*) parviennent-elles à rendre compte de la source ou de l'effet ? Comment les structures verbales, qu'elles soient causatives ou résultatives, illustrent-elles cette dichotomie entre la source et l'effet, entre la cause (*that noise frightened me, that taste pleased me, that portrait made me think of her, that smell got me sick, that kiss turned me on*) et le résultat (*she cooked the stew tasty, he read himself blind, they shouted themselves hoarse, she kicked the dog out of view, his answer had her listening*) ? En matière de perception, la syntaxe reflète-t-elle toujours un choix duel entre l'expression de la cause et l'expression du résultat ? La perception sensorielle, révélée par son expression dans le discours, est-elle davantage orientée vers la cause ou vers le résultat ?

⁴⁰ Le lexique peut être un marqueur de la cause, de la source (*fraîchin* témoigne d'une forte odeur de poisson frais) ou de la conséquence, de l'effet (*stench* témoigne d'un effet dépréciatif tandis que *perfume* contient un effet appréciatif). La dimension lexicale, bien qu'importante, ne fera pas l'objet de ce travail.

1. Cause et conséquence.

1.1. Etat de la recherche.

L'étude des verbes de perception définit une recherche actuelle et renouvelée en langue anglaise comme en langue française. Plusieurs ouvrages traitent de la perception sensorielle à l'aune de la linguistique dans une perspective structurelle (Khalifa et Miller 2010), événementielle (Gisborne 2010) ou encore évidentielle (Whitt 2010). Tout le spectre sensoriel est convoqué avec des ouvrages longtemps consacrés aux sens dominants comme le visuel (Berlin et Kay 1969) ou l'audition, mais également plus récemment grâce à des travaux dans les domaines du goût (Rouby et al. 2002) et de l'olfaction (Kleiber et Vuillaume 2011). Les travaux de recherche sur la cause dans le domaine de la linguistique sont constants et sans cesse renouvelés, qu'il s'agisse de chapitres d'ouvrages (Comrie 1976, Talmy 1976) de cahiers consacrés au concept de la cause (Anscombe 1984, Deléchelle 1987, Moeschler 1987, Leeman 1994) ou plus récemment d'articles spécifiques à la cause (Gross et Nazarenko 2004, Hamon et Amy 2006). L'intérêt d'une approche linguistique de la cause filtrée par l'analyse de la perception sensorielle permet, outre l'air de famille souligné par Khalifa dans son article « Verbes de perception et causatifs : une classe homogène ? » (*Op. cit.*), de mieux circonscrire les structures générées par les verbes sensoriels tout en approfondissant le principe causal étroitement lié à l'existence sous-jacente d'une valeur résultative.

1.2. Définition des termes.

L'étude conjointe de la perception sensorielle et des ressorts linguistiques pour appréhender les principes que sont la cause et le résultat s'avère très utile pour définir la relation intime qui existe et qui se joue entre ces deux pôles.

1.2.1. Source et effet.

Dans le domaine de la perception sensorielle, la sensation se trouve à mi-chemin entre la source et l'effet. Elle exige un émetteur et un récepteur pour advenir. L'exemple olfactif est révélateur du partage de la sensation entre les deux pôles que sont l'effet et la source :

A la question « Comment décrivez-vous cette odeur ? », 40,75% des personnes interrogées ont répondu en décrivant l'effet que produisait l'odeur sur eux-mêmes et 27,75% ont répondu en se référant à la source odorante. (Rouby et Bensafi 2002 : 147)

Si les deux pôles sont indissociables pour qu'advienne une perception (inexistence de la perception en l'absence de source, de stimulus, inexistence de la perception en l'absence d'un effet, d'un ressenti), la langue peut cependant faire valoir l'un au détriment de l'autre :

- 1) Une odeur désagréable (orientation vers l'effet)

2) Une odeur de chocolat (orientation vers la source, présente ou absente)

Source et effet apparaissent donc comme les deux faces indissociables d'une même perception sensorielle. L'un n'existe pas sans l'autre même si l'un peut être mis en avant par rapport à l'autre. On retrouve le même caractère indissociable du lien logique entre la cause et la conséquence. Une cause implique une conséquence et vice-versa, même si la langue privilégie l'une au détriment de l'autre.

1.2.2. Cause, causalité, causer.

La cause est ambivalente en linguistique car elle recouvre autant l'événement cause que la causalité :

Le terme *cause* désigne aussi bien l'antécédent (qui s'oppose au conséquent), décrit dans le processus – on oppose la « cause » à « l'effet » – que le processus même de cause, *i.e.* la relation qui se crée entre les deux événements – désignée aussi par le terme *causalité*, quand précisément on veut isoler la relation par rapport aux deux objets impliqués dans celle-ci (Hamon 2006 : 49).

La causalité peut être définie comme :

Un type de relation logique qui hiérarchise très nettement les deux termes X et Y qu'elle unit. Le premier reçoit le statut d'origine et le second d'aboutissement, ou si l'on préfère, X est traité comme le déclencheur (la cause) et Y comme le déclenché (l'effet) (Lapaire et Rotgé 2002 : 266).

« Causer » convoque alors la cause et l'effet, et peut s'articuler d'après le lien logique « ce qui fait que / une chose est » :

Selon la définition de *causer* du Littré, à savoir « ce qui fait qu'une chose est ou s'opère », les marqueurs de cause – quelle que soit leur catégorie morpho-syntaxique – attribuent le rôle d'effet à l'événement 2 (« une chose est ») et celui de cause à l'événement 1 (« ce qui fait que ») (Hamon 2006 : 53).

La cause dépasse ainsi sa propre sphère puisqu'elle engage nécessairement une conséquence. Étudier la cause, c'est étudier son pendant, le résultat.

1.2.3. Structure causative vs. structure résultative.

La grammaire traditionnelle distingue les structures dites causatives des structures résultatives :

Les phrases causatives indiquent bien un résultat, mais pas la manière dont on est parvenu à ce résultat (Larreya et Rivière 2005 : 316).

- 3) He made her cry.
- 4) He had his car repaired.

Les pleurs comme la réparation indiquent bien un résultat mais le processus déclencheur reste flou. En d'autres termes, on ne sait pas comment on en est arrivé là.

Les phrases résultatives indiquent un état qui résulte d'une action exprimée par le verbe :

- 5) He hurried out.
- 6) He kicked the door open.

A l'inverse, le verbe explicite le *modus operandi* du résultat. En d'autres termes, on sait comment on en est arrivé là (en se dépêchant, en donnant un coup de pied).

1.2.4. Verbes à sens causatif vs. schémas résultatifs.

« Il existe des verbes causatifs, mais il n'existe pas de verbes résultatifs, seulement des schémas résultatifs » (Larreya et Rivière 2005 : 316). Cette distinction souligne que la cause peut être contenue dans le verbe tandis que la conséquence résulte d'une structure :

Dans le schéma résultatif, la relation cause-effet est exprimée par la construction syntaxique, et tous les verbes d'action peuvent entrer dans un schéma résultatif. Avec les verbes causatifs, c'est le verbe qui exprime la relation cause-effet. (Larreya et Rivière 2005 : 316)

Nombreux sont les verbes d'action, tels *hurry* et *kick*, qui font partie d'un schéma résultatif : V + (GN) + Adverbe porteur de sens. En revanche, seuls certains verbes tels que *make* et *have* sont intrinsèquement⁴¹ causatifs.

1.2.5. Variétés du lien cause/ conséquence.

L'articulation cause/ conséquence est répandue dans le discours parce que fortement ancrée dans l'expérience :

La causalité est aussi ce qui fonde les explications causales, à partir d'une dépendance entre certaines propriétés des événements liés comme cause et effet, dépendance qui repose à son tour sur une loi de la nature (Hamon, Amy, Anscombe 2006 : 15).

Si l'articulation logique est unique, son application dans le discours est multiple : connecteurs logiques (*as, so, since, because, etc.*), parataxe, verbe spécifique :

La cause est une certaine relation exprimée par un verbe, un connecteur phrastique ou propositionnel, ou une préposition spécifiques, placés entre deux unités syntaxiques (syntagmes ou phrases) (Hamon 2006 : 57).

Ainsi revêt-elle différentes formes :

- 7) As I heard noises, I came down to see what was going on.
- 8) I heard noises, so I came down to see what was going on.
- 9) I heard noises. I came down to see what was going on.
- 10) Noises made me come down to see what was going on.

La multiplicité des formes ne doit cependant pas faire oublier la multiplicité des choix énonciatifs :

- 11) I came down to see what was going on because I heard noises.
- 12) Since I heard noises, I came down to see what was going on.

Le bruit, déclencheur du mouvement, occupe la position rhématique (11) ou thématique (12) selon le choix énonciatif de privilégier la cause ou l'effet :

⁴¹ Il faut cependant veiller à bien identifier la valeur invariante des verbes : les valeurs causatives de *have, make, get* sont des valeurs dérivées différentes du sens fondamental.

On rencontre parfois des constructions très pittoresques qui n'ont pourtant rien d'idiomatique : il s'agit toujours de cette propriété que possède l'anglais de séparer le moyen du résultat, la cause et l'effet (Adamczewski 2005 : 161).

Le discours se fait le témoin d'une hiérarchisation, tant syntaxique que cognitive, de l'articulation cause/conséquence (de l'une au profit de l'autre, de l'une au détriment de l'autre) par les choix énonciatifs (thème - rhème).

1.2.6. Association source et cause/ effet et résultat.

L'étude de la perception sensorielle et de l'analyse grammaticale à travers le prisme de l'articulation cause/conséquence tend à l'élaboration de deux pôles distincts, l'un consacré à la source et à la cause, l'autre dédié à l'effet et au résultat. La source sensorielle, considérée comme l'origine du stimulus, représente la cause d'un résultat, matérialisé par la conséquence d'un stimulus, à savoir l'effet sensoriel. Ainsi les vecteurs cause et résultat apparaissent-ils en filigrane de l'articulation sensorielle source/ effet, une articulation perceptible à travers l'existence de la sensation, qualifiée de *sens-datum* :

Terme synonyme d'information véhiculée par la sensation qui « présente à notre esprit des images, des sons, des saveurs, etc., en nous *disant* [...] que tout cela vient de dehors » (Tinoco 1997 : 21).

La sensation trouve son origine dans la source sensorielle (« tout cela vient de dehors »), à savoir le stimulus (cause) et impacte le corps sentant (« présente à notre esprit ») grâce à un effet sensoriel (résultat). Le rapprochement d'une part entre la source et la cause et d'autre part entre l'effet et la conséquence (le résultat) permettra de mieux cerner l'expression de la cause et de la conséquence dans le discours sensoriel.

Les ressorts linguistiques pour l'expression d'un sens recourent au domaine nominal (*une odeur marine, un gout de terre, un son sourd*, etc.) et au domaine verbal (*il apercevait la voiture au loin, il entendit une voix, il sentit immédiatement le clochard près de lui, il goûta la pomme avec délice*, etc.). La question est maintenant d'observer comment la cause et le résultat s'inscrivent dans ces deux domaines. Quels sont les signes linguistiques révélateurs de la présence causale ou résultative ?

2. Le sens perçu et la complémentation nominale.

La complémentation nominale, qu'elle fonctionne par antéposition ou postposition, qu'elle prenne la forme d'un groupe adjectival, d'un groupe prépositionnel ou encore d'une relative, est récurrente pour décrire un sens, exprimer une sensation. Cette complémentation qui relève du groupe nominal apporte alors un supplément d'information au sens perçu en lui attribuant le plus souvent une cause (source, origine), une conséquence (effet, résultat), voire les deux en même temps. Diverses structures prototypiques seront étudiées : la structure prépositionnelle en *of*, prototype de la cause (source), la structure relative en *that*, prototype de la conséquence (effet) ou encore la structure adjectivale, située à mi-chemin entre la source et l'effet.

2. Prototype de la cause : la structure en *of*.

Diverses structures syntaxiques (POS) permettent de caractériser un sens tout en indiquant sa source :

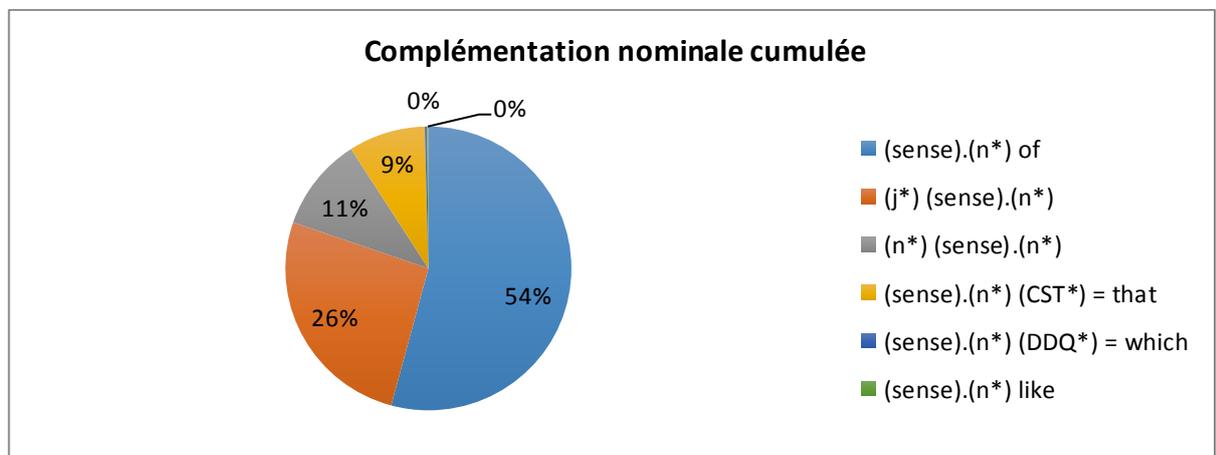
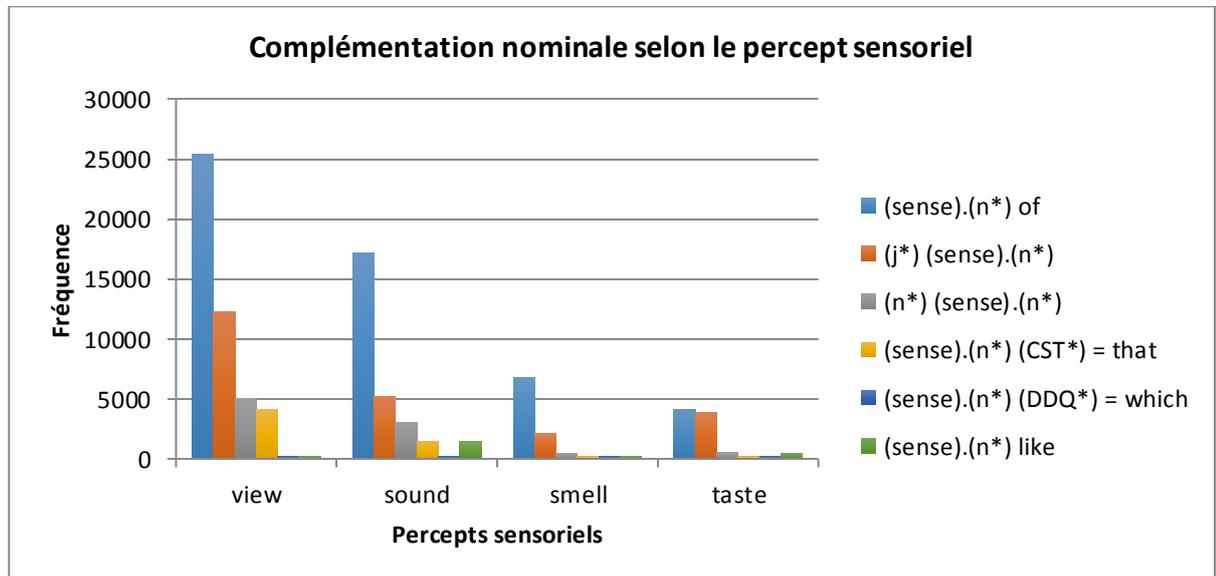
- 13) A mouldy smell (GAdj)
- 14) A lemon smell (GN)
- 15) A smell that comes from the dead (Rel)
- 16) A smell like cat piss (GP)

Le moisi, le citron, le cadavre ou encore la pisse de chat sont autant d'événements sources, présents (référence actuelle) ou absents (référence virtuelle⁴²), qui apportent une précision à l'odeur. La complémentation se fait alors par voie causale, originelle. En d'autres termes, le moisi, le citron, le cadavre ou la pisse de chat sont la cause réelle ou virtuelle de l'odeur. Une étude quantitative à partir du corpus COCA⁴³ affiche la fréquence d'utilisation des différentes structures de complémentation nominale pour chaque sens et pour les sens cumulés hormis le sens du toucher, difficile à appréhender tant il est protéiforme⁴⁴ :

⁴² Il faut bien garder à l'esprit que l'indication de la source pour un sens ne garantit pas la réalité ou l'existence de celle-ci mais peut témoigner d'un ressenti similaire à la source. *Une odeur de détergent* ne veut pas dire qu'il y a forcément du détergent. *Un goût de brûlé* ne veut pas forcément dire que l'aliment a brûlé, etc.

⁴³ Corpus of Contemporary American English.

⁴⁴ Contrairement à la majorité des sens (*sense*) pour lesquels il est assez aisé de dégager un nom typique correspondant à la sensation concernée (*sound* pour l'audition, *smell* pour l'olfaction, *taste* pour le goût, *view* pour la vision), le sens du toucher demeure trop protéiforme (*texture, touch, etc.*) et sujet à de trop nombreux supports pour être envisagé.



Il ressort que, quelque soit le sens concerné (vision, audition, odorat, goût), le type de complémentation nominale qui prédomine est la complémentation par le groupe prépositionnel N+GP (GP = préposition + complément prépositionnel) et plus particulièrement le groupe prépositionnel composé de la préposition *of* : (sense).(n*) of (54% tous sens confondus). Les autres types de complémentation tels que le groupe adjectival (26%) : (j*)(sense).(n*), le groupe nominal (11%) : (n*)(sense).(n*), le recours à la relative en *that* : (sense).(n*) (CST*) ou *which* : (sense).(n*) (DDQ*) apparaissent en souffrance en comparaison de la structure prototypique en *of*. A la suite de cette recherche quantitative, on peut tirer les conclusions suivantes. La structure en *of* prédomine pour chaque sens étudié. En

proportion cumulée, elle dépasse 50% des structures retenues (adjectivales, nominales, relatives) pour la description d'un sens. On observe une saillance quantitative pour ce type de complémentation nominale, structure typiquement orientée vers la source, la cause sensorielle.

Cette même structure est également saillante d'un point de vue qualitatif car la préposition *of* autorise une distribution élevée grâce à de nombreuses structures syntaxiques possibles :

- 17) The smell of rose (N)
- 18) The smell of fresh coriander (Adj + N)
- 19) The smell of her lips full of sugar (Det + N + GP)
- 20) The smell of sweating (forme -ING)
- 21) The smell of rotten apples (Adj - EN + N)
- 22) The smell of him running for hours (proposition)

Enfin, pareille structure participe d'un foisonnement sémantique en raison de la désémantisation de la préposition *of* permettant une multitude de sources, qu'elles soient animées (*her*), inanimées (*chocolate*) ou abstraites (*defeat*) :

23) He walked across the living room with the taste of her on his lips and an extra bit of bounce in his step. The doorbell rang again. He opened the door. # The apartment was on the second floor at the top of a flight of stairs. (COCA – *Sailor* – Tom Epperson – 2012)

24) Deeply colored, somewhat bitter bars are the gold standard of healthy chocolate because they have the most cacao. « Most palates can't handle the strong taste of pure dark chocolate », says Giancoli, « but 70 percent seems to be the sweet spot ». (COCA – *Shape* – 2012)

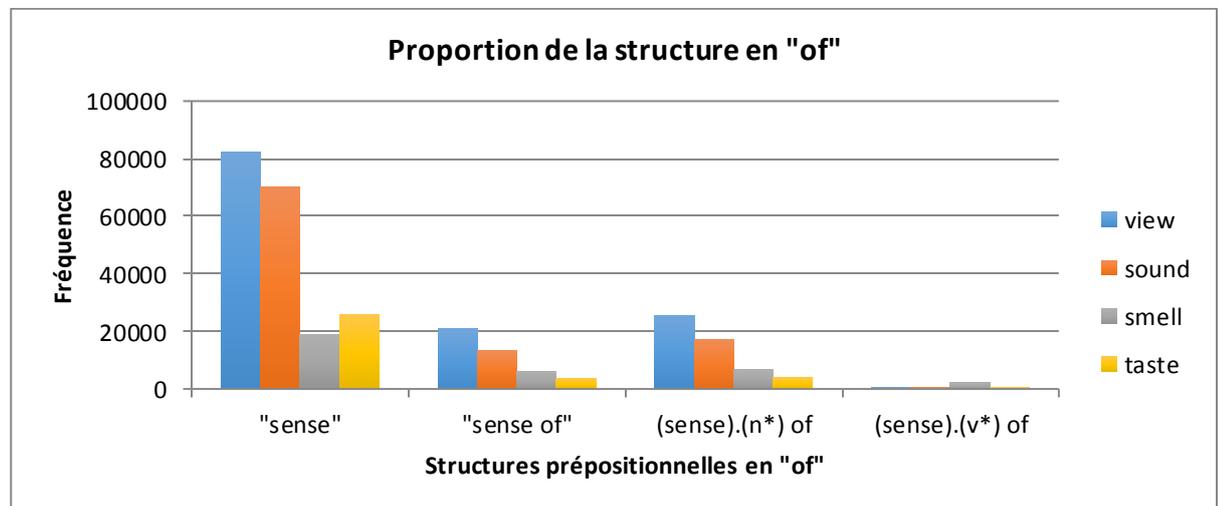
25) Lucan and his warriors of the Order dealt in swift, deadly justice and had never known the taste of defeat. # Tonight it was bitter on his tongue. (COCA – *Darker after Midnight* – Lara Adrian – 2012)

On observe néanmoins que la structure est principalement ressortissante de la composition nominale N of N (*the smell of oak trees*) :

26) It was the flutter of moth wings on glass and the promise of river nymphs in the dappled creek beds. It was the smell of oak trees on the summer evening she fell in

love, and the way dawn threw itself across the cow pond and turned the water to light.
(COCA – *The Snowchild* – Eowyn Ivey – 2012)

Après avoir montré que la structure en *of* est saillante tant d'un point de vue quantitatif que qualitatif, il convient à présent d'affiner l'étude d'une telle structure en fonction des différents sens que sont la vue, l'ouïe, l'olfaction ou encore le goût. Sont présentées à partir du corpus COCA, les fréquences d'apparition des occurrences du percept simple (*smell*), du percept suivi de la préposition *of* (*smell of*), tant dans son acception nominale (*smell of* en tant que nom : *the smell of coffee*) que verbale (*smell of* en tant que verbe : *it smells of coffee*):



Sans surprise, l'étude du lexique donne la prééminence au domaine de la vision, de l'audition, au détriment du goût (abondance d'occurrences liées au sens figuré) et de l'odorat (écart notable), exception faite du toucher plus difficile à observer. La structure en *of* indéterminée (nominale ou verbale) montre une régularité décroissante des emplois selon les sens : vision, audition, olfaction, goût. On observe cette même régularité pour la structure nominale. En revanche, l'olfaction l'emporte sur la structure verbale et apparaît davantage propice à indiquer la source.

On peut légitimement souligner que la structure en *of* correspond au prototype de la marque causale dans l'univers sensoriel lorsqu'un des éléments correspond à la cause du procès (au sens large) exprimé par le prédicat. La préposition *of* peut être définie comme un rupteur-relateur ou un joncteur qui explicite le lien causal entre la source (cause) et le ressenti (effet) :

La cause existe en langue et reçoit une matérialité qui lui est propre par un lexique spécifique (les prépositions, les connecteurs, et les verbes, dits « de cause ») [...] Le point commun entre le connecteur et le verbe est de se placer à la jonction de deux unités syntaxiques : deux syntagmes nominaux, ou deux phrases, ou encore une phrase et un syntagme nominal ; sémantiquement, entre deux propositions, deux descriptions d'événements (Hamon 2006 : 53).

2.2. Prototype de l'effet : la structure en *that/ which*.

Plusieurs structures syntaxiques existent pour signaler l'effet, le résultat généré par un sens :

- 27) A disgusting smell (GAdj)
- 28) A smell that makes me sick (Rel)

Avec un nombre de possibilités syntaxiques moindres par rapport à la source, l'effet provoqué par un sens (dégoût, maladie) oscille principalement entre l'adjectivation et la complémentation du nom par une relative en *that, which* ou « opérateur zéro » :

- 29) The smell that made me sick.
- 30) The smell which made me follow her.
- 31) The smell Ø I hated most.

La structure en *that* n'est cependant pas exclusive à l'effet. Il faut distinguer la structure relative en *that* de ses semblables :

- 32) The smell that I like (relative).
- 33) Smell that fish (déterminant).
- 34) Don't smell that again (pronom).
- 35) It doesn't smell that bad (adverbe).
- 36) He smelled that it would be dangerous (conjonction).

En position sujet (*The smell that made me sick*) ou objet (*The smell I hated most*), la sensation provoque quelque chose sur quelqu'un (maladie, poursuite, rejet) de manière plus ou moins directe :

La structure événementielle de Pustejovsky pour les verbes causatifs formalise le célèbre *kill = cause become not alive* (*tuer = causer devenir pas vivant*) de (McCawley

1968). [...] Cet état résultant reflète que *X Vc Y* peut *grosso modo* être paraphrasé par *X cause Y être (devenir) Vc-pp*, si la morphologie le permet. (Danlos 2006 : 235)

On distingue alors deux types de relative en *that* : l'expression directe et l'expression indirecte :

L'expression « directe » de la cause désigne ici ce qui exprime explicitement de la cause (par exemple, les verbes *causer*, *produire*, *déclencher*, ou les connecteurs *car*, *parce que*, *puisque*) et non tout ce qui est susceptible d'être reliée à l'interprétation d'une causalité. Ainsi, par exemple, le verbe *tuer* n'est pas considéré comme un verbe de cause : même s'il y a une interprétation causale possible dans *Pierre a tué son poisson rouge en le nourrissant trop* → *Pierre a causé la mort de son poisson rouge*, on ne dira pas **Pierre a causé son poisson rouge* (Hamon 2006 : 49).

37) But the books? Talk about boring. « She made a grotesque snoring sound that caused Jane to clench her jaw in irritation ». (COCA – *Jane Bites Back Novel* – 2010)

38) Maybe that's because « it reminded me of the calming smell that hits you as soon as you enter a spa ». (COCA – *Redbook* – 2011)

Le verbe *cause* affiche l'expression directe tandis que le verbe *hit* est causatif de manière indirecte (**smell caused you*).

L'avantage de la complémentation en *that* sur l'adjectivation est sa potentialité tant syntaxique que sémantique. Contrairement à la relative (*that makes you think of dead things*), l'adjectivation aura un contenu syntaxique et sémantique plus limité car elle observe une seule forme grammaticale (POS) et ne peut accumuler qu'une charge sémantique restreinte du fait du nombre limité d'adjectifs antéposés (*deep*, *damp*) :

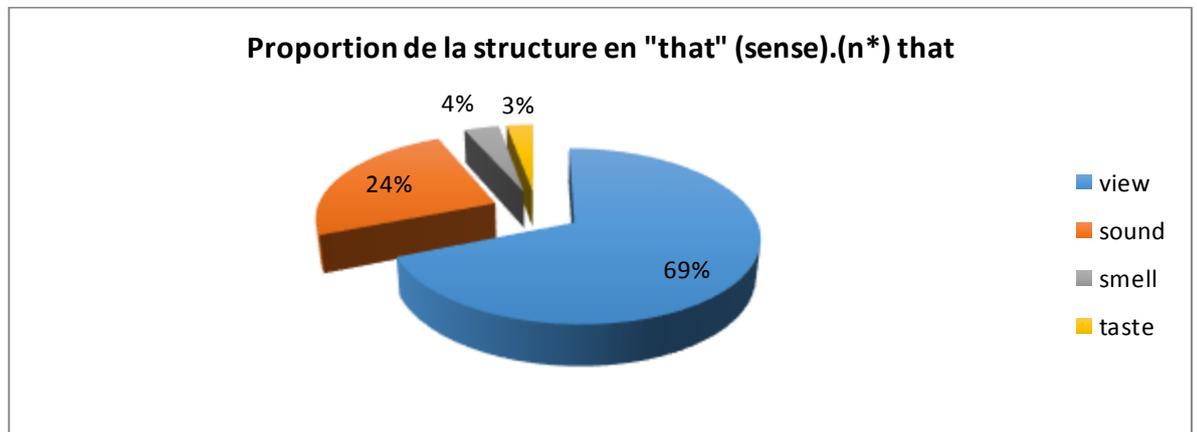
39) I have tried them on; they have a deep, damp smell-the kind of smell that makes you think of dead things. (COCA – *Life In Miniature* – 2010)

40) The collie fell at the leftover food with sounds that made Ella sick to her stomach. (COCA – *Ploughshares* – 2001)

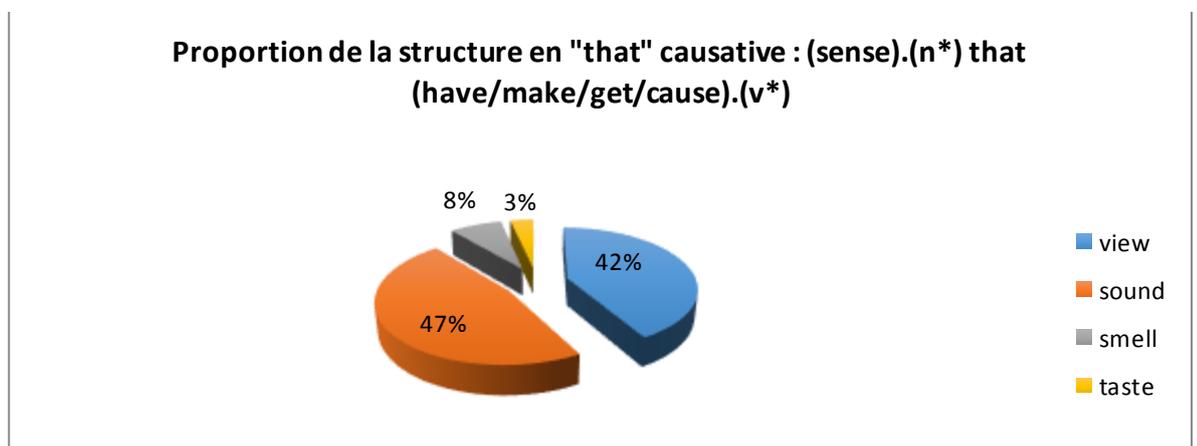
41) His armor, with every movement, issued grating, scraping noises that made the young woman's hair stand straight up... (COCA – *Legacy* – 1992)

Dans le domaine sensoriel, l'effet ou le résultat provoqué par une sensation est perceptible par la structure prototypique en *that/ which* ouvrant davantage de propriétés syntaxiques et sémantiques par rapport à l'adjectivation. Comment serait-il possible de rendre compte du même effet sonore en (40) et (41) par le principe d'adjectivation seul ?

Une fois la structure prototypique de l'effet identifiée et légitimée, il s'agit d'observer comment pareille structure est mise à profit par les différents sens. Logiquement, on observe la prééminence de la structure en *that* pour le domaine de la vision (69%), quelque soit la nature de ce premier :



En revanche, d'après les causatifs étudiés (*have, make, get, cause*), s'esquisse la prévalence de la structure *that* causative/ résultative pour le domaine de l'audition (47 %). Le stimulus auditif serait alors davantage propice à générer l'effet, de même que le stimulus olfactif dans une moindre mesure (8 %) :



La structure en *that*, même si elle demeure complexe car polyvalente, semble bien positionnée pour indiquer le résultat ou l'effet provoqué par un stimulus sensoriel sur un individu.

2.3. L'antéposition adjectivale : entre source et effet.

Si la structure en *of* témoigne de la source ou de la cause (impossibilité d'une telle structure pour signifier l'effet) et que la structure en *that* privilégie l'effet ou le résultat (plus grande proportion de relative en *that* à valeur résultative), que peut-on dire de la structure adjectivale antéposée ? L'adjectif antéposé est présent pour signifier la cause comme le résultat, la source comme l'effet. On distinguera néanmoins deux types de catégories : les adjectifs causatifs du type *gamy* qui indiquent la source de la sensation et les adjectifs résultatifs du type *nice* qui supposent un effet produit, un résultat.

2.3.1. Adjectifs causatifs : type *gamy*.

42) A large cow elk, but it has an awful *gamy* taste that makes it inedible. (COCA – *Outdoor Life* – 2003)

Selon les différents sens, on observe une dotation d'adjectifs causatifs, c'est-à-dire indiquant la source, variable. La prise en compte du suffixe *-y*, souvent caractéristique de l'origine, suffit à distinguer une tolérance inégale des différents sens :

Sens	Rang 1	Rang 2	Rang 3	Rang 4	Rang 5
View (n)	contrary	lovely	evolutionary	rosy	contemporary
Sound (n)	only	tiny	CD quality	high frequency	...(throaty rang 9)
Smell (n)	musty	earthy	Fishy	musky	spicy
Taste (n)	salty	nutty	Literary	buttery	tangy
Texture (n)	creamy	chewy	Crunchy	silky	velvety

Propension à indiquer la source. Classification par rang de l'antéposition adjectivale en -y (COCA).

La propension à indiquer la source, grâce par exemple à l'antéposition de l'adjectif ayant pour suffixe -y, apparaît plus forte pour les sens dit chimiques (odorat et goût) que les sens distants (vision, ouïe).

2.3.2. Adjectifs résultatifs : type *nice*.

43) It's their sweet taste that makes them so popular. (COCA – *Conservation* – 1991)

S'agissant des adjectifs dits « résultatifs » et qui convoquent un effet, le corpus affiche également certaines variations entre les différents sens. La propension à indiquer le résultat, c'est-à-dire l'effet, est flagrante pour le sens du goût (*good* = rang 1, *bad* = rang 2) et dans une moindre mesure le sens de l'odorat (*good* = rang 9, *bad* = rang 2). L'appréciation hédonique est en berne pour les autres sens que sont la vue et l'audition.

L'analyse de l'antéposition adjectivale par classement, de type causatif ou résultatif, montre la prédilection de certains sens (goût, odorat) à indiquer la source comme l'effet, à s'orienter vers la cause comme vers le résultat sensoriel. Le principe d'antéposition adjectivale se trouve à mi-chemin entre la source ou l'effet, entre la cause ou la conséquence, car il sert autant l'un que l'autre pour les sens chimiques, sens moins gâtés par la nature discursive, voire cognitive.

3. Les verbes de perception et la complémentation verbale.

Les verbes de perception se divisent en trois catégories sémantiques : verbes agentifs (A), verbes expérientiels (E) et verbes copules (P) où le percept est mis en avant :

LOOK / A I looked at the painting. (Agentive subject, directional PP)

SEE / E I saw the painter's signature. (Experiencer subject, direct object)

LOOK / P The painting looked damaged. (Percept subject : object or prepositional object, predicative adjective)

3.1. Expression de la cause.

S'il existe des verbes typiquement causatifs (*have, make, get, etc.*), peut-on dire que les verbes de perception engendrent la cause ? En dépit d'un air de famille évident (suite V Ø V), le verbe de perception ne semble pas développer la cause :

Avec les verbes dits de perception, nous abordons l'étude des deux seuls types de complémentation attestés en anglais de schéma V Ø V, c'est-à-dire où le verbe de l'imbriquée prend la forme d'une base verbale nue. L'autre type est représenté par les causatifs, ou tout au moins certains causatifs. (Khalifa, 2010 : 114)

En d'autres termes, les verbes sensoriels ne sont pas des verbes causatifs à proprement parler même s'ils génèrent le même énoncé de surface :

44) I made him cry.

45) I saw him cry.

Contrairement à l'énoncé évidentiel, la structure profonde de l'énoncé causatif est visible à partir de l'illustration du verbe *causer* :

En français, le premier argument 'X' du sémantème 'causer1' peut être désigné par la lexie CAUSE (*de Y*) et le deuxième argument 'Y', par la lexie EFFET (*de X*). (Kahane et Mel'čuk, 2006 : 252)

Le premier exemple (44) témoigne d'un changement d'état (résultat) initié par un élément déclencheur (cause) présent dans l'énoncé, le deuxième exemple (45) n'engage aucun élément déclencheur explicite dans l'énoncé :

46) I made him cry. = I caused him to cry.

47) I saw him cry. ≠ I caused him to cry.

Les verbes de perception ne peuvent pas être considérés comme causatifs à proprement parler, en revanche le sens peut être la cause d'un événement. Diverses structures existent pour exprimer une transformation, un changement événementiel (action, état, propriété) à partir du sensoriel. Les complémentations verbales sont de deux types : participiales et infinitives. Elles ont pour fonction de dénoter des situations (états et événements). *The sound of it got me thinking* engage un participe présent avec la structure « V (have, get) + GN + PPrésent » tandis que *The bad taste of it had me worried* illustré par la structure « V (make, have, get) + GN + PPassé » fait surgir un participe passé. La complémentation non-finie, ingressive avec la

présence de TO dans *The view got me to cry* dont la structure support est « V (get) + GN + TO V », interne avec le nu infinitif dans *The smell made me cry* qui contient la structure « V (make, have) + GN + BV », construction verbale que l'on retrouve avec les exemples suivants :

48) We sang the songs and got applause and tips and candy with a sticky texture that made me think of old white ladies. (COCA – *Coming Up Down* – 1993)

49) The Creature has no eyelids, and he hates noises that make him want to blink. (COCA – *Fantasy SciFi* – 1998)

La complémentation prépositionnelle transparait dans les énoncés du type *The smell of it woke me up* avec pour structure V (have, get) + GN + préposition/ postposition :

50) It was precisely this view that got Robert Baer in trouble with his superiors and ended his career. (COCA – *Acad Commentary* – 2009)

La complémentation nominale reste vivace qu'elle soit régie par une structure adjectivale V (make, get) + GN + Adj avec les énoncés du type *The sound of it got me dizzy*, *The view made me happy* :

51) ... were other women in the periphery of his life, women like shadows or ambiguous noises that make you uneasy in the night. (COCA – *Triquarterly* – 1994)

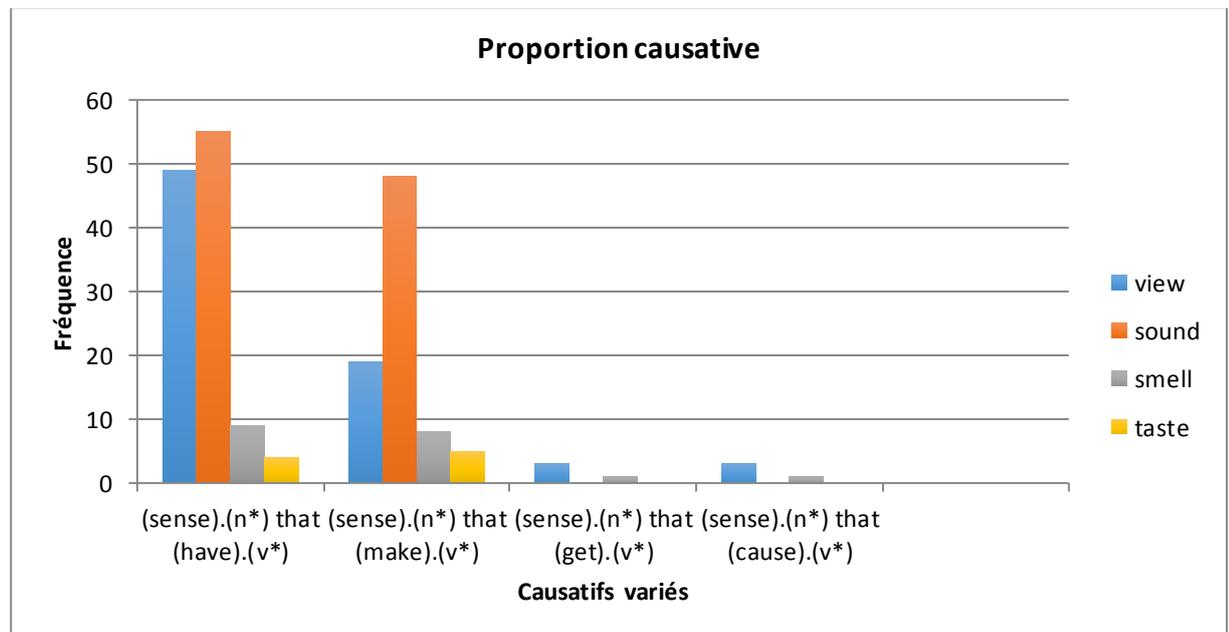
ou une structure nominale V (make) + GN + GN engageant des énoncés tel que *The view of her made him a lover* ou encore :

52) Schaus was also behind most of the topographical views that made Goupil a leading publisher of subjects of current interest to Americans. (COCA – *Antiques* – 2004)

53)... accomplished, promises to be another nail in the coffin of the wonderful diversity and texture that makes San Francisco such a special place. (COCA – *San Francisco Chronicle* – 1997)

54) ... only this variety's flavor -- a blend of broccoli and cauliflower -- and crisp texture that make it a truly remarkable vegetable (COCA – *Horticulture* – 1991)

Différentes structures grammaticales existent pour exprimer la cause sensorielle. Pour aboutir à une analyse comparative des différents sens causatifs, on privilégiera certaines structures syntaxiques⁴⁵ au détriment d'autres pour une recherche plus efficace dans le corpus. À l'aide de la structure relative du type (sense).(n*) that (make).(v*) (*a smell that made me cry*), il s'agit d'observer comment les différents sens régissent la cause à travers les verbes causatifs que sont *have, make, get* et *cause* :



Plusieurs remarques apparaissent. D'une part, les marqueurs de cause *have* et *make* sont prépondérants pour les quatre sens au détriment de *get* et *cause*. D'autre part, la structure causative est davantage utilisée avec le stimulus auditif et montre une préférence de certains marqueurs selon les différents stimuli : *make* saillant pour l'audition, mais le causatif typique *cause* inexistant pour ce même sens. Ceci confirme que le verbe anglais *cause*, comme le verbe français *causer*, ne correspond pas à un opérateur général de la cause mais adopte un emploi restreint, celui du stimulus qui provoque un état psychologique sur quelqu'un, sans parler du cas spécifique « causer des pertes humaines, des blessures, la mort ».

3.2. Expression du résultat.

Le résultat ou la conséquence apparaît comme le pendant de la cause et peut être grammaticalement mis en avant :

⁴⁵ Le choix de la relative en *that* (*smell that makes*) permet par exemple de supprimer les structures passives (*smell made by*) qui viendraient polluer l'analyse.

L'expression de la causalité est décrite donc comme une certaine relation (introduite par un « connecteur » – verbe, conjonction ou préposition) entre deux prédicats (un premier événement e_1 , par exemple *il a gelé*, et un second événement e_2 , par exemple *il y a eu des dégâts*) : dans *Le gel a causé des dégâts*, *le gel* énonce l'antécédent et *des dégâts* le conséquent. Les deux arguments peuvent être permutés (en changeant le connecteur) : *Les dégâts proviennent du gel*, *Il y a eu des dégâts parce qu'il a gelé*. (Hamon, Amy, Anscombe 2006 : 13)

Les verbes de perception n'apparaissent pas comme des verbes à schéma résultatif à proprement parler⁴⁶ même si syntaxiquement certaines similitudes apparaissent :

- 55) He worried (himself) sick.
56) He looked sick.

Le schéma résultatif « GN1 V + Adj » dans 55 indique le sens suivant : d'une action (exprimée par le verbe) résulte un état qui s'applique au GN1. A la suite de l'action *worry*, on a l'état résultant *he (is) sick*. On pourrait traduire l'énoncé par *Il s'est rendu malade à force de se faire du souci*. Dans 56, le résultat *sick* ne découle en rien du verbe *look*, il s'agit davantage d'une perception équative entre le sujet et le prédicat sans valeur de cause – conséquence. La traduction pourrait être la suivante : *Il a l'air malade* :

- 57) He worried (himself) sick = worrying caused his sickness.
58) He looked sick ≠ looking caused his sickness.

Les verbes de perception n'ont pas intrinsèquement une valeur résultative, le résultat peut néanmoins prendre la forme d'une perception sensorielle. Dans un schéma résultatif classique, le verbe indique la façon dont s'est passé l'action tandis que l'adjectif, le groupe prépositionnel, la particule indique le résultat :

- 59) The box broke open.
60) La boîte s'ouvrit en se cassant.
61) La boîte se cassa et s'ouvrit.

⁴⁶ Les quelques exemples de verbes de perception à schéma résultatif sont peu probables : *?They sniffed themselves to death*, *?He tasted her to death* et nécessitent une perception volontaire en anglais. On trouvera les expressions françaises : *Il l'a déshabillé du regard*, *Il l'a mangé des yeux*, *Il l'a pointé du doigt*, etc.

Diverses constructions syntaxiques permettent de faire figurer la sensation en tant que résultat d'une action, d'un événement. Les exemples ne sont pas légions dans le corpus. Le résultat sensoriel observe un gradient de l'inaccompli à l'accompli avec d'une part le recours à la forme gérondive « V+GN+V-ING » comme le soulignent les exemples *His manners had her watching* ou *His answer had her listening* et d'autre part le recours à l'accompli avec la forme adjectivale, qu'elle soit orientée vers l'objet « V + GN + Adj » *She cooked the stew tasty*, *She cooked the stew smelly* ou le sujet avec la forme pronominale « V pronominal + Adj » *He read himself blind*, *They shouted themselves hoarse* :

62) One tester commented, « It has a great, light texture that makes eyes luminous ». (COCA – *Town Country* – 2005)

63) Rotten Eggs Recently my 1973 MGB has been emitting a foul, rotten-egg smell that makes the cabin unbearable. What is making my car so stinky? (COCA – *PopMech* – 2011)

Si la forme adverbiale est impossible « V+GN+Adv », la structure prépositionnelle « V+GN+GP » peut exister *She kicked the dog out of view*. Outre les structures gérondive, adjectivale ou prépositionnelle, on peut également voir dans l'exemple suivant (structure « V+GN+TO V ») une structure résultative où l'action d'enseigner résulterait en un état « observant, sentant, écoutant » appliqué à GN2 :

64) She taught the child to observe all different birds.

65) She taught the child to smell all the scents in the countryside.

66) She taught the child to listen to different birds' singing.

3.3. Le verbe copule ou l'expression de la cause et du résultat.

Les verbes copules (P) sont différents des verbes agentifs (A) et expérientiels (E) dans le sens où ils engagent un autre mode de perception qui se caractérise dans le discours par la disparition du sujet percevant, une thématization de l'objet, l'identification de deux éléments par l'intermédiaire de la copule et l'ajout d'une qualité. Le travail discursif comme le travail cognitif s'en ressent avec une structure non canonique, retravaillée. On observe alors un changement de paradigme avec le passage d'une structure ternaire (SVO) centrée sur l'événement à une structure binaire entraînant la caractérisation du sujet. Au niveau sémantique, cette structure copule n'engage ni l'agentivité, ni l'expérience mais le percept, objet de la perception et de la ception :

We adopt the notion of ception [...] to cover all the cognitive phenomena, conscious and unconscious, understood by the conjunction of perception and conception. While perhaps best limited to the phenomena of current processing, ception would include the processing of sensory stimulation, mental imagery, and currently experienced thought and affect. (Talmy 2000 : 139)

Les verbes sensoriels copules (*look, sound, smell, taste, feel*) ont l'avantage de référer soit à la cause, soit au résultat. D'une part, le percept peut témoigner de la source, de la cause :

67) At the bottom, she unlocked the back door and pushed it. It moaned on its hinges, scraping trash and mud with its bottom edge. It opened, letting them both outside into the night. The alley itself was dark and wet, smelling of vomit, urine, and horse manure. (COCA – *Ganymede* – Cherie Priest – 2011)

68) I found out he eats bugs! I'm not kissing a man with bug breath! Aly blinked. I don't remember him tasting of bugs when he kissed me, she thought. I'd better pay more attention next time. (COCA – *Trickster's Choice* – Tamora Pierce – 2003)

Si la structure copule peut indiquer la source⁴⁷ pour les verbes *smell* et *taste*, il n'en va pas de même avec les verbes **look of, *feel of* ou *?sound of* avec une seule occurrence dans le corpus et qui plus est, réfère au sens figuré :

69) Why did the president make the appearance then, not the day before, not the day after, how it fits into the timetable of other events? What's your estimation? SCHORR : Well, the president conveyed a certain solemnity that was almost theatrical. It sounds of a clock ticking towards a preordained conclusion. (COCA – *NPR Saturday* – 2003)

D'autre part, le percept peut engager l'effet, le résultat :

⁴⁷ On remarque que la structure *smell like* est voisine de la structure perceptuelle dans le sens où elle permet également de signifier la source et le résultat sans pour autant en donner une perception directe. Elle agit par détour, par analogie pour référer à la source *It smells like chocolate, It smells like plastic burning* mais pas au résultat **It smells like awful*. Cette structure copulaire correspond au prototype de l'analogie pour décrire l'univers sensoriel.

It (sense).(v*) collocates 0/1	Rang 1	Rang 2	Rang 3	Rang 4	Rang 5
Look (v)	like	as	good	Very	pretty
Sound (v)	like	as	so	Good	Very
Smell (v)	like	good	so	Bad	great
Taste (v)	like	good	better	so	great
Feel (v)	like	good	better	Very	comfortable

Propension à indiquer l'effet. Classification par rang de la prédication copulaire (COCA).

On observe que le percept résultatif (*good, bad, great, etc.*) est possible pour les cinq sens (à des rangs différents cependant) tandis que le percept à valeur causative est limité à certains sens (odeur, goût).

Pour résumer, on a pu observer de nombreuses structures causatives où le stimulus sensoriel est à l'origine d'un événement mais peu de structures résultatives où la sensation est la conséquence de ce dernier. Au niveau verbal, le domaine sensoriel semble s'inscrire davantage dans la cause que dans le résultat en termes quantitatifs (nombreux exemples pour la cause) et qualitatifs (complémentation plus variée pour la cause). Les structures copules, quant à elles, centrées sur le percept, oscillent entre cause et résultat.

Conclusion.

Après avoir souligné la présence de schémas divers pour exprimer la même relation cause/conséquence au niveau conceptuel, source/ effet au niveau sensoriel, cause/ résultat au niveau grammatical, la mise au jour de l'existence de structures prototypiques orientées soit vers la cause (*N of N*, causatives) soit vers la conséquence (*that* relatif ou schémas résultatifs) mais également l'avènement de structures bivalentes autorisant à la fois l'expression de la cause et de la conséquence (adjectif antéposé, verbe copule) s'est avérée féconde.

La prédisposition de certains sens à exprimer la cause et/ou le résultat au sein de structures spécifiques (causatives pour l'audition, antéposition adjectivale ou copules pour le goût et l'olfaction) laisse à penser que les sens ne sont pas uniformes dans leur expression, donc dans l'expérience que l'on en a. La facilité des sens dits chimiques (goût et olfaction) à s'orienter soit vers la cause soit vers le résultat fait montre en filigrane de lacunes dans le discours qui logiquement semble plus armé pour les sens dits distants (vision, audition), plus

nombreux dans le corpus et pourtant peu enclins à exprimer la source ou l'effet. Nul doute que ces derniers bénéficient d'un éventail discursif plus large pour exister.

L'expression discursive du domaine sensoriel oscille entre cause et résultat ; un témoignage de la sensation qui se trouve à mi chemin entre l'émission et la réception, entre le stimulus et le ressenti.

Bibliographie

- ADAMCZEWSKI, H., GABILLAN, J.-P., *Les clés de la grammaire anglaise*, 2005, Paris, Armand Colin.
- ANSCOMBRE, J.-C., « La représentation de la notion de cause en langue », *Cahiers de grammaire*, 1984, N° 8, pp. 5-53.
- BARLIN, B., KAY, P., *Basic Color Terms: Their Universality and Evolution*, 1969, Berkeley, University of California Press.
- COMRIE, B., « The Syntax of Causative constructions: Cross-language Similarities and Divergences », in *Syntax and Semantics: The grammar of Causative constructions*, sous la direction de SHIBANATI, M., 1976, vol. 6, pp. 261-312.
- DANLOS, L., « Verbes causatifs, discours causaux et coréférence événementielle », *Linx*, 2006, N° 54, pp. 233-246.
- DELECELLE, G., « Cause et transitivité », *Travaux du CIEREC*, 1987, N° 52, pp. 11-28.
- GISBORNE, N., *The Event Structure of Perception Verbs*, 2010, Oxford, Oxford University Press.
- GROSS, G., NAZARENKO, A., « Quand la langue cause : contribution de la linguistique à la définition de la causalité », *Intellectica*, 2004, N° 30, pp. 15-41.
- HAMON, S., « La cause linguistique », *Linx*, 2006, N° 54, pp. 49-60.
- , AMY, M., ANSCOMBRE, J.-C., « La cause : approche pluridisciplinaire », *Linx*, 2006, 54, pp. 11-17.
- KAHANE, S., MEL'ČUK, I., « Les sémantèmes de causation en français », *Linx*, 2006, 54, pp. 247-292.
- KHALIFA, J.-Ch., « Verbes de perception et causatifs : une classe homogène ? », in *Perception et structures linguistiques : huit études sur l'anglais* sous la direction de KHALIFA, J.-Ch. et MILLER, Ph., Presses Universitaires de Rennes, 2010, pp. 113-140.
- , MILLER, Ph., *Perception et structures linguistiques : huit études sur l'anglais*, 2010, Rennes, Presses Universitaires de Rennes.
- KLEIBER, G., VUILLAUME, M., *Pour une linguistique des odeurs*, Langages, 2011, N° 181.
- LAPAIRE, J.-R., ROTGE, W., *Linguistique et grammaire de l'anglais*, 2002, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail.

- LARREYA, P., RIVIERE, Cl., *Grammaire explicative de l'anglais*, 3^e édition, 2005, Paris, Pearson Longman.
- LEEMAN, D. « Remarques sur *puisque* et sur *car* », in *Théories, données et pratiques en français langue étrangère* sous la direction de FLAMENT-BOISTRANCOURT, D., 1994, Lille, Presses Universitaires de Lille, pp. 113-128.
- MOESCHLER, J., « Trois emplois de *parce que* en conversation », *Cahiers de linguistique française*, 1987, N° 12, pp. 7-30.
- NAZARENKO, A., 2000, *La cause et son expression en français*, Paris, Ophrys.
- ROUBY, C., SCHAAL, B., DUBOIS, D., GERVAIS, R., HOLLEY, A., *Olfaction, Taste and Cognition*, 2002, Cambridge, Cambridge University Press.
- , BENSAFI, M., « Is There a Hedonic Dimension to Odors? » in *Olfaction, Taste and Cognition* sous la direction de ROUBY, C. et al., 2002, Cambridge, Cambridge University Press, pp. 140-159.
- TALMY, L., « Semantic Causative Types » in *Syntax and Semantics: The grammar of Causative constructions*, sous la direction de SHIBANATI, M., 1976, vol. 6, pp. 43-116.
- , *Toward a Cognitive Semantics*, 2000, vol. 1, Cambridge, Massachusetts, MIT Press.
- TINOCO, C., *La sensation : textes choisis*, 1997, Paris, Flammarion.
- WHITT, R., *Evidentiality and Perception Verbs in English and German*, 2010, Bern, Peter Lang.

DE L'EXPLICITATION À L'IMPLICITATION DES CAUSATIFS DANS LES ÉCRITS DE VULGARISATION SCIENTIFIQUE

Racha EL KHAMISSY (Université Ain Shams, Le Caire – Egypte)

1. Introduction.

La causalité est une notion centrale largement omniprésente dans la logique de nos raisonnements ; elle sert à expliquer l'enchaînement et la structuration des phénomènes et des connaissances. N. Dejean de la Bâtie, célèbre professeur français de la responsabilité civile, souligne les difficultés avec le lien de causalité, en déclarant que « la notion de causalité est une redoutable sirène : elle égare volontiers ceux que sa subtilité séduit et qui cherchent à la pénétrer jusque dans ses mystères intimes ». Selon Andler *et al.* (2002 : 825), « plus on réfléchit à la notion de cause, plus elle paraît obscure ». Ces difficultés semblent persister, en dépit des études traitant de la question. En effet, d'Aristote jusqu'à nos jours, la notion de la causalité a tellement suscité les interrogations millénaires des philosophes⁴⁸ – et celles moins anciennes des grammairiens et des linguistes – qu'elle semble être une véritable pierre d'achoppement. La causalité fait également partie des concepts clés de la pensée scientifique : de la psychologie à la sociologie, de la biologie à la médecine, on cherche sans cesse à répondre à la fameuse question du *pourquoi* ?.

Dans la présente contribution, nous nous interrogerons sur les réalisations linguistiques de la causalité dans la vulgarisation scientifique, notamment à propos d'un thème d'actualité scientifique : le virus Ebola, sujet dont l'approche causale semble s'imposer. La vulgarisation – comme outil de médiation scientifique à destination du grand public – se base sur l'établissement fréquent de relations causales par le truchement de marqueurs linguistiques se manifestant à divers niveaux : lexical, syntaxique, morphologique, pragmatique.... Notre examen sera fait sur la base d'exemples extraits de supports écrits : revues de vulgarisation (par exemple *Science et Vie, La Recherche*), articles de vulgarisation (désormais VS.) publiés dans la presse hebdomadaire et quotidienne (par exemple *Le Monde, Le Parisien, Le Figaro*), recouvrant l'année 2014⁴⁹ et le premier semestre de l'année 2015, période où le virus a atteint un niveau de prolifération jamais vu. Nous avons au total 100 articles environ. Nous exploiterons essentiellement des textes qui développent – explicitement et/ou implicitement – une problématique causale. Le corpus ainsi constitué, il nous incombera de répertorier les unités linguistiques qui permettent d'exprimer la causalité.

Dans cet article, nous tenterons dans un premier temps de cerner la notion de « cause ». A cet effet, nous esquisserons quelques définitions ou critères définitoires de la notion. Nous nous pencherons, dans un second temps, sur la notion dans une perspective linguistique. Nous

⁴⁸ Parmi les philosophes qui ont traité la notion de cause : Aristote, Descartes, Kant, Spinoza, Hume, Russell, Mill, Davidson, etc.

⁴⁹ Plus précisément depuis mars 2014.

proposerons ensuite un schéma des dispositifs causatifs en français en distinguant principalement trois paliers de manifestation de la relation causale, pour passer enfin à l'examen de chaque palier en étendant progressivement les différents procédés liés à la notion dans ce type d'écrits scientifiques. Du point de vue méthodologique, nous nous baserons essentiellement sur les travaux de Nazarenko, Gross, Jackiewicz, Kordi et Dixon.

Le but de cet article est d'approfondir une réflexion linguistique sur les causatifs et de dresser un panorama des différentes formes d'expression des causatifs (procédés lexical, syntaxique, morphologique, pragmatique), à travers l'examen des textes de VS., allant de l'explicite à l'implicite, tout en donnant des informations sur les motivations et les raisons de tel ou tel autre emploi. Cette étude exploratoire testera également la fréquence des causatifs et leur insertion textuelle à travers une conduite d'observation de textes menant à la collecte des marqueurs.

2. La notion de causalité : définitions.

Qu'entend-on généralement par « cause » ? Le mot est utilisé dans des sens divers. Tout d'abord, dans le langage courant, le terme désigne l'origine d'un certain fait. C'est dans ce sens qu'il est défini dans les dictionnaires de langue :

« Ce qui produit quelque chose ; raison ou origine de quelque chose » (*Le Petit Larousse Illustré*, 2009).

(1) « Ce qui produit un effet ; (2) ce par quoi un événement arrive, une action se fait ; (3) ce pour quoi on fait quelque chose. » (*Le Petit Robert de la langue française*, 2013)
« Ce qui fait qu'une chose est ou se fait. » (*Hachette*, 2013).

Sur le plan juridique, la *cause* est une notion complexe : en droit procédural, le mot est employé comme synonyme d'*affaire* ou de *procès* ; en droit civil, on parle de *cause objective*, de *cause subjective*, *cause de l'obligation* et *cause du contrat*. Depuis longtemps, la causalité fait l'objet de plusieurs études philosophiques. Du travail fondateur de Hume (1739-1740), en passant par Kant (1781), Mill (1843), Russell (1912), et plus récemment Davidson (1982) et Pearl (2000), les philosophes ont porté leur attention sur les questions de causalité ainsi que le déterminisme⁵⁰ et la liberté⁵¹. A en croire Robrieux (1993 : 129), « La causalité est certainement un des concepts philosophiques les plus complexes et les plus mal utilisés dans l'argumentation quotidienne ». En sociologie, Boudon explique la notion comme suit :

⁵⁰ Le principe de causalité a longtemps été très étroitement associé à la question du déterminisme selon lequel dans les mêmes conditions, les mêmes causes produisent les mêmes effets.

⁵¹ Le concept de liberté, dans son acception métaphysique, considère l'être humain dans sa possibilité de causer complètement ses actions (*causa sui* = cause de soi).

Lorsqu'on émet une proposition de type « X cause de Y », le sens du mot cause peut être très variable. Selon le contexte, la proposition peut indiquer que X est la condition nécessaire, la condition suffisante, ou la condition nécessaire et suffisante de Y. Mais la proposition peut aussi vouloir dire que X a été le « déclencheur » de Y, ou encore que X n'est une condition ni nécessaire ni suffisante, ni même un déclencheur, mais seulement une circonstance partiellement responsable de Y, sur laquelle on peut intervenir. Toutes les combinaisons de ces critères sont possibles. (1990 : 329-330)

Dans le domaine des sciences exactes et expérimentales, la causalité est l'objet même de l'étude scientifique⁵². Elle fait partie des concepts exprimant la rationalité scientifique, puisque l'explication scientifique est souvent présentée comme une recherche des causes. Il s'agit donc de comprendre les phénomènes en les rapportant à ce qui les produit. Un élément « 1 » cause un élément « 2 » lorsque « 1 » est à l'origine de l'existence de « 2 ». L'élément « 2 » est le résultat de l'élément « 1 » : il n'aurait pas pu exister sans lui et le précède nécessairement. Le premier élément est dit « cause » : il produit le second, qu'on appelle « effet » ou « conséquence ». La cause est ce qui produit, que ce soit un phénomène ou une action. L'effet est le résultat, qu'il s'agisse d'un objet ou d'un comportement.

Vers la fin du XX^e siècle, et dans une perspective à la fois théorique et pratique de connaissance de la langue, les linguistes⁵³ se sont lancés dans l'examen de la causation, générant un état de foisonnement des recherches actuelles autour de cette notion. Dans toutes les grammaires – que ce soit dans les grammaires de référence ou les manuels –, une partie est consacrée au concept de la cause, lequel est généralement abordé à travers les conjonctions et les locutions conjonctives (*parce que, puisque, car, à cause de, ...*) ainsi que les tournures syntaxiques de la causalité (subordination, coordination et juxtaposition). Toutefois, la notion est beaucoup plus complexe et dispose d'une multitude de moyens d'expression variés. En effet, plusieurs linguistes français ont traité d'autres aspects linguistiques de la causation : Anscombe (1984), Gross (1983, 2005, 2010), Desclés et Guentchéva (1998), François et Dehnière (1997), Iordanskaja et Arbatchewski-Jumarie (2000), Nazarenko (2000), Jackiewicz (1998, 2004), etc.

⁵² De fait, la science est « une connaissance objective qui établit entre les phénomènes des rapports universels et nécessaires autorisant la prévision de résultats (effets) dont on est capable de maîtriser expérimentalement ou de dégager par l'observation la cause ». (Bartholy et al., 1978 : 37).

⁵³ Certains linguistes se sont intéressés aux marqueurs (Groupe λ, 1975), et d'autres analysent des notions (agentivité, transitivité) (François, 1988 ; Desclés et Guentchéva, 1998). Certains se sont inscrits dans une perspective plus cognitive (Mc Cawley, 1976 ; Talmy, 1988 ; Desclés, 1990 ; Jackendoff, 1990 ; Pottier, 2001) et d'autres se sont lancés dans la description sémantique des constructions causatives (Mc Cawley, 1968 ; Nedálkov et Silnickij, 1969 ; 1973 ; Shibatani, 1976 ; Comrie, 1976, 1981 ; Lyons, 1980 ; Talmy, 1985 ; Kordi, 1988 ; Jackendoff, 1990 ; Kemmer et Verhagen, 1994 ; Achard, 1996 ; Garcia (1998)...), ou dans l'étude des causatifs dans une perspective contrastive (Novakova 2002, 2010)...

Selon Gross (1983 : 55), « le phénomène A est la cause d'un phénomène B quand les conditions suivantes sont remplies : (i) le phénomène A précède dans le temps le phénomène B, (ii) le phénomène A est nécessaire à l'apparition du phénomène B ». Dans Charaudeau (1992 : 526), la causalité est définie comme une « relation logique entre deux assertions A1 et A2, de telle sorte que poser l'une (A1) entraîne l'existence de l'autre (A2). Corrélativement, cette dernière (A2) dépend pour son existence de la première (A1) en en constituant son point d'aboutissement, et ce quel que soit l'ordre de ces assertions (et les mots qui les relient) dans la construction de l'énoncé ». Desclés et Guentchéva (1998 : 8) reprennent presque le même concept en soulignant la relation causale entre deux situations : « Par causalité nous entendons un schème qui établit une « relation causale » entre deux situations Sit1 et Sit2 (...). La « relation causale » signifie soit que Sit1 est une condition pour que Sit2 puisse avoir lieu, soit que Sit1 est présentée comme étant une explication ou une justification de Sit2 ». Conformément à Jackiewicz (1998 : 110), la causalité constitue « une démarche intellectuelle visant l'intelligibilité des phénomènes » qu'elle associe. Gross et Nazarenko (2004 : 34), quant à eux, insistent sur la relation cause-effet : « Dès lors que deux situations ou événements sont mis en relation par le discours, nous y voyons un lien de cause à effet ».

De ces définitions se dégagent quelques mots clés que nous tenterons de restituer afin d'élaborer une définition de la notion : phénomènes, situations, assertions, condition, temps, logique, dépendance, cause-effet. D'un point de vue linguistique, nous dirons donc que la causation est appréhendée comme une relation logique de dépendance entre 2 situations (phénomènes / événements / assertions) dont la 1^{re} est la cause de la 2^e, et la 2^e l'effet-résultat découlant de la 1^{re}, et ce par référence à des conditions ([±nécessaire], [±suffisante]) et à un éventuel décalage temporel puisque, à en croire Nazarenko (2000 : 5) « une cause précède son effet ».

Cette acception hétérogène de la causalité nous mène à réfléchir à l'ampleur de la notion et par la suite à la richesse des mécanismes par lesquels elle s'exprime, d'autant plus que nous nous baserons sur des textes de VS. traitant un phénomène dont l'homme tente d'élucider les causes et de maîtriser les conséquences.

3. L'expression de la causalité dans la VS. : l'exemple des causatifs.

L'examen de notre corpus démontre que les connecteurs causaux (conjonctions, prépositions, locutions) n'épuisent pas l'ensemble des procédés de causativisation présents dans les textes de VS. D'autres parties du discours sont autant d'opérateurs qui supportent l'essentiel de l'explication causale.

Dans ses *Éléments de syntaxe structurale* (1959), Tesnière remarque que les langues offrent un large éventail de possibilités permettant d'exprimer les événements causatifs à travers des verbes. Est dit *causatif* tout moyen langagier exprimant la signification de causation

dans le système verbal. Un verbe causatif est celui qui « décrit un événement complexe, décomposable en deux sous-événements, notés e1 et e2 : e1 est un sous-événement causal et e2 un sous-événement correspondant à un état résultant » (RIHS, 2009 : 199). Nedâlkov et Sil'nickij (1973 : 1) parlent d'une macro-situation comprenant deux micro-situations : la micro-situation cause (*the antecedent*) et la micro-situation conséquence (*the consequent*) liées entre elles par une situation causale. Le processus se trouve orienté par le verbe d'une entité causatrice – le causateur – (*the causer* en anglais) vers une entité affectée ou causativée ou exécutive – le patient ou le causataire – (*the causee* en anglais), contribuant ainsi au changement d'un état ou de position dans l'univers.

Dans la langue française, il existe un nombre étendu de verbes dits « causatifs » : les dictionnaires et les glossaires en répertorient des centaines. En proposer une typologie semble être une tâche ardue à laquelle s'est livré nombre de linguistes⁵⁴. La classification des données de notre corpus sera inspirée de l'échelle de compacité de Dixon (scale of compactness) qui range les mécanismes causatifs du plus compact au moins compact (2000 : 74). Toutefois, nous opérerons quelques remaniements à l'intérieur des paliers de l'échelle de manière à rendre les mécanismes causatifs selon un axe qui va de l'explicite à l'implicite :

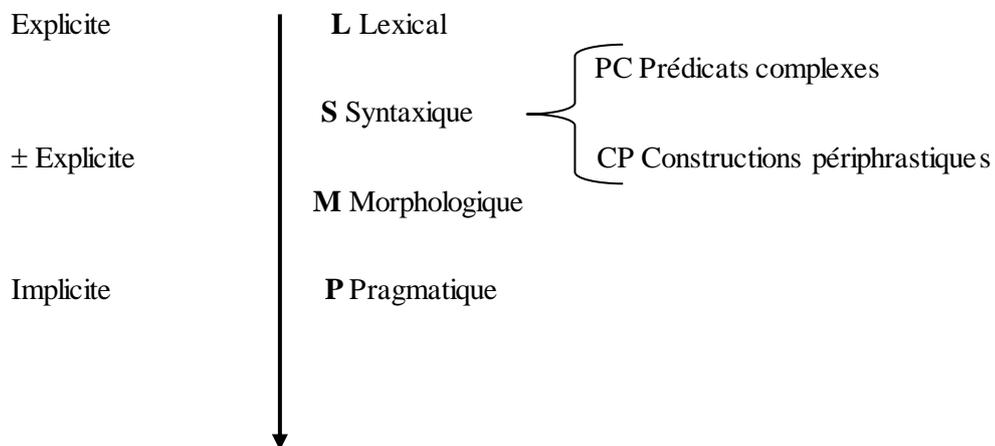


Figure 1 : L'échelle des causatifs

⁵⁴ Tesnière (1989, 1959 : 266-272) présente trois procédés d'expression de la causativité dans les langues : le marquant analytique, le marquant synthétique et le marquant zéro. Nedâlkov et Sil'nickij (1969, 1973) proposent une typologie binaire : causation avec contact (contact causation) vs causation à distance (distant causation). Shibatani (1976) distingue causation directe et causation manipulative. Comrie (1981 : 160-161), lui, classe les mécanismes causatifs selon un modèle tertiaire : procédés analytiques, procédés morphologiques et procédés lexicaux. Dixon (2000) dresse une échelle des moyens linguistiques d'expression de la causativité dans les langues en termes de compacité.

Cette typologie des marqueurs verbaux qui situe, dans un continuum, trois niveaux et quatre moyens linguistiques dont dispose la langue française pour exprimer la causativité (lexical, syntaxique, morphologique, pragmatique) dépend à la fois de notre perception de la notion et la façon explicite vs implicite de l'exprimer. Nous partons donc de ce classement graduel, lié à la dimension sémantique, pour trouver les paradigmes verbaux les plus saillants – et aussi les moins saillants – dans la totalité du corpus.

3.1. Le premier palier : les causatifs explicites [+explicite].

Le premier pas vers une expression explicite du lien causal est les *causatifs lexicaux*. Ce sont des verbes à sens lexical plein, incluant ostensiblement dans leur matrice sémantique le sème de la causalité. Autrement dit, le sens « causer » ou la paraphrase « être la cause de » constitue la composante principale de la décomposition sémantique de tels verbes⁵⁵. Sur le plan formel, ce sont des verbes simples, entourés de leurs arguments. Nous nous limiterons à six verbes qui résident au cœur même de la causalité : *causer*, *entraîner*, *provoquer*, *créer*, *générer* et *tuer*.

Dans notre corpus, nous avons constaté que le verbe *causer*, qui devrait enregistrer la plus haute fréquence – étant le seul à avoir un sens causal pur – est quasi absent.

1) C'est en 1976 en République démocratique du Congo que le virus Ebola a été identifié pour la première fois. Il avait alors causé une importante épidémie, tuant quelque 150 personnes. (*Maxi Sciences*, 26/3/2014)

2) Cependant, elles [la variole, la grippe, la pneumonie] pourraient bientôt causer à nouveau de multiples décès prématurés. L'une des raisons est l'émergence de nouveaux agents dangereux, tels le virus Ebola à l'origine de l'inquiétante épidémie de fièvre hémorragique qui sévit aujourd'hui en Afrique. (*Pour la Science*, 10/2014)

Ici, il s'agit de la structure générale « X cause Y » : le verbe « causer » – employé toujours transitivement – institue explicitement une relation de nature causale entre deux situations connexes que sont *le virus Ebola* et *une importante épidémie* dans l'énoncé 1, *les autres virus* et *de multiples décès* dans l'énoncé 2, une relation dans laquelle sont engagés un causateur inanimé⁵⁶ (exemple 1 *le virus Ebola*, anaphorisé par le *il*, exemple 2 *la variole, la grippe, la*

⁵⁵ Cf. Le critère de commutation (Hamon, Leeman, 2007)

⁵⁶ Le débat sur la nature des virus (vivants ou inertes) reste toujours ouvert. Selon Ali Saïb, « La notion du vivant est une notion dynamique, évoluant en fonction de nos connaissances. En conséquence, la frontière entre matière inerte et le vivant est tout aussi instable » (2006). Cependant, selon les nombreuses définitions de ce qu'est un vivant (qui accomplit les fonctions suivantes communes aux

pneumonie, anaphorisées par *elles*) et un causataire non agentif⁵⁷. Il est à noter que le verbe « causer » est considéré comme un causatif lexical neutre, puisque l'effet engendré peut être positif ou négatif. Toutefois, dans ce contexte où il est question d'une maladie épidémique dévastatrice, le verbe ne se manifeste qu'avec une polarité négative.

Par ailleurs, nous avons trouvé un nombre non négligeable d'occurrences avec le verbe *entraîner*, avec une présence dominante dans les articles tirés du *Figaro* et du *Monde*. Le sémantème « entraîner » est « prédicat binaire - 'X entraîne Y' - qui se décompose en une implication logique et un changement d'état dont 'Y' est l'état final. 'X' et 'Y' sont nécessairement des faits ; nous avons appelé les rôles sémantiques correspondants Déclencheur et Résultat (Kahane, Mel'čuk, 2006 : 257). Nous ne retiendrons que les énoncés où le verbe *entraîner* a pour sens « causer », « être la cause de », « avoir pour conséquence, pour effet ».

3) Le virus Ebola, qui n'avait entraîné depuis 1976 que des épidémies limitées et très localisées, s'est répandu en Afrique de l'Ouest à un point que personne n'avait anticipé. (*Le Figaro*, 28/12/2014)

4) Comme depuis 1976, cette maladie terrifiante, qui tue deux malades sur trois, n'avait jusqu'à 2013 entraîné que des épidémies très localisées. (*Le Figaro*, 28/12/2014)

5) Mais les nouveaux chiffres montrent que ces consignes peinent à être appliquées, avec des conséquences dramatiques par exemple en Guinée où l'inhumation d'un malade mort du virus Ebola avait entraîné à elle seule la contamination de 11 personnes, dans une région proche de la Côte d'Ivoire. (*Le Monde*, 6/2/2015)

Dans les exemples susmentionnés, le verbe *entraîner* permet d'établir une relation causale explicite avec la structure syntaxique « S-V-COD » : nous comprenons aisément qu'il s'agit de l'action du *virus Ebola* (exemples 3 et 4) et de l'*inhumation d'un malade mort du virus* (exemple 5) – sujets causateurs explicites – qui a clairement déterminé le résultat presque toujours négatif : *épidémies* (exemples 3 et 4) et *contamination* (exemple 5). Soulignons qu'ici, on ne peut pas dire que le causateur est doué d'intentionnalité ; au contraire, tout semble aller vers une causalité non intentionnelle, puisque le sujet est inanimé. En outre, le causatif

êtres vivants : métaboliser, produire, utiliser de l'énergie, croître, se multiplier, se nourrir...), les virus ne seraient pas des êtres vivants.

⁵⁷ L'agentivité « est le terme le plus général et le plus abstrait pour tout un faisceau de traits sémantiques convergents tels que le contrôle exercé par l'individu sur ses actions et sur son environnement, l'intentionnalité qui dirige ses actions et enfin l'activité elle-même qu'il exerce sur le monde extérieur » (Bossong, 1998 : 198).

entraîner est conjugué à un temps du passé (plus-que-parfait). Cet emploi va de pair avec l'une des propriétés sémantiques importantes du verbe, à savoir qu'il est « complétif » (Kahane, Mel'čuk 2006 : 257), c'est-à-dire qu'il signifie toujours « avoir entraîné », excluant généralement le présent actuel. Notons entre parenthèses que "entraîner" est presque toujours accompagné d'une indication spatiale et/ ou temporelle (Espace : *Afrique de l'Ouest, Guinée, région proche de la Côte d'Ivoire* ; Temps : 1976, 2013).

Dans le groupe des causatifs lexicaux figure un autre verbe impliquant automatiquement l'idée de « cause » et illustrant une haute fréquence, à savoir le verbe *provoquer* (= être la cause de) :

6) Dans 50 à 90%, les symptômes conduisent à un choc cardio-respiratoire provoquant la mort. (*Maxi Sciences*, 26/3/2014)

7) En revanche, ce qui semble prouvé pour l'épidémie en cours est qu'elle est provoquée par une nouvelle variante de la souche « Zaïre », l'une des trois capables d'infecter les êtres humains sur les quatre connues. (*Science et Vie*, 2/7/2014)

8) L'actuelle épidémie de fièvre hémorragique provoquée par le virus Ebola en Afrique de l'Ouest est la plus préoccupante parmi toutes celles survenues : jeudi 31 juillet, on comptait plus de 1 323 personnes infectées et 729 victimes depuis les premiers cas, au printemps. (*Pour la Science*, 2/8/2014)

9) Cette première phase clinique (phase 1 dans le jargon des pharmaceutiques) est destinée à vérifier, d'une part, si le produit est bien toléré et d'autre part le niveau de réponse immunitaire qu'il provoque. (*Science et Vie*, 7/1/2015)

Dans les énoncés ci-dessus, le verbe *provoquer* rend compte d'un rapport causal, établi explicitement entre deux situations ou entre une entité et une situation. L'actant (*choc cardio-respiratoire, nouvelle variante de la souche Zaïre, le virus Ebola, le produit*) est [-animé]. Bien que les actants [-animés] déclenchent nécessairement des actions ayant le trait [-intentionnel] (exemples 6, 7 et 8), nous constatons que, dans l'exemple 9, le faire intentionnel est perceptible, le sujet ayant une participation active au procès. Quant au causataire-patient dont le référent est inanimé (exemples 6 à 9), il est non agentif, n'ayant aucun contrôle sur la réalisation du procès. L'événement causé (*la mort, l'épidémie, l'épidémie de fièvre hémorragique*) introduit par le verbe a tendance à être négatif (à l'exception de l'exemple 9).

De surcroît, le modèle « X provoque Y » – où l'agent X se place à gauche du verbe et l'effet Y à sa droite – se trouve altéré dans les exemples 7 et 8 par une structure passive à ordre

« Y est provoqué par X », et dans l'exemple 9 par l'inversion « Y que X provoque ». Ces types de structures mettent en évidence les effets engendrés plutôt que les causes mêmes.

Nous analyserons de la même façon deux autres verbes causatifs qui réalisent explicitement une relation causale :

10) « On aura gagné lorsque le taux de reproduction de base », c'est-à-dire le nombre moyen de cas secondaires générés par une personne durant la période où elle est infectieuse, « sera inférieur à 1 ». (*Le Figaro*, 16/1/2015)

11) « Ebola a créé un certain marasme, certes, mais n'a pas vraiment eu de conséquences sur les sociétés qui sont déjà en phase de production », constate le libano-guinéen Fadi Wazni, directeur général de la société de logistique minière UMS. (*Le Monde*, 18/5/2015)

La situation causative se construit autour de trois éléments : le causateur X (*une personne infectieuse, Ebola*) qui initie et contrôle le procès ; le procès exprimé par les verbes *générer* et *créer* (verbes transitifs à un complément) ; et le causataire Y inanimé (*le nombre moyen de cas secondaires, un certain marasme*) qui n'agit pas de manière intentionnelle et par la suite n'a pas de contrôle sur la réalisation de l'événement.

Le prototype des causatifs lexicaux dans notre corpus est le verbe *tuer* (= causer la mort). L'attention que les linguistes ont prêtée à ce verbe est pleinement justifiée. Ce verbe renvoie à un processus impliquant deux participants : un agent qui cause l'action et la fait subir à un Patient/Objet ([+ humain] : *tuer quelqu'un* ; ou [+ animé] : *tuer un animal* ; ou [-animé] : *tuer le temps, tuer l'effet d'un spectacle, tuer l'industrie...*), lequel y est complètement soumis.

Considérons les exemples suivants :

12) Ebola : le virus tue 70% des malades contaminés (*Science et avenir*, 29/9/2014)

13) Ebola : la fièvre hémorragique a tué plus de 5 000 personnes (*Le Monde*, 12/11/2014)

14) Ebola : le virus a tué plus de 10 000 personnes (*L'Express*, 12/3/2015)

15) En poursuivant les efforts internationaux sur le terrain, l'Organisation onusienne espère que le virus ayant tué près de 5.200 personnes dans le monde, pourra être contenu dans les premiers mois de l'année prochaine. (*Le Parisien*, 18/11/2014)

16), très contagieux, a également tué 7 842 personnes, majoritairement dans trois pays d'Afrique de l'Ouest : la Sierra Leone, le Liberia et la Guinée. (*Le Monde*, 30/12/2014)

17) L'Organisation mondiale de la santé (OMS) a annoncé, vendredi 6 février, que le Le virus Ebola fièvre hémorragique avait tué 9 004 personnes en Guinée, au Liberia et en Sierra Leone. (*Le Monde*, 6/2/2015)

18) Il y a eu sur place un très haut niveau de résistance aux nouvelles consignes d'inhumation, qui ont été diffusées de manière « brutale », avec des messages tels que « Ebola tue », a-t-elle dit. (*Science et avenir*, 12/5/2015)

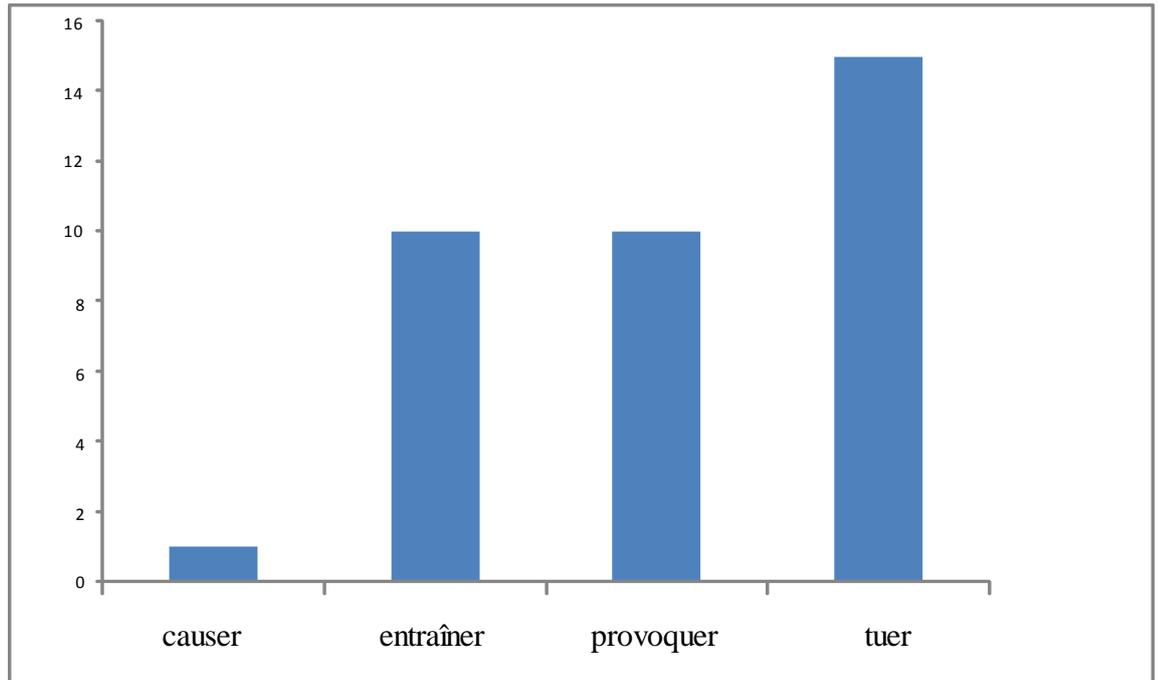
La situation de causation - explicite - est composée de deux phases : « une phase causante (the causing phase) et une phase causée (the caused phase) » (Di Vito, 2005 : 1143). La phase causante est représentée par *le virus Ebola* ou *la fièvre hémorragique*, agent ayant le contrôle et le pouvoir d'effectuer seul le processus aboutissant à l'affectation totale du second participant. La phase causée est corroborée par les personnes décédées (dont le nombre va de 5000 à plus de 10000), lesquelles ont subi un changement dans leur état initial ([+vivant] → [-vivant] ou [+mort]), sans qu'elles aient de capacité agentive. Bien que le verbe *tuer* présente généralement un schème transitif à deux participants, il peut être employé intransitivement (exemple 18) : la suppression du causataire est acceptable car l'objet est connu par le contexte.

En ce qui concerne l'entourage sémantique, le verbe *tuer* est accompagné d'une indication de location (exemple 15 *le monde*, exemple 16 *trois pays d'Afrique de l'Ouest : la Sierra Leone, le Liberia et la Guinée*, exemple 17 *en Guinée, au Liberia et en Sierra Leone*). Ce complément d'origine optionnelle se révèle être crucial en pareilles occurrences où l'espace est fortement lié à l'acte.

De manière générale, dans le schéma « X tue Y », *tuer* est l'acte physique d'un causateur agentif X sur un causataire non agentif Y, en vue d'atteindre l'état résultant (la mort). Cependant, en termes d'intentionnalité, c'est le trait [-intentionnel] qui est associé ici au causatif puisque, logiquement, *le virus* (actant [-animé]) est dépourvu d'intention en accomplissant l'acte de tuer. Mais même si l'action du virus est tout à fait involontaire, le résultat (la mort) suffit pour qu'il soit tenu responsable. Cette constatation nous invite à réfléchir à un autre critère, celui de la caractérisation de l'action causale : causation *par contact* ou causation *sans contact* ? (Cf. Kordi 1988). Comme le virus s'introduit dans la population humaine après un contact étroit avec du sang, des sécrétions, des organes, des liquides biologiques d'animaux infectés, des surfaces et des matériaux contaminés, ou avec des cadavres de malades, il s'agit sans doute d'un cas de causation par contact direct.

Notons que le verbe *tuer* figure majoritairement dans le titre de l'article de journal (exemples 12, 13 et 14). Cet emplacement stratégique favorise la transmission du message causatif, le titre dominant typographiquement et topologiquement son entourage textuel.

Il faut préciser que le causatif *tuer* est celui qui illustre le nombre le plus élevé d'occurrences parmi les causatifs lexicaux de notre corpus. Ce résultat reflète parfaitement les données chiffrées de l'OMS qui enregistrent un taux élevé de mortalité causée par l'épidémie Ebola oscillant entre 50% et 90% en cours de flambée.



La description des causatifs lexicaux nous a conduite à quelques constatations. Primo, sur le plan formel, la structure de base est « X cause Y », soit une relation linéaire de cause à effet. Secundo, au niveau du sens, il s'agit de cas de transitivité sémantique, un verbe à deux participants, un sujet causateur qui agit – physiquement – sur un causataire non agentif.

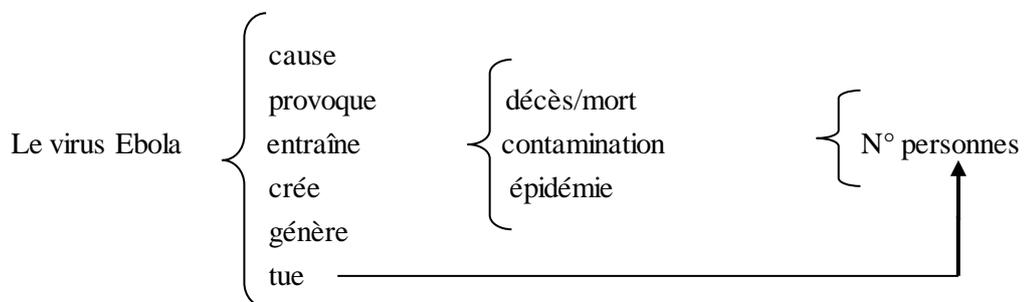


Figure 3. *Les causatifs lexicaux*

Une dernière question concerne la distance temporelle entre les événements X et Y. Il est convenu que l'événement causé Y se déroule à un moment t_2 , postérieur (rarement concomitant) au moment t_1 de l'événement causateur X. Regardons ce schéma :

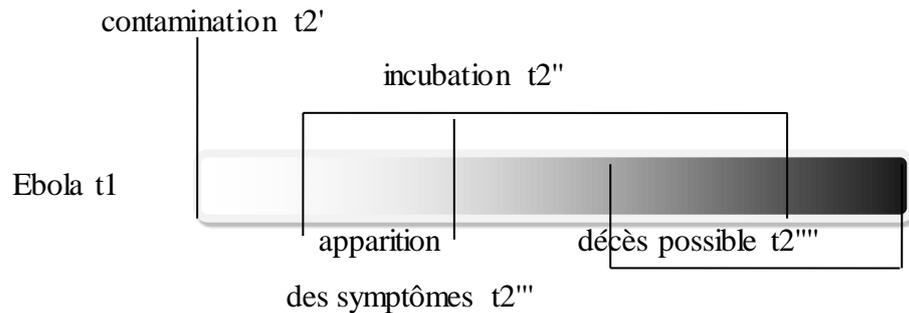


Figure 4. *Différence temporelle*

Pour la contamination et la transmission du virus Ebola, la distance temporelle entre X et Y est minime (rapidité de la propagation de l'épidémie). La durée d'incubation⁵⁸, c'est-à-dire le temps écoulé entre l'infection par le virus et l'apparition des premiers symptômes, varie de 2 à 21 jours, et l'apparition des symptômes du 8^e au 10^e jour. Le décès survient – si c'est le cas – au bout du 14^e au 26^e jour.

Après avoir décrit et analysé le fonctionnement de quelques causatifs lexicaux qui incluent explicitement dans leur sémantisme la notion de cause, nous aborderons, dans les lignes qui suivent, le deuxième palier de notre échelle.

3.2. Le deuxième palier : les causatifs ± explicites.

Dans de nombreuses situations, afin de valider la relation causale, il faut récupérer des termes plus ou moins explicites sémantiquement et formellement. Il s'agit des procédés morphosyntaxiques qui nécessitent un travail minutieux de détection.

3.2.1. Les causatifs syntaxiques.

« Comme le français a un répertoire plus limité de verbes causatifs que d'autres langues (comme l'anglais), les constructions causatives sont un moyen productif de construire, sur la base du contenu d'une éventualité, une phrase introduisant un agent et un sens causal »

⁵⁸ N.B. Il n'y a pas de transmission lors de la période d'incubation.

(Moeschler 2003 : 14). Dans ce type de causatifs, le verbe ne se suffit pas à lui-même pour exprimer la causation. Il s'allie à une autre forme verbale, entretenant entre eux un degré plus ou moins fort de dépendance. Ces locutions verbales sont soit des « semi-auxiliaires + Vinf » - qu'on appelle *Prédicat complexe* - soit deux verbes combinés à l'aide d'une préposition - qu'on appelle *Périphrase verbale* ou *Construction périphrastique*. Dans les deux cas, le second verbe est principalement à l'infinitif (rarement au participe présent) :

Prédicat complexe (PC) = V1+V2 inf

Construction périphrastique (CP) = V1+Prép+V2 inf

Il est à noter que le français convoque des constructions des deux types.

3.2.1.1. Les prédicats complexes.

Dans cette construction, le complexe verbal – formé des verbes supports *faire* et *laisser* qui fonctionnent comme semi-auxiliaires⁵⁹ ou coverbes⁶⁰ ou verbes d'influence⁶¹ – se caractérise par la présence d'un causateur (représenté par l'opérateur factitif *faire* ou l'opérateur permissif *laisser*) et d'un causé (représenté par le 2^e verbe à l'infinitif). « Le verbe opérateur confère un sens causatif⁶² à la construction, tandis que le deuxième verbe exprime le « contenu sémantique de l'action » » (Uşurelu 2011 : 159). Ce qui caractérise également cette structure est qu'elle introduit « un actant supplémentaire dans la relation causale » (Nazarenko 2000 : 143) : le causateur *fait faire/ laisse faire quelque chose à/ par quelqu'un*. Le sujet a le rôle d'agent principal qui déclenche l'action et fait agir un autre agent (complément d'objet) ou provoque un changement chez un patient.

Nous nous en tiendrons strictement au paradigme des deux opérateurs que nous considérons comme centraux pour exprimer la causativité : « faire + Vinf » (la causation factitive⁶³) et « laisser + Vinf » (la causation permissive⁶⁴).

⁵⁹ « Les semi-auxiliaires sont des verbes qui, construits avec un infinitif, parfois avec un participe ou un gérondif, perdent plus ou moins leur signification propre et servent à exprimer diverses nuances de temps, d'aspect ou d'autres modalités de l'action ». (Grevisse, Goosse 2008 : §819)

⁶⁰ Selon la définition de Kronning, « est coverbe (CoV) tout verbe qui se construit avec un mode impersonnel – infinitif, participe passé ou participe présent ». (2003 : 232)

⁶¹ (Cf. Abeillé, Godard 2003)

⁶² X fera souffrir Y = X sera cause que Y souffrira.

⁶³ La construction « faire + infinitif » est dénommée « causation factitive résultative » : factitive car l'initiative de l'action vient de l'agent ; résultative car l'action entreprise est accomplie. Elle est également désignée « causation positive » (Talmy 1976, 2000).

⁶⁴ La construction « laisser + Vinf » est dénommée « causation permissive résultative » : permissive car si l'agent est celui qui cause l'accomplissement de l'action, ce n'est que grâce à l'intervention du patient ; résultative car l'action est accomplie. Cette structure permissive est également dénommée « causation négative » (Cf. Talmy 1976, 2000).

Le verbe *faire*, issu du latin *facere*, est l'un des plus riches et des plus polysémiques de la langue française⁶⁵ ayant cette faculté de fonctionner comme verbe indépendant ou de se substituer à d'autres verbes. *Faire* est un mot de haute fréquence et de haute familiarité : il est utilisé dans un nombre important de constructions plus ou moins figées (*faire la vaisselle, faire face, faire état...*) ; de même, « les dictionnaires et les glossaires du français répertorient au moins 130 expressions verbales en faire, dans lesquelles le verbe faire régit un verbe à l'infinitif et s'analyse comme un opérateur causatif » (Molinié 2005 : 197). Nous considérerons d'abord les propriétés syntaxiques de la construction puis nous traiterons son côté sémantique.

Du point de vue syntactique, ce prédicat verbal prend principalement trois schémas de réalisations :

- a. X fait souffrir Y. (Faire + V intransitif)
- b. X fait avaler le médicament par/à Y. (Faire + V transitif)
- c. X fait donner le médicament à Y par Z. (Faire + V bitransitif).

où X est l'agent instigateur/causateur qui déclenche le procès (ex. a, b et c), *faire* l'opérateur causatif (ex. a, b, et c), Y le patient (ex. a. et c.) ou le second agent du verbe à l'infinitif (ex. b.) et Z le second agent, véritable réalisateur du procès (ex. c.). *Faire* et le verbe à l'infinitif ont des sujets distincts (S1+V1*faire*+V2inf+S2). Le sujet sémantique du verbe à l'infinitif occupe la position d'objet direct (ex. a.) ou indirect (ex. b.) ou de circonstanciel (complément d'agent) (ex. c.). L'introduction du verbe *faire* entraîne un changement de diathèse augmentant ainsi la valence du verbe : à un verbe intransitif monovalent correspond un prédicat complexe bivalent (Y souffre → X fait souffrir Y) ; à un verbe transitif bivalent correspond un prédicat complexe trivalent (Y avale le médicament → X fait avaler le médicament à/ par Y) ; à un verbe bitransitif trivalent correspond un prédicat complexe tétravalent (Z donne le médicament à Y → X fait donner le médicament à Y par Z)⁶⁶.

Il est à noter que *faire* se soude avec l'infinitif pour former une seule unité verbale. Selon Gaatone (1976 : 166), la phrase factitive « pourrait être considérée comme une phrase simple à verbe complexe plutôt que comme une phrase complexe comportant deux verbes ». Cette fusion des deux verbes⁶⁷ se traduit par : premièrement, une réorganisation des relations grammaticales du complexe verbal (S2+V → S1+*faire*+Vinf+ S2) ; deuxièmement, une antéposition des clitiques objets par rapport à l'ensemble du groupe verbal (*X l'a fait souffrir*;

⁶⁵ Le *Petit Robert* lui consacre huit entrées, en distingue 33 acceptions et propose une centaine de synonymes.

⁶⁶ Tesnière (1959) consacre un chapitre à la valence.

⁶⁷ Notons qu'en français, il ne s'agit pas de fusion morphologique entre l'opérateur factitif et le verbe associé, mais d'une sorte d'union syntaxique.

X lui fait avaler un médicament ; X le lui fait avaler)⁶⁸ ; troisièmement, l'impossibilité de mettre le prédicat verbal causatif au passif (**Le livre a été fait tomber par X*).

Sur le plan sémantique, le verbe *faire*, dans la construction en « faire + Vinf », comprend principalement deux sèmes : [+action], [+causatif]. *Faire* perd son autonomie et se décharge de son sens lexical pour acquérir un rôle fonctionnel qui est celui d'un opérateur de la causation, marquant l'idée de l'obligation et de la nécessité. Le sémantisme du semi-auxiliaire étant affaibli, il se contente de porter les indications temporelles, aspectuelles et modales, l'essentiel du sens du PC venant de l'infinitif associé.

A présent, examinons les occurrences de « faire + infinitif » dans notre corpus de VS.:

19) Un des objectifs est de permettre aux équipes anti-Ebola de faire transférer des malades de leurs domiciles vers les centres adéquats de prise en charge dans la région du Nord, la plus vaste des quatre régions du pays. (*Le Monde*, 24/12/2014)

20) L'épidémie d'Ebola qui sévit en Afrique de l'Ouest semble amorcer une décrue, selon l'OMS. Une bonne nouvelle qui ne doit pas faire baisser la vigilance, alors qu'aucun traitement ni vaccin n'a encore été validé. (*Le Figaro*, 16/1/2015)

21) Pourtant, c'est bien là l'enjeu crucial pour la Guinée qui cherche par tous les moyens à désenclaver les zones minières et faire ainsi sauter le verrou logistique qui obère le secteur. (*Le Monde*, 18/5/2015)

22) Mais un nouveau cas détecté vient à nouveau faire planer le spectre de la maladie. (*L'Express*, 21/3/2015)

23) Alors que la communauté internationale s'est mobilisée pour la lutte contre l'épidémie, la baisse du nombre de nouveaux cas ces dernières semaines avait fait apparaître un certain optimisme. (*Science et avenir*, 5/2/2015)

La structure véhicule un enchâssement d'une relation sémantique où le nouvel actant – agent causateur – provoque ou déclenche la réalisation du procès exprimé par le verbe à l'infinitif. Nous remarquons que *faire* est compatible avec un sujet causateur aussi bien animé humain qu'inanimé. Dans les exemples 19 et 21, il y a influence élevée de l'agent causateur [+animé]

⁶⁸ En effet, sauf sous des conditions particulières, rien ne s'intercale entre *faire* et son infinitif qui forment un seul bloc hautement cohérent. Par exemple :

L'élément négatif *pas* dans la négation : *X ne fait pas souffrir Y*.

Certains modificateurs adverbiaux : *X fait souvent souffrir Y*.

Inversion : *Fait-il souffrir Y ?*

(*les équipes anti-Ebola* = les membres de l'équipe, *la Guinée* = les responsables de l'Etat) avec intentionnalité et lien direct entre la prédication causative et la prédication causée. Notons toutefois que le rapport causal intentionnel n'est pas forcément coercitif. Dans les exemples 20, 22 et 23, le sujet causateur [-animé] est dépourvu d'intentionnalité. Quant à l'élément causativé, il n'est pas doté d'intentionnalité dans tous les énoncés, étant soit inanimé (*la vigilance, le verrou logistique, le spectre de la maladie, un certain optimisme*), soit animé (les malades) mais non doté d'intentionnalité (vu leur état de santé précaire).

Le degré de contrainte de l'entité causatrice est relatif. Dans l'exemple 19, le causateur (*les équipes anti-Ebola*) est l'instigateur du procès et contrôle plus ou moins l'intervention des autres participants essayant parfois de manipuler leur comportement. Il fait en sorte que le causataire-patient soit impliqué dans le procès ou affecté par celui-ci. Un autre agent – implicite en l'occurrence – joue le rôle d'exécutant du procès. Dans les énoncés 20 à 23, le causateur déclenche la réalisation du procès qui aboutit au changement d'état/ de position du causataire-patient, dépourvu de capacité agentive. Notons entre parenthèses qu'il existe parfois une entité bénéficiaire de l'action (exemple 21 *la Guinée* agent causateur bénéficiaire de l'action qu'il a initiée) qui n'est pas nécessairement le sujet grammatical causateur (exemple 19 *les malades* qui bénéficieront d'un transfert vers des centres adéquats de prise en charge pour leur traitement).

Ces cinq situations de cause à effet (exemples 19 à 23) renvoient à trois types d'influence (Cf. Kordi 1988 : 111-114) : 1. influence d'un humain sur un autre humain (exemple 19) ; 2. influence d'un humain sur des choses (exemple 21) ; 3. influence d'événements sur d'autres événements (exemples 20, 22 et 23).

Syntaxiquement parlant, tous les énoncés suivent l'ordre « S1 + V faire + Vinf + S2 », avec postposition du S2, illustrant ainsi un degré de dépendance et de cohésion élevé entre l'opérateur causatif et l'infinitif subordonné. Le schéma syntaxique « faire + V intransitif » est représenté par les exemples 20 à 23 où le sujet initial (*la vigilance, le verrou logistique, le spectre de la maladie, un certain optimisme*) se trouve destitué pour occuper la position syntaxique de CO. Cette construction se singularise « en restructurant comme objet direct le sujet sémantique de l'infinitif, ce dernier étant construit directement » (Muller, 2011: 396). Le schéma « faire + V transitif » est illustré par l'exemple 19 où le sujet initial se retrouve dans la position COI, le verbe ayant déjà un COD (*les malades*). Quelle que soit la structure syntaxique des énoncés, le sujet initial se trouve déplacé, et un nouvel actant vient s'ajouter aux participants déjà présents, donnant ainsi lieu à une lecture causative.

D'autres occurrences du verbe *faire* apparaissent de façon systématique dans une structure où *faire* n'est pas suivi d'un infinitif :

24) La maladie a pour l'instant fait 1.500 victimes en 35 ans. Une équation pas forcément rentable pour les laboratoires. (*Le Nouvel observateur*, 5/4/2014)

25) Le virus y a fait cependant plus de 4.700 morts sur plus de 10.500 cas en presque 18 mois. (*Science et avenir*, 12/5/2015)

26) L'épidémie d'Ebola, qui avait débuté en Guinée voisine, a touché le Liberia à partir de mars 2014 et y a fait quelque 4.800 morts. (*Science et avenir*, 20/6/2015)

27) Ebola a fait des ravages depuis plus d'un an en Afrique de l'Ouest. (*Science et avenir*, 10/4/2015)

En pareilles occurrences, le verbe *faire* n'est pas désémantisé lexicalement – comme c'est le cas dans « faire + infinitif » – et semble garder une de ses significations propres⁶⁹ ainsi que son autonomie, n'ayant pas à s'associer à d'autres verbes. Notons toutefois qu'il s'appuie sur son entourage pour exprimer la causation.

L'épidémie, la maladie ou le virus Ebola intervient comme agent causateur de décès ou de ravage, donc provoquant un changement d'état du patient : [+vivant] → [-vivant] ou [+mort] (exemples 24 à 26), [-dégâts] ou [-dommages] → [+ravages] (exemple 27).

Il existe par ailleurs un autre groupe verbal qui peut relever, à la rigueur, des prédicats complexes causatifs, à savoir la construction « laisser + Vinf ». Le verbe *laisser*, issu du latin *laxare* (= laisser aller, lâcher), est également riche – les dictionnaires lui consacrent une vingtaine d'entrées environ – et est utilisé dans une multitude de constructions (*laisser faire, laisser aller, laisser tomber...*). La sémantique du verbe tourne communément autour de la notion de permission. Le complexe « laisser + Vinf » forme donc une locution verbale à valeur permissive et fonctionne comme semi-auxiliaire.

Beaucoup moins fréquent dans notre corpus que son homologue (« faire + Vinf »), le PC « laisser + Vinf » manifeste généralement un comportement semblable syntaxiquement, à quelques différences près.

La structure « laisser + Vinf » présente un schéma phrastique additionnel que « faire + Vinf », en admettant autant un S2 en position préverbale qu'en position postverbale par rapport à l'infinitif :

- a.1. X laisse Y souffrir.
2. X laisse souffrir Y.

- b.1. X laisse Y avaler le médicament.
2. X laisse avaler le médicament par Y.

⁶⁹ Le verbe *faire* inclut, parmi ces différentes acceptions, le sens « causer ».

- c.1. X laisse Z donner le médicament à Y.
2. X laisse donner le médicament à Y par Z.

Cette variabilité syntaxique dénote un certain degré d'indépendance du groupe et marque un degré de contrôle du S2 (surtout en position préverbale). La soudure syntaxique de *laisser* avec l'infinitif n'étant pas du même degré qu'avec *faire*, les clitiques peuvent apparaître sur le verbe dont ils sont compléments (ex. X laisse Y l'avaler = avaler le médicament).

Sur le plan sémantique, il y a une opération sur la valence verbale par l'ajout d'un actant supplémentaire qui *laisse/ ne laisse pas* changer l'état du causataire.

Prenons à titre illustratif les phrases suivantes :

28) Quant aux malades et aux morts, ils ne sont pas encore tous signalés ou repérés par les autorités sanitaires, laissant subsister des poches d'infections qui empêchent de maîtriser l'épidémie. (*Le Figaro*, 5/2/2015)

29) Après une courte période de ralentissement qui aurait pu laisser présager une amélioration, le nombre de malades touchés par la fièvre hémorragique a continué d'augmenter pour la deuxième semaine de suite, avec une forte hausse du nombre de cas en Guinée, selon les derniers chiffres de l'Organisation mondiale de la santé (OMS). (*Le Figaro*, 16/2/2015)

Le scénario permissif régit l'emploi de *laisser* dans les exemples 28 et 29. Signalons que *laisser*, « traditionnellement considéré comme un verbe causatif, (...) introduit un sens causatif plus faible » que *faire* (Moeschler 2003 : 14).

D'une manière générale, le PC « laisser + Vinf » est majoritairement utilisé lorsqu'il s'agit d'un agent et d'un patient humains. Toutefois, dans notre corpus, ce n'est pas le cas : la structure s'emploie avec un causateur et un causataire inanimés. De fait, dans un contexte où il est question d'une maladie mortelle qui connaît un effrayant rythme exponentiel de doublement de cas tous les mois, les éléments de causation sont souvent [-animés] : les discours et les bilans des autorités, l'augmentation et la diminution des nombres de cas, l'amélioration et la régression de l'épidémie, etc.

L'examen de l'emplacement du S2 par rapport à l'infinitif laisse voir la postposition du S2 nominal (exemples 28 et 29). Le recours à la postposition est majoritaire « avec tout infinitif intransitif derrière laisser » (Enghels, Roegiest 2013 : 259) (exemple 28). Bien que la transitivité du verbe à l'infinitif implique généralement la position préverbale du S2⁷⁰, nous

⁷⁰ La position préverbale est utilisée avec les infinitifs transitifs ou pronominaux.

avons noté qu'avec l'infinitif transitif « présager » (exemple 29), le S2 est postposé. Cela tient au fait que *laisser* rejette l'antéposition du S2 si le S1 est inanimé. Ce comportement tient surtout au fait qu'avec un S1 inanimé, *laisser* signifie « rendre possible », ce qui explique que le contrôle de causation dépend surtout du S1, laissant peu d'autonomie au S2 qui par conséquent n'occupe pas la position d'un sujet prototypique » (Enghels, Roegiest 2013 : 259).

Que ce soit une causation factitive ([+fréquente], [+forte]), ou une causation permissive ([-fréquente], [-forte]), ces prédicats complexes permettent d'introduire un sens causal, \pm explicite, dans les énoncés de notre corpus. Il ne faut cependant pas nier la difficulté d'identification et d'analyse de ce type de construction où se manifeste le chevauchement des niveaux syntaxique et sémantique.

Une autre combinatoire syntaxique peut laisser infiltrer un sens causatif plus ou moins explicite, à savoir les constructions périphrastiques.

3.2.1.2. Les constructions périphrastiques.

Dans ce type de construction à deux prédicats autonomes – dont le schéma syntaxique commun est « V1 + Prép + V2inf » – le verbe se construit obligatoirement avec l'infinitif prépositionnel, ce qui veut dire que son lien avec l'infinitif est plus lâche que dans le cas des Prédicats complexes.

Ici, le verbe introducteur véhicule différents sens allant de l'obligation à la permission: *obliger à, forcer à, contraindre à, pousser à, inciter à, permettre de, empêcher de, etc.* Ces constructions disposent donc d'un choix assez important de verbes.

L'identification et l'analyse des causatifs périphrastiques se trouvent être une opération délicate qui passe par la reconnaissance de la structure syntaxique « V1+Prép+V2inf » et l'examen de son sémantisme, raison pour laquelle nous avons été encline à classer ce type dans la causalité \pm explicite.

Comme il existe dans notre corpus un grand déséquilibre au niveau de la fréquence des verbes de ce groupe, nous nous limiterons à deux constructions antonymiques du type *permettre de* (causation permissive) vs *empêcher de* (causation prohibitive).

Nous commencerons par la construction périphrastique la plus fréquente dans notre corpus : *permettre de*. Examinons les énoncés suivants :

30) La surface de ce virus en forme de balle présente une protéine structurale nommée glycoprotéine qui permet au virus de reconnaître une cellule hôte, de se lier à sa surface et de fusionner les membranes cellulaires et virales, ce qui libère son génome, lequel va alors être répliqué par la machinerie de la cellule hôte. (*Pour la science*, 2/8/2014)

31) Ce vecteur viral permet ainsi au système immunitaire d'apprendre à développer une réponse immunitaire contre Ebola, sans en subir les conséquences. (*Pour la science*, 2/8/2014)

32) La solution pourrait résider dans de nouveaux biocapteurs moléculaires en cours de développement. Ces dispositifs permettront aux médecins de déterminer rapidement le type d'infection (bactérienne ou non) et l'espèce de microbes en cause. (*Pour la Science*, 2/8/2014)

33) Au bout de 10 jours, les effets du traitement sur la charge virale et l'état de santé des malades seront évalués, ce qui permettra de donner des résultats préliminaires avant la fin de l'année. L'essai est prévu pour durer jusqu'à la mi-janvier. (*Science et vie*, 21/10/2014)

34) Il a estimé que le Centre africain de contrôle des maladies, dont l'UA a annoncé la mise en service d'ici mi-2015, permettrait à l'Afrique d'agir plus rapidement, en cas de nouvelle épidémie. (*Science et avenir*, 30/1/2015)

35) Cette fois il ne s'agit pas d'un vaccin, mais bien d'un traitement qui pourrait permettre de soigner des personnes déjà infectées. (*Science et avenir*, 6/2/2015)

36) C'est une étude réalisée sur des souris qui a permis d'identifier une sorte de « verrou moléculaire » empêchant le virus de pénétrer à l'intérieur des cellules, ont précisé ces chercheurs, dont les conclusions ont été publiées mardi 26 mai 2015 dans la revue américaine mBio de l'American society of microbiology. (*Science et avenir*, 27/5/2015)

Dans tous ces exemples, la construction périphrastique prend le sens de la permission (= ne pas empêcher). Le verbe *permettre* y est clairement trivalent : X permet à Y de+Vinf (ex. 30, 31, 32, 34). Indiquons que, même dans les exemples 33, 35 et 36, le verbe garde son caractère trivalent, le complément indirect introduit par *à* étant sous-entendu (exemple 33 *au traitement* ; exemple 35 *aux médecins* ; exemple 36 *aux médecins/ aux spécialistes/ aux virologues...*).

En pareilles occurrences, il s'agit de l'action d'événements-causateurs [-animés] (*une protéine structurelle, ce vecteur viral, ces dispositifs, l'évaluation des effets du traitement et de l'état de santé des malades, le Centre africain de contrôle des maladies, un traitement, une étude réalisée sur des souris*) qui permettent à un second agent explicite (exemple 30 *le virus*, exemple 31 *le système immunitaire*, exemple 32 *les médecins*, exemple 34 *l'Afrique*) ou

implicite (exemples 33, 35 et 36) de réaliser véritablement le procès (*reconnaître, se lier, fusionner ; apprendre ; déterminer ; donner ; agir ; soigner ; identifier*). Dans la majorité des cas, la construction en « permettre de + Vinf » se présente en contexte positif concernant la gamme de traitement potentiel, les antiviraux, les vaccins (exemples 32, 33 et 35) ou la prévention de contamination (exemple 36).

Passons maintenant à la seconde construction périphrastique : *empêcher de*. Il s'agit d'un représentant de la causation prohibitive (empêchement ou interdiction). Voici trois exemples en guise d'illustration :

37) « Il ne faut pas que ce cas empêche d'autres personnels de santé étrangers de venir aider le gouvernement sierra-léonais », a plaidé le gouvernement mardi. (*Le Monde*, 30/12/2014)

38) Quant aux malades et aux morts, ils ne sont pas encore tous signalés ou repérés par les autorités sanitaires, laissant subsister des poches d'infections qui empêchent de maîtriser l'épidémie. (*Le Figaro*, 5/2/2015)

39) C'est une étude réalisée sur des souris qui a permis d'identifier une sorte de « verrou moléculaire » empêchant le virus de pénétrer à l'intérieur des cellules, ont précisé ces chercheurs, dont les conclusions ont été publiées mardi 26 mai 2015 dans la revue américaine mBio de l'American society of microbiology. (*Science et avenir*, 27/5/2015)

Dans les exemples 37 et 39, le verbe *empêcher* est à deux compléments : objet direct (*d'autres personnels de santé étrangers, le virus*) et objet indirect (les infinitifs *venir* et *pénétrer*). Dans l'exemple 38, l'infinitif *maîtriser* est à analyser comme complément d'objet direct (avec *de* introducteur d'infinitif) et non comme marque de complémentation indirecte.

L'agent causateur inanimé (*cas, poches d'infections, sorte de « verrou moléculaire »*), dans tous ces cas, entrave voire interdit la réalisation d'autres événements (*venir, pénétrer, maîtriser*) supposés être exécutés par un autre agent (*autres personnels de santé étrangers, le virus*). Le sémantisme de la construction oscille entre la polarité positive (exemple 39) et négative (exemple 38). Il faut préciser que les spécificités du fonctionnement des constructions périphrastiques qui restent parfois inaperçues posent des problèmes d'interprétation.

Qu'ils soient des Prédicats complexes ou des constructions périphrastiques, les causatifs syntaxiques se révèlent être un moyen productif de causation \pm explicite dans les écrits de VS.

Outre le procédé syntaxique d'expression de la causation, se trouve un autre mécanisme, placé également au niveau \pm explicite de notre échelle de traitement, à savoir le procédé morphologique.

3.2.2. Les causatifs morphologiques.

Le mécanisme morphologique joue un rôle important dans la formation des causatifs. Il peut consister en un changement interne ou un changement de ton, une reduplication, un allongement d'une voyelle, une répétition de consonne, une affixation, etc. (Cf. Dixon 2000 : 33-34). Tesnière (1959 : 268-269), lui, ne cite que l'alternance vocalique (comme dans les langues sémitiques) et la dérivation affixale. Toutefois, le français ne dispose pas de toutes ces formes de causatifs morphologiques. Le seul mécanisme utilisé est celui de l'affixation, plus précisément la suffixation, qui aboutit à la formation de verbes dérivés, et ce par adjonction de suffixes. Or, il faut se demander ce que le suffixe ajoute comme contribution sémantique à l'unité complexe qui résulte de son action, puisqu'il est supposé véhiculer une modification par rapport à la base.

En français, trois suffixes sont identifiables comme causatifs : *-ifier*, *-iser* et *-iter*. Les morphèmes *-ifier* et *-iser* sont polysémiques : ils se rencontrent en sept emplois distincts en fonction des relations entre base et dérivé : locatif, décoratif, causatif, résultatif, inchoatif, performatif et similitif (Cf. Lignon, 2003). Cet aspect polysémique des suffixes – qui n'est pas exclusif dans l'expression de la causativité – nous pousse donc vers l'interprétation du dérivé, laquelle sera fonction de la nature sémantique catégorielle de la base et du suffixe conjointement ainsi que leurs propriétés pragmatiques.

Le marqueur morphologique *-ifier* – une variante de *-fier* du latin *ficare* ou *ificare* et qui veut dire *faire* – forge plusieurs verbes exprimant la causativité et se plaçant principalement dans le vocabulaire scientifique⁷¹, avec le sens de *rendre (plus) ...*. La survie de ce suffixe s'explique essentiellement par le progrès des sciences, la vulgarisation et l'action incessante de la presse.

Considérons quelques exemples représentatifs de verbes suffixés en *-ifier* tirés de notre corpus :

40) Ebola : l'OMS espère une baisse des infections début 2015 et cherche à simplifier les tests. (*Le Parisien*, 18/11/2014)

⁷¹ *Acidifier, bonifier, carnifier, densifier, déshumidifier, électrifier, fluidifier, gazéifier, humidifier, lubrifier, momifier, ossifier, solidifier, vivifier*, etc.

41) A partir de mars ou avril, les mauvaises routes se transformeront en fleuves de boue, ne simplifiant pas le travail déjà bien difficile des équipes médicales. (*Le Figaro*, 5/2/2015)

42) Vigie Ebola. L'Afrique de l'Ouest intensifie ses efforts contre l'épidémie. (*Science et avenir*, 11/8/2014)

43) Les pays d'Afrique de l'Ouest ont intensifié ce weekend leurs efforts contre l'épidémie d'Ebola responsable de près de 1.000 morts, et espèrent pouvoir recourir à un anticorps expérimental le Zmapp. (*Science et avenir*, 11/8/2014)

Les deux verbes transitifs *simplifier* et *intensifier* obtenus par une opération morphologique de suffixation des adjectifs *simple* et *intense* suivent le schéma « X verbifie Y ». Le causateur (*l'OMS, les pays de l'Afrique*) occupe la fonction de sujet-agent et agit sur les causataires, patients non volitifs directement affectés par le procès de simplification ou d'intensification. Pour le décodage du sens causatif, il se fera à partir du sens de la base (*simple, intense*) et de la morphologie verbale : « X rend Y (plus) simple », « X rend Y (plus) intense ».

La présence de verbes tels que *intensifier* et *simplifier* paraît très adéquate dans le contexte de la prolifération du virus Ebola où la communauté internationale (OMS, ONU, UE, les Etats...) intensifie ses efforts de lutte pour contenir la maladie et œuvre pour simplifier la mise en place de tests pour les diagnostics rapides.

D'autres verbes se forment par l'ajout de l'affixe *-iser* qui véhicule, entre autres significations, le sens causatif. Ce suffixe *-iser* dérivé du latin *-izare* – sert en français à construire des verbes d'action et plus précisément des verbes exprimant l'idée de transformation et d'adaptation. Citons quelques exemples :

44) Sida, SRAS, H1N1, Ebola : régulièrement surgit la menace d'un nouveau virus, favorisé par la pression démographique, l'évolution des modes de vie ou le réchauffement climatique. (*Science et avenir*, 14/8/2014)

45) Généralement, quand l'infection active des gènes favorisant l'inflammation des vaisseaux sanguins et la destruction des cellules, les symptômes sont sévères, ont constaté ces virologues. (*Science et avenir*, 31/10/2014)

46) Parmi les raisons du retard à la réponse de la crise, Mme Stocking a aussi évoqué le problème des changements de mentalité sur place en Afrique, dans des communautés qui ont pratiqué pendant des centaines d'années des rites funéraires et

auxquelles on demande brutalement de les abandonner, car ils favorisent la transmission du virus mortel. (*Science et avenir*, 12/5/2015)

47) Les retards dans la prise de conscience de l'étendue de cette épidémie et dans l'appel à mobiliser l'aide internationale et à construire une réponse opérationnelle ont finalement été reconnus par l'OMS. Alors que l'alerte était donnée par le terrain et notamment par Médecins sans frontières, les mois perdus se sont soldés par des milliers de cas et des centaines de morts. (*Le Monde*, 11/8/2014)

48) Au total, 1.800 employés ont été mobilisés et formés au repérage de personnes à risque, de la décontamination des lieux infectés et au traitement des malades, explique le docteur Faisal Shuaib, à la tête du centre opérationnel d'urgence contre l'Ebola. (*Science et avenir*, 20/10/2014)

Les verbes *favoriser* et *mobiliser* – créés de l'association du morphème *-iser* au substantif *faveur* (avec changement de la base) et à l'adjectif *mobile* – sont employés dans une construction transitive simple à objet. Le causateur – inanimé (exemples 44 à 47) ou indéfini (exemple 48) – contrôle le procès et exerce une sorte de coercition sur l'objet humain (exemple 48) ou inhumain (exemples 44 à 47).

L'emploi du verbe *favoriser* souligne, dans ce contexte, tous les éléments qui aident à la propagation du virus (*la pression démographique, les rites funéraires, ...*). Quant au verbe *mobiliser*, il est également bien situé dans cette situation précaire qui fait appel à la mobilisation internationale contre le virus.

Le suffixe *-iter*, le moins fréquent dans notre corpus, donne également lieu à des verbes à caractère causatif avec le sens de *rendre (plus)...* :

49) Le comité d'urgence a par ailleurs prévenu que « les Etats doivent se préparer à détecter et traiter des cas de malades d'Ebola » et « faciliter l'évacuation de leurs ressortissants, en particulier les personnels médicaux qui ont été exposés à Ebola ». (*Science et avenir*, 8/8/2014)

50) Même constat pour le Pr Jean-François Delfraissy, directeur de l'Agence française de recherche sur le sida qui souligne que les virus émergents « arrivent essentiellement des pays du sud soit d'Asie, soit d'Afrique », et que leur propagation dans le reste du monde est grandement facilitée par les voyages en avion. (*Science et avenir*, 14/8/2014)

Le verbe *faciliter*, suffixé en *-iter* et identifiable comme causatif morphologique, pourrait être paraphrasé par la construction *rendre (plus) facile*. L'agent causateur [+animé] (*les Etats = les responsables*) et doté d'intentionnalité contrôle le procès dans l'exemple 49, alors qu'il l'initie dans l'exemple 50 (*les voyages en avion*) étant [-animé] et [-intentionnelle]. Dans les deux cas, le CO désigne une entité abstraite (*évacuation, propagation*) qui change d'état ([-facile] → [+facile]) sous l'influence du causateur.

A travers ces exemples, nous pouvons donc voir le rôle de la morphologie dans la construction des causatifs. Peu fréquent dans notre corpus, ce mécanisme morphologique de causativisation, malgré sa simplicité formelle, ne constitue pas un indice linguistique à explicité maximale, les morphèmes liés pouvant se lexicaliser au point d'être de moins en moins identifiables.

3.3. Le troisième palier : les causatifs implicites [-explicite].

Nous parvenons enfin au dernier palier de notre échelle, à savoir le procédé implicite d'expression de la cause ou *la causalité non marquée* linguistiquement. L'énorme production scientifique consacrée à la causalité fait cependant peu de cas des constructions dans lesquelles la causalité n'est pas explicite. Il s'agira ici de verbes qui ne comportent pas en soi un signifié causatif. C'est la situation pragmatique qui permet de les interpréter comme exprimant une idée de causation, raison pour laquelle nous les nommerons les « causatifs pragmatiques ». La principale difficulté de ce type vient du fait qu'il est plus difficile à repérer et qu'il n'est pas possible de s'appuyer sur le verbe seul pour donner à l'énoncé la valeur causale. L'interprétation causale fait appel au contexte ou à certains indices contextuels. C'est là que vont se situer certains verbes provenant d'autres champs sémantiques (en l'occurrence le champ sémantique de la maladie, notamment lié aux virus) et qui peuvent épisodiquement être employés dans un sens causal.

Examinons ces énoncés :

51) Les morts sont aussi très contagieux. Les rites funéraires sont rarement hygiéniques dans ces régions du monde et le défunt peut transmettre Ebola à ceux qui s'occupent de sa sépulture. (*Le Nouvel observateur*, 5/4/2014)

52) Selon des spécialistes, un malade guéri peut pendant quelques jours transmettre le virus par voie sexuelle, mais le doute subsiste sur les causes de cette nouvelle contamination. (*L'Express*, 21/3/2015)

53) Sans en mourir, la bête porteuse contamine les hommes qui la touchent ou la mangent. (*Le Nouvel observateur*, 5/4/2014)

54) Cependant, chaque médicament sélectionne certaines souches résistantes. Leurs compétiteurs décimés, ces souches se multiplient de façon incontrôlée et contaminent d'autres personnes. (*Pour la Science*, 10/2014)

55) Jusqu'à présent on soupçonnait une autre espèce de chauve-souris d'être le réservoir du virus, qui contaminerait l'homme soit directement, soit par l'intermédiaire de singes. (*Le Figaro*, 30/12/2014)

56) Il faut aussi s'efforcer de repérer les « supercontagieux », ces malades qui contaminent bien plus leur entourage que la moyenne. « 80 % d'une épidémie est due aux 20 % des malades les plus contagieux ». (*Le Figaro*, 16/1/2015)

57) En se répandant au-delà des frontières guinéennes, le virus a infecté plus de 600 personnes au total, dont 390 n'y ont pas survécu. (*Science et vie*, 2/7/2014)

58) L'animal infecte aussi les singes, favorisant ainsi la prolifération de la maladie. (*Le Nouvel observateur*, 5/4/2014)

59) Au Liberia, un médecin, Gobe Logan, a même soigné avec succès des malades d'Ebola avec de la lamivudine, une molécule qui agit habituellement sur le VIH. (*Le Parisien*, 7/10/2014)

60) François Hollande a assuré lundi que son pays était « en situation de pouvoir soigner » des personnes atteintes par le virus d'Ebola, « si des cas se produisaient en France ». (*Le Parisien*, 7/10/2014)

61) Cette fois il ne s'agit pas d'un vaccin, mais bien d'un traitement qui pourrait permettre de soigner des personnes déjà infectées. (*Science et avenir*, 2/6/2015)

Dans de tels énoncés, la notion de cause sous-jacente est reconstruite interprétativement. A leur sens originel, les verbes (*transmettre, contaminer, infecter, soigner...*) ont un sens causatif additif suggéré par le contexte et actualisé par l'orientation sémantique des éléments périphériques.

Dans les exemples 51 et 52, le causateur non agentif (*défunt, malade guéri*) favorise le procès de « transmission » du causataire inanimé, en l'occurrence *le virus Ebola*. Dans les exemples 53 à 58, le sujet causateur de la contamination ou de l'infection est le virus même ou ses porteurs/réservoirs (*bête porteuse, souches, chauve-souris, malades, animal*). L'objet

causataire manipulé physiquement par le virus est [+humain] (exemples 53 à 57), [+animé] et [-humain] (exemple 58). Quant au verbe *soigner* (exemples 59 à 61⁷²), il se manifeste également dans une construction transitive renvoyant à des sujets humains agentifs, avec toujours un objet non agentif ayant le rôle de patient et de bénéficiaire (*des personnes atteintes par le virus, des malades d’Ebola*) qui subit un changement d’état de santé ([+malade] → [+sain]).

Les verbes (*transmettre, contaminer, infecter, soigner...*) mènent donc à des résultats qui suivent l’ordre de cheminement de la maladie : la transmission de la maladie (1^{re} phase), la contamination et l’infection (2^e phase), la guérison (3^e phase éventuelle⁷³). Il faut préciser que cette causation inductive est très bien représentée dans notre corpus.

4. Conclusion.

L’examen de la production de vulgarisation scientifique sur Ebola nous a permis d’obtenir le matériel nécessaire pour développer notre réflexion sur la causalité comme concept présent plus ou moins explicitement dans la langue française ainsi que ses divers moyens d’expression allant du marqué au non marqué. Dans cette enquête, nous avons, suite à une description de la notion de cause, proposé un schéma global de la causalité dans le système verbal en étalant les causatifs explicites, ±explicites et implicites, situés à tous les niveaux de traitement linguistique (lexical, morphosyntaxique, pragmatique).

Nous avons présenté les cas où la causalité est explicitée par le biais des causatifs lexicaux – étiquetés « verbes de cause » – qui expriment la notion par excellence quel que soit le contexte. De même, nous avons récupéré des termes plus ou moins explicites d’expression de la cause, et ce à l’échelle des causatifs syntaxiques et morphologiques. A ce niveau morphosyntaxique complexe, les mécanismes causatifs exigent un effort d’identification et d’interprétation. Nous avons enfin détecté des causatifs pragmatiques comme moyen implicite de causation, repérables à partir des emplois en contexte. Les causatifs, dans le domaine des discours d’intérêt spécialisé, se manifestent donc à des degrés plus ou moins marqués linguistiquement et doivent être appréhendés comme un phénomène linguistique complexe qui montre le poids de l’interaction entre les composantes lexicale, syntaxique, morphologique, pragmatique d’une part et la composante sémantique d’autre part. Varier les dispositifs causatifs permet d’éviter des redondances continues qui pourraient ennuyer le grand public, principal destinataire de ce type d’écrits.

Le classement graduel de notre échelle n’est pas le seul facteur décisif dans notre étude. La question de fréquence a aussi un effet non négligeable. Nous ne pouvons manquer

⁷² Pour l’exemple 60, *son pays* pour *ses médecins et spécialistes* (par métonymie).

⁷³ Cette 3^e phase peut aussi être la mort. Voir Supra le causatif lexical *tuer*.

d'être frappée par la dissymétrie de la répartition des causatifs dans les textes de vulgarisation scientifique sur Ebola. Au niveau des causatifs lexicaux, les statistiques montrent que, contrairement à une idée assez répandue, c'est bel et bien le verbe *causer* le moins répandu. Or, à lui tout seul, *tuer* représente 75% des occurrences observées. Les verbes *entraîner* et *provoquer* se placent également sur l'échelle avec une haute fréquence. Au niveau des constructions causatives, *faire* dépasse les autres structures avec *laisser* et avec les verbes des CP. Le groupe des causatifs morphologiques, quant à lui, se situe au niveau le plus bas de notre classement. Par ailleurs, force est de signaler que le procédé implicite d'expression de la causation représenté par les causatifs pragmatiques a enregistré dans notre corpus des scores élevés. Bref, comme en témoignent les résultats de notre étude, les causatifs lexicaux, le PC (avec « faire + Vinf ») et les causatifs pragmatiques sont le moyen le plus important dans la conceptualisation de l'image des causatifs dans les écrits de VS. concernant le sujet « Ebola ».

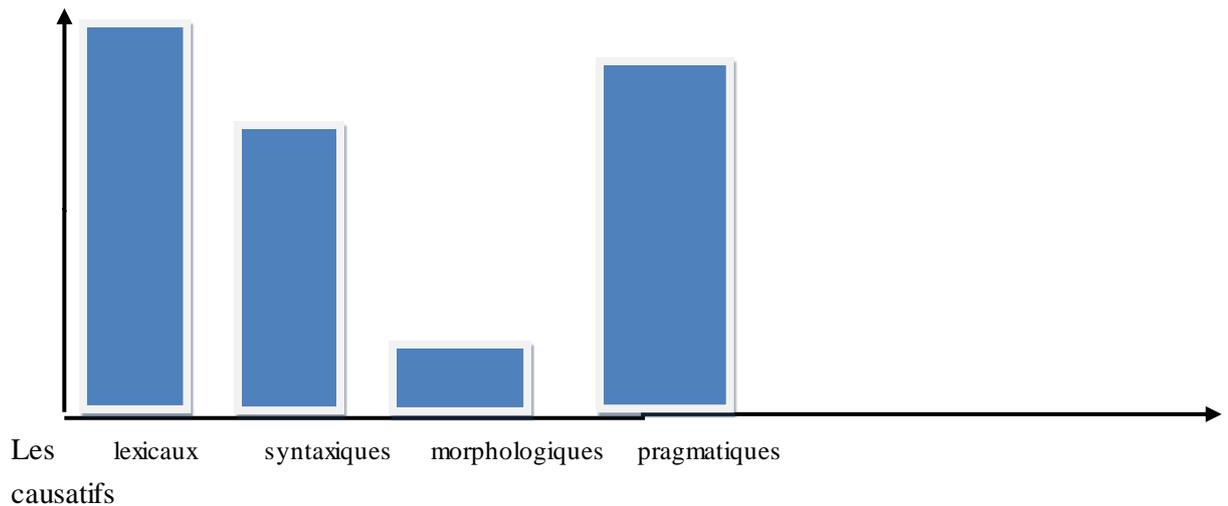


Figure 5. *Statistique des causatifs dans la VS. sur Ebola*

A l'issue de ce travail, nous espérons avoir pu atteindre notre objectif de départ : présenter une grammaire des verbes causatifs dans les écrits de VS., à tous les niveaux de traitement linguistique allant de l'explicite à l'implicite.

Bibliographie

Corpus

- L'Express
- Le Figaro

- Maxi Sciences
- Le Monde
- Le Nouvel Observateur
- Le Parisien
- Pour la Science
- Science et avenir
- Science et vie

Ouvrages cités

- ABEILLÉ, A., GODARD, D., MILLER, P., « Les causatives en français : un cas de compétition syntaxique », *Langue Française*, 1997, N° 115, pp. 62-74.
- ANDLER, D., FAGOT-LARGEAULT, A., SAINT-SERNIN, B., *Philosophie des sciences*, 2002, vol. 2, Paris, Gallimard.
- ANSCOMBRE, J.-Cl., « La représentation de la notion de cause en langue », *Cahiers de grammaire*, 1984, N° 8, pp. 5-53.
- BARTHOLY, M.-Cl., DESPIN, J.-P., GRANDPIERRE, G., 1978, *La science : épistémologie générale*, Paris, Editions Magnard.
- BOSSONG, G., « Le marquage différentiel de l'objet dans les langues d'Europe » in *Actance et valence dans les langues de l'Europe*, sous la direction de FEUILLET, J., 1998, Berlin, Mouton de Gruyter, pp. 193-258.
- BOUDON, R., *L'art de se persuader*, 1990, Paris, Fayard.
- CHARAUDEAU, P., *Grammaire du sens et de l'expression*, 1992, Paris, Hachette Éducation.
- COMRIE, B., « The syntax of causative constructions: cross-language similarities and divergences », *Syntax and Semantics*, 1976, vol. 6, pp. 261-312.
- COMRIE, B., *Language universals and language typology*, 1981, Chicago, University of Chicago Press.
- DEJEAN de la BÂTIE, N., 1974, Note sous Cass. civ. 2, 1^{er} février 1973, *Juris classeur périodique JCP*, II, N° 17882.
- DESCLÉS, J.-P., GUENTCHÉVA, Zl., « Causalité, Causativité, Transitivity », in *Typology of Verbal Categories*, sous la direction de KULIKOV L. et VATER H., 1998, Tübingen, Max Niemeyer Verlag, pp. 7-25.
- DI VITO, S., « Quelques réflexions sur la causalité », *Interlingüística*, 2005, N° 16 (2), pp. 1137-1151.
- DIXON, R. M.W., « A typology of causatives: form, syntax and meaning », in *Changing valency. Case studies in transitivity*, sous la direction de DIXON R. M.W et AIKHENVALD, A., 2000, Cambridge, Cambridge University Press, pp. 30-83.

- ENGHELS, R., ROEGIEST, E., « Voir passer et laisser passer : La syntaxe de la perception visuelle et de la causation négative en contraste », *Revue roumaine de linguistique RRL, LVIII*, N° 3, 2013, pp. 251–274.
- FRANÇOIS, J., DENHIÈRE, G., *Sémantique linguistique et psychologie cognitive, Aspects théoriques et expérimentaux*, 1997, Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble.
- GAATONE, D., « Les pronoms conjoints dans la construction factitive », *Revue de Linguistique Romane*, 1976, T. 40, pp. 167-182.
- GREVISSE, M., GOOSSE, A., 2008, *Le Bon Usage*, Paris, Duculot.
- GROSS, G., « Un complément de cause en *par* », *Neophilologica*, 1983, T. II, pp. 55-67.
- GROSS, G., NAZARENKO, A., « Quand la langue cause », *Intellectica*, 2004/1, N° 38, pp.15-41.
- HAMON, S., LEEMAN, D., « Les verbes de cause à partir de l'exemple de *causer* », *Langue Française*, 2007, N° 150, pp. 74-91.
- JACKIEWICZ, A., 1998, *L'expression de la causalité dans les textes, Contribution au filtrage sémantique par une méthode informatique d'exploration contextuelle*, Thèse de doctorat Université de Paris-Sorbonne.
- JACKIEWICZ, A., « La causalité dans la langue », *Intellectica* 2004/1, N° 38, pp. 43-67.
- KAHANE, S., MEL'ČUK, I., « Les sémantèmes de causation en français », *Linx*, 2006, N° 54, pp. 247-292.
- KRONNING, H., « Auxiliarité, énonciation et rhématicité », in *Modes de repérages temporels*, sous la direction de MELLET, S., VUILLAUME, M., *Cahiers Chronos*, 2003, n° 11, Amsterdam, Rodopi, pp. 231–249.
- LIGNON, S., « Les suffixations en *-iser* et en *-ifier* : vérifier les données pour vérifier les hypothèses ? », *Morphology in Toulouse. Selected proceedings of Décembrettes 7*. Editors N. Hathout, F. Montermini, J. Tseng, 2013, München, Lincom Europa, pp. 119-132.
- MOESCHLER, J., « L'expression de la causalité en français », *Cahiers de Linguistique Française*, 2003, N° 25, pp. 11-42.
- MOLINIÉ, Ch., « Sur les constructions causatives figées du français », *Linx*, 2005, N° 53, pp.197-216.
- MULLER, Cl., « Verbes non prédicatifs et absence de sélection actancielle », in *Au commencement était le verbe, Syntaxe, sémantique et cognition, Mélanges en l'honneur du Professeur Jacques François*, sous la direction de NEVEU, F., BLUMENTHAL, P., LE QUERLER, N., 2011, Berne, Peter Lang, pp. 387-401.
- NAZARENKO, A., *La cause et son expression en français*, 2000, Paris, Ophrys.
- NEDÂLKOV, Vl., SIL'NICKIJ, G., « The typology of morphological and lexical causatives », in *Trends in Soviet Theoretical Linguistics*, sous la direction de KIEFER, F., 1973, vol. 18, Dordrecht, D. Reidel Publishing Company (trad. anglaise de *Tipologiâ kauzativnyx konstrukcij*, Holodovič (éd.) 1969), pp. 1–32.

- NOVAKOVA, I., « Le factitif français (*Faire + Vinf*): approche syntaxique, sémantique et contrastive (français-bulgare) », *Tranel*, 2002, N° 37, pp. 93-113.
- NOVAKOVA, I., « Syntaxe et sémantique des constructions causatives », in *Les catégories verbales dans les langues romanes*, 2010, Sofia, CU Romanistika, pp. 274-287.
- PLATON, *Philèbe*, 26^e et *Timée*, 28^a (traduction Rivaud 1985).
- RIHS, A., « Gérondif, participe présent et expression de la cause », *Nouveaux cahiers de linguistique française*, 2009, N° 29, pp. 197-214.
- ROBRIEUX, J.-J., *Éléments de rhétorique et d'argumentation*, 1993, Paris, Dunod.
- SAÏB, A., « Les virus, inertes ou vivants ? » in *Pour la Science*, 2006, N° 350, pp. 60-64.
- SHIBATANI, M., « The Grammar of Causative Construction : a Conspectus », in *Syntax and Semantics*, 1976, vol. 6, New York, Academic Press, pp. 1-40.
- TALMY, L., « Semantic Causative Types », in *The Grammar of Causative Constructions*, sous la direction de SHIBATANI, M., *Syntax and Semantics*, 1976, n° 6, New York, Academic Press, pp. 43-116.
- TALMY, L., *Towards a Cognitive Semantics II: Typology and Process in Concept Structuring*, 2000, Cambridge, MA, MIT Press.
- TESNIÈRE, L., *Éléments de syntaxe structurale*, 1959, Paris, Klincksieck.
- UȘURELU, C., « La grammaticalisation des opérateurs factitifs en roumain », in *Revue roumaine de linguistique RRL*, 2011, LVI 2, N° 2, pp. 159-166.

Dictionnaires

Le Dictionnaire Hachette, 2013, Paris, Hachette éducation.

Le Petit Larousse Illustré, 2009, Paris, Larousse.

Le Petit Robert de la langue française, 2013, Paris, Le Robert.

ÉPISTÉMOLOGIE LINGUISTIQUE DE LA CAUSALITÉ

Pierre FRATH (Université de Reims Champagne-Ardenne, Université Paris - Sorbonne)

Introduction.

La notion de cause semble généralement acceptée comme une sorte d'évidence qui s'exprime dans la langue, soit explicitement, comme dans *Je prends un parapluie parce qu'il pleut* ou *Max a causé la chute de Paul*, soit implicitement comme dans *L'exposition Picasso suscite l'intérêt du public* ou *Des pluies torrentielles ont provoqué des inondations, voire Il est mort de honte* ou *L'odeur de la mer*. Dans ces deux derniers exemples, la causalité n'a pas de réalité lexicale, mais on admet qu'elle est présente au niveau sémantique. On parle alors parfois de « signe zéro de la cause ».

Cet article se développera en trois parties. La première sera consacrée à une approche de la cause que nous qualifions d'ontologique, et que nous examinerons à partir des travaux de Leonard Talmy. Dans la seconde, nous tenterons de formuler une conception de la cause plus linguistique et plus anthropologique, illustrée dans le chapitre trois à l'aide de données recueillies dans un corpus de textes littéraires. La conclusion sera l'occasion de formuler une synthèse sur la notion de causalité.

1. Une conception ontologique de la causalité.

La causalité est tout à fait observable dans la langue. En première approche, on la distingue très clairement dans un grand nombre d'énoncés dans lesquels la survenue de certains événements est attribuée à des événements antérieurs ou à des facteurs agissant de quelque manière. Dans un de nos exemples ci-dessus, c'est l'événement « il pleut » qui produit l'événement « j'ai pris un parapluie » ; dans un autre, l'événement « il est mort » est lié à un état intérieur nommé « honte ».

Cette réalité linguistique, on la considère tout naturellement comme une conséquence de l'existence de la cause dans le monde réel et dans celui des concepts. La pluie qui tombe et le fait de prendre un parapluie sont des événements réels, et si nous comprenons le lien causal qui les relie, c'est bien qu'ils ont un pendant conceptuel dans nos esprits. Pour la plupart des auteurs, les trois types d'existence, linguistique, réel et conceptuel sont intimement liés dans une sorte d'ontologie intriquée. C'est tout à fait le cas chez Leonard Talmy, comme on va le voir maintenant en étudiant sa conception de la causalité dans *Toward a cognitive semantics* (2000). Les passages suivants sont extraits du chapitre 8, « The Semantics of Causation ».

« Although English is the main language tapped for examples, the semantic elements and situations dealt with are taken to be fundamental, figuring in the semantic basis of all languages – that is, taken to constitute a part of a universal

semantic organization, deeper than those respects in which individual languages differ from each other ».

La causalité est ainsi un élément dans une « organisation sémantique universelle » qui constitue le fondement de toutes les langues ⁷⁴. Talmy la subdivise en « situations sémantiques causatives », chacune liée à une structure syntaxique :

« With this study broadly located within the framework of generative semantics and syntax, for each type of causative semantic situation I propose an underlying syntactic structure and subsequent derivation to provide a compact formulation in which a situation's semantic components and their interrelations are explicitly indicated... »

Il poursuit en donnant une liste de « situations sémantiques causatives », dont voici quelques exemples :

- Autonomous event : The vase broke
- Basic causation : The vase broke as a result of a ball rolling into it
- Event causation : A ball's rolling into it broke the vase
- Instrument causation : A ball broke the vase by rolling into it
- Onset causation : I pushed the box across the ice of the frozen pond
(I set it in motion and stayed put)
- Extended causation: I pushed the box across the ice of the frozen pond
(I set it in motion, going along with it)
- Enabling causation: I emptied the tub by pulling the plug
- Agent causation: I broke the vase by rolling a ball into it
(with intended outcome)
- Author causation: I broke the vase by rolling a ball into it
(with unintended outcome).
I mislaid the pen somewhere in the kitchen
- « Undergoer » self-agentive causation :
I lost the pen somewhere in the kitchen
- Chain of agency : The king sent for his pipe
(2-member chain of agency)
The king sent for his daughter to come
(3-member chain of agency)

⁷⁴ C'est pourquoi, selon Talmy, les exemples en une seule langue, l'anglais, ont une portée générale.

The king had his daughter sent for
(4-member chain of agency)

- Etc.

Talmy examine ensuite des phrases comme :

- I helped the water flow out of the tank by enlarging the hole

Il y distingue deux types de causes, une ancrée dans le monde réel (l'eau coule de toute façon en raison de causes physiques comme la gravité), et l'autre due à un agent humain qui augmente le débit en agrandissant le trou d'écoulement. Il précise que les causes réelles doivent être exclues de la notion de sémantique causale (« [They] must be excluded from the semantic causative notion », p. 478). Une phrase comme *Water poured from the tank* est alors considérée, non comme une phrase causative, mais comme un événement autonome (*autonomous event*, voir au début de la liste des « situations sémantiques causatives » ci-dessus). Cependant la causalité physique est réintégrée dans la théorie par le truchement du concept :

« The aim of the present study is to investigate the characteristics of this *semantic causation and non-causation*, where « semantic » refers to the organization of notions (including ones about the physical world) in the mind pursuant to their expression by language (rather than, say, the organization of phenomena in the physical world) ».

Pour Talmy donc, l'« organisation sémantique universelle » est une structure profonde ontologique qui comprend, outre la causalité, d'autres grandes notions qui permettent de comprendre le monde. Il ne les mentionne pas, mais on peut supposer qu'il s'agit de concepts comme la conséquence, le temps, l'espace, la qualité, etc. Nombre de théories linguistiques modernes reposent sur des ontologies plus ou moins explicites, plus ou moins structurées, qui admettent l'existence en soi d'entités sémantiques fondamentales et universelles⁷⁵. Elles sont les héritières des ontologies que les philosophes proposent et discutent depuis l'Antiquité. Celle d'Aristote par exemple comprenait dix éléments, à savoir la Substance, la Qualité, la Quantité, la Relation, l'Action, la Passion, le Temps, le Lieu, la Position, l'Avoir.

Chez les Anciens, l'accent était mis sur l'*existence conjointe, réelle et conceptuelle* des entités ontologiques : « Le pensé et l'être sont une même chose », dit la déesse dans le

⁷⁵ Voir par exemple Pustejovsky 1993, 2001, Cruse 2000, etc.

Poème de Parménide⁷⁶. Chez Descartes, nos concepts coïncident avec les choses du monde par la grâce de la volonté divine : la notion que je me fais de la cire correspond à la cire réelle parce que Dieu est bon et qu'il ne me trompe pas en plaçant en moi des concepts qui n'auraient pas de correspondants dans le réel⁷⁷. De là il n'y a qu'un pas pour considérer que les concepts sont premiers parce que sans eux l'Être n'est pas accessible. C'est l'idée exprimée dans l'adage médiéval « Vox significat rem mediantibus conceptibus » (la parole signifie la chose par le moyen du concept), reprise au XX^e siècle par Ogden et Richards (1923) dans leur célèbre triangle sémiotique, et par nombre de théories linguistiques depuis.

Difficultés de la conception ontologique.

Que reprocher à cette conception ontologique ? se demande peut-être le lecteur. Deux choses essentiellement, d'ailleurs liées : le côté hypothétique des entités causales posées, et leur mode d'action incompréhensible. Reprenons les exemples du début.

- 1) Je prends un parapluie parce qu'il pleut.
- 2) Max a causé la chute de Paul.
- 3) L'exposition Picasso suscita l'intérêt du public.
- 4) Des pluies torrentielles ont provoqué des inondations.
- 5) Il est mort de honte.
- 6) L'odeur de la mer.

En 1, le locuteur conjoint explicitement deux propositions à l'aide de la conjonction de subordination *parce que*. Il aurait cependant pu s'en passer et dire *Il pleut, je prends un parapluie*, ou bien *Je prends un parapluie, il pleut*. Les phrases 5 et 6 sont dans le même cas : elles ne présentent pas de signe causal. Quel est alors le mode d'action de la causalité sur la phrase et sur notre entendement ? Si l'interlocuteur comprend une phrase comme étant causale, il faut bien que la cause se transmette de quelque manière. C'est là qu'intervient le *deus ex-machina* du « signe zéro de la cause », qui agit comme une sorte d'entité suprasegmentale qui se rajoute au message pour marquer la cause. Mais comment

⁷⁶ *Le poème de Parménide, II et III* (Tannery 1887)

⁷⁷ Descartes 1641, 1990, *Méditations II et III*.

et pourquoi une telle entité causale se rajouterait-elle à l'énoncé, et comment agirait-elle sur l'interlocuteur sachant qu'elle n'a pas de forme linguistique ?

Une réponse serait d'admettre que la conjonction *parce que* est sous-entendue, mais ce ne serait qu'une variante de la précédente. Une autre encore serait de poser le contexte comme donnant sa valeur causale à la phrase, mais une telle explication est bien trop forte et elle ne dit rien sur le mode d'action du contexte.

Dans les exemples 2, 3 et 4, la notion de cause est portée par les verbes *causer*, *susciter* et *provoquer*. Mais là aussi, s'agit-il de l'ajout d'un élément causal à un ensemble de caractéristiques sémantiques qui constitueraient le sens non-causal de ces verbes ? Faut-il admettre que l'ensemble du sens lexical est constitué d'entités ontologiques ? Ces conceptions reposent *in fine* sur l'hypothèse de l'existence d'universaux dont des regroupements viennent s'incarner dans les mots et leur donner leurs sens. Ainsi, *causer*, *susciter* et *provoquer* recevraient leur sens causal d'un universel de cause⁷⁸, et les différences entre ces verbes seraient dues à d'autres universaux qui agiraient différemment en eux.

Quant à l'exemple 5, *l'odeur de la mer*, le moins qu'on puisse dire est que la notion de causalité ne s'y impose pas avec force. Elle existe cependant, et nous essaierons d'en rendre compte dans la suite de notre texte.

L'approche décrite ici à grands traits présente, on l'a vu, de nombreuses difficultés épistémologiques. Il temps maintenant de proposer une alternative moins ontologique, mais plus anthropologique et plus linguistique.

2. Vers une approche anthropologique et linguistique de la causalité.

Nature de la causalité.

Mais d'abord, qu'est-ce que la causalité ? Pour nombre d'auteurs, elle ne va pas de soi. Hume par exemple pensait qu'« il n'y a pas d'objet qui implique l'existence d'un autre objet, si nous les considérons en eux-mêmes »⁷⁹. Les vues de Schopenhauer sont encore plus radicales :

7) « ... l'insuffisance du naturalisme éclate [...] dans ce fait que l'explication physique voit la raison du fait particulier dans sa cause, mais que la série de ces causes [...] se poursuit dans une régression à l'infini, de sorte qu'aucune chose n'a pu être la première de manière absolue. Ensuite l'action de cette cause est ramenée

⁷⁸ Voir à ce sujet le texte d'Igor Mel'čuk dans cet ouvrage, où il fait référence à une sorte de « quark » de la causalité qui s'incarnerait dans les expressions causales.

⁷⁹ Cité dans Bertrand Russell, *History of Western Philosophy and its connection with Political and Social Circumstances from the Earliest Times to the Present Day*, 1946, London, Routledge, p. 639 (notre traduction).

à une loi naturelle, et celle-ci à une force naturelle, laquelle demeure absolument sans explication »⁸⁰.

Si ces auteurs ont raison, il ne semble pas possible d'affirmer sans autre forme de procès que la causalité soit une propriété du monde. Il faut alors plutôt la considérer comme un point de vue humain sur les objets dont nous parlons, sans existence ontologique propre autre que linguistique et culturelle⁸¹.

La notion-clé qui permettra d'avancer dans la réflexion est fournie par Hume, à savoir celle d'*objet considéré en lui-même*, c'est-à-dire *séparé* de son environnement. La séparation est le fait de la *dénomination référentielle*, une entité linguistique lexicalisée qui va maintenant être étudiée⁸².

Dénominations référentielles et conception anthropologique de la langue.

Notre monde est peuplé d'entités prédécoupées et déjà dénommées. « Les frontières de mon langage sont les frontières de mon monde », dit Wittgenstein⁸³. Ce qui n'est pas nommé n'existe pas *pour nous*, même s'il est possible, et même très probable, qu'il existe des choses non nommées sans que nous le sachions. Avant que le biologiste ait nommé la bactérie qu'il vient d'apercevoir dans son microscope, il ne peut en parler et elle ne peut entrer dans la langue : elle n'existe pas *pour nous*. Lorsque l'acte néologique a été accompli et que la bactérie a été portée sur les fonts baptismaux, elle existe *pour nous* ; elle peut alors vivre une vie linguistique et culturelle, et sa dénomination pourra agréger autour d'elle un corpus d'usages divers et variés qui contiendra, à terme, à la fois les connaissances que nous en avons et la phraséologie utilisée pour les dire. D'une manière générale, la langue nous dit *ce qui existe pour nous*, les membres de telle(s) ou telle(s) communauté(s) linguistique(s), et *comment en parler*.

Lorsque nous apprenons le nom d'un objet, nous découvrons donc quatre choses :

- a) que cet objet existe *pour nous*
- b) qu'il se distingue du reste de son environnement et jouit d'une existence *séparée*
- c) que des *connaissances discursives* lui sont associées et sont disponibles dans la conversation, dans des ouvrages de référence ou sur Internet
- d) comment en parler.

⁸⁰ Schopenhauer 2010 : 42.

⁸¹ D'ailleurs, cette conclusion n'est pas contredite par la physique moderne, qui a été amenée à réviser la notion classique du déterminisme. Les théorèmes d'incertitude de Heisenberg ont montré l'importance fondamentale de l'observateur dans les liens établis entre deux phénomènes.

⁸² On doit cette notion à Georges Kleiber. Voir par exemple Kleiber 2001 et 2003.

⁸³ *Tractatus logico-philosophicus*, § 5.6

Le sens lexical, c'est alors la sédimentation des usages auxquels les locuteurs ont été exposés, ce qui explique les différences interpersonnelles. Quant à la grammaire, elle est la généralisation conventionnelle, raisonnée et normée des concaténations d'usages dénommatifs qui constituent les phrases, dont les différentes parties ne peuvent être placées dans n'importe quel ordre. La grammaire n'a ainsi qu'un pouvoir *régulateur* sur le discours, nullement une capacité *générative*. La grammaire est usage. La langue est avant tout une entité anthropologique qui nous relie les uns aux autres, et son existence individuelle en nous est la conséquence de son existence en dehors de nous. La quête des universaux est dès lors inutile : l'intercompréhension est *donnée* par une langue préexistante, référentielle et déjà structurée que nous apprenons dans l'enfance. La langue nous vient des autres.

3. Étude de la causalité en corpus.

Puisque la langue nous vient des autres, le discours est une source légitime d'observations. Nous procédons maintenant à l'analyse des mots de la causalité de nos exemples dans un corpus de textes littéraires.

« *Parce que* »

En parlant des objets dénommés, nous les extrayons donc de notre monde nommé accompagnés d'un ensemble de connaissances portées par les corpus qui les accompagnent, lesquels correspondent peu ou prou à notre expérience des choses telles qu'elle s'est accumulée dans la langue et transmise au fil des générations. Ainsi la pluie est-elle un phénomène que nous comprenons grâce à nos connaissances. Nous savons qu'elle est vitale mais elle nous est malgré tout désagréable quand nous y sommes exposés, et nous cherchons à nous en protéger, souvent à l'aide d'un parapluie. Tout cela, et d'autres choses encore, fait partie du corpus qui accompagne la dénomination de *pluie*. C'est pourquoi nous ne sommes pas obligés de préciser la cause dans *Je prends un parapluie, il pleut* (qui semble être l'énoncé normal), et même que *Je prends un parapluie* ou *Il pleut* tout court suggèrent la présence de l'autre élément. On peut même penser que *Je prends un parapluie parce qu'il pleut* enfonce des portes ouvertes, et que l'usage de *parce que* dans ce cas sert à mettre en avant le côté évident de la raison pour laquelle je prends un parapluie, peut-être de manière un peu moqueuse. Avant de sortir sous une pluie battante, il serait possible de dire en accentuant *parce que* « Oui, tu vois, je prends un parapluie parce qu'il pleut », ou

même, au second degré, « Oui, je prends un parapluie parce qu'il fait beau, comme tu vois »⁸⁴.

Notre hypothèse est donc que *parce que* s'emploie plutôt discursivement pour conjoindre des éléments dans une relation causale qui sans la conjonction n'existerait pas. Nous avons examiné une grande partie des 199 occurrences de *parce que* dans le roman de Marcel Proust, *Du côté de chez Swann*, et en voici trois exemples :

8) M. Swann, qui, en dehors de quelques étrangers de passage, était à peu près la seule personne qui vînt chez nous à Combray, quelquefois pour dîner en voisin (plus rarement depuis qu'il avait fait ce mauvais mariage, parce que mes parents ne voulaient pas recevoir sa femme), quelquefois après le dîner, à l'improviste.

9) « Etes-vous seulement connaisseur ? Je vous demande cela dans votre intérêt, parce que vous devez vous faire repasser des croûtes par les marchands », lui disait ma grand-tante ;

10) Mais avant de m'ensevelir dans le lit de fer qu'on avait ajouté dans la chambre parce que j'avais trop chaud l'été sous les courtines de reps du grand lit, j'eus un mouvement de révolte, je voulus essayer d'une ruse de condamné.

Nous acceptons facilement que quelqu'un rende visite à des amis plus rarement parce que son épouse n'y est pas la bienvenue, qu'on puisse exprimer un doute quant à l'expertise en peinture de quelqu'un, ou qu'un lit en fer puisse être plus « frais » qu'un lit à baldaquin. Mais nous n'aurions pas considéré ces éléments en eux-mêmes ni établi de lien causal entre eux, si l'auteur ne les avait pas extraits de l'univers du narrateur, qui est aussi le nôtre en vertu de la langue que nous partageons, et reliés avec *parce que*. Nous sommes ici en présence d'une relation causale explicite.

« *Mort de honte* »

Le cas de *Il est mort de honte* est assez différent. Il ne s'agit pas ici de deux éléments reliés par un lien explicite, mais d'une seule unité phraséologique. Voici les quatre occurrences de *mort de honte* repérées dans un corpus de textes littéraires.

⁸⁴ On peine à imaginer comment une conception ontologique de la langue pourrait rendre compte de cela.

11) Je fus obligé, pour sortir, d'endosser une de ses redingotes, qui me tombait jusqu'aux talons et me donnait l'air d'un musicien piémontais ; il ne me manquait qu'une harpe. Quelques mois auparavant, si j'avais dû courir les rues dans un pareil accoutrement, je serais mort de honte ; mais, pour l'heure, j'avais bien d'autres hontes à fouetter, et les yeux des femmes pouvaient rire sur mon passage, ce n'était plus la même chose que du temps de mes caoutchoucs...

12) Et moi ! je n'ose pas seulement te serrer la main ! Dans le bois, quand mon fils dormait, et que tu dormais aussi, j'ai failli t'embrasser tout doucement. Mais je serais mort de honte plutôt que de te le demander et j'ai autant souffert dans cette nuit-là qu'un homme qui brûlerait à petit feu.

13) Son grand tourment était de ne s'être pas confiée à Hubertine. Si elle avait pu l'interroger, celle-ci, d'un mot sans doute, lui aurait révélé le mystère. Puis, il lui semblait que parler seulement à quelqu'un de son mal, l'aurait guérie. Mais le secret était devenu trop gros, elle serait morte de honte.

14) Caroline Héquet, née à Bordeaux, d'un petit employé mort de honte, avait la bonne chance de posséder pour mère une femme de tête, qui, après l'avoir maudite, s'était remise avec elle, au bout d'un an de réflexion, voulant au moins lui sauver une fortune ; la fille, âgée de vingt-cinq ans, très froide, passait pour une des plus belles femmes qu'on pût avoir à un prix qui ne variait pas.

Dans trois cas sur quatre, la personne dont il est question n'est pas décédée : la mort est simplement une conséquence hypothétique envisagée de manière hyperbolique par rapport à tel ou tel événement. D'ailleurs, le verbe *être* est au conditionnel. Quant au dernier exemple, on apprend que le père de la jeune prostituée a été durement affecté, mais on ne sait pas s'il est effectivement mort, et si oui, si la honte est seule responsable, ou bien si elle n'a fait que contribuer à un mauvais état de santé général.

L'expression *mort de honte* est ainsi une unité phraséologique lexicalisée signifiant *durement affecté par une très grande honte*. Il semble difficile de la segmenter en deux parties, dont l'une (*la honte*) serait la cause de l'autre (*la mort*). Elle constitue un tout.

« Causer »

Voici les huit occurrences de *causer* relevés dans le roman de Proust :

15) Je ne croyais pas ainsi causer d'ennuis à mon oncle.

- ... la joie qu'elle ne doutait pas que ses paroles allaient causer à ma tante,
- ... l'indignation que cette façon de parler de son père eût pu lui causer
- ... puisque devenu le corps de celle qu'il aimait, il serait désormais le seul qui fût capable de lui causer des joies et des tourments.
- il bénissait Odette de lui permettre ces visites quotidiennes, dont il sentait qu'elles ne devaient pas lui causer à elle une bien grande joie,
- ... lui donnait la même sensation d'étouffement que peut causer aujourd'hui à des gens habitués à vingt ans d'électricité, l'odeur d'une lampe qui charbonne ou d'une veilleuse qui file.
- ... l'échelle des plaisirs qu'elle pouvait lui causer
- ... mais sans lui causer de trop vives souffrances.

Ce qui est causé, c'est un état psychologique agréable (joie, plaisir) ou désagréable (indignation, tourments, sensation d'étouffement, souffrances). Le premier exemple est une exception : les *ennuis* causés ont aussi un côté objectif. Pour savoir si l'emploi de *causer* par Proust est spécifique à cet auteur, nous avons examiné les différentes formes du participe passé *causé* et les 340 occurrences de *causer* qui apparaissent dans notre corpus littéraire, parmi lesquelles seuls une quarantaine n'ont pas le sens de *parler, bavarder*. L'usage de Proust est largement confirmé : ce sont des états mentaux qui sont causés dans presque tous les cas, avec quelques occurrences de mots qui, comme *ennuis*, se caractérisent par un double aspect, réel et psychologique : *malheurs, maux, désastres, défaillances*. Il faut y ajouter quelques éléments matériels, à savoir le *tapage* :

- 16) L'affaire Blaireau commençait à causer un grand tapage dans Montpaillard, et les *calus* :
- On était tenté de regarder aux mains de ce drôle pour voir s'il ne s'y trouvait pas des calus causés par le maniement de la rame,

A cette liste, il faut ajouter la *mort*, qui apparaît plusieurs fois, et les *pertes humaines* :

- 17) - Sa dernière erreur avait été de mourir après dix ans de ménage, et de causer ainsi la mort du marchand de draps, qui ne put lui survivre.
- Les balles sifflaient au-dessus de la Moselle, sans causer de pertes ni d'un côté ni de l'autre.

Les éléments à l'origine des états psychologiques causés sont des personnes ou des paroles généralement, des objets dans d'autres cas (une lampe, des rames, des balles, ...), ou des événements (l'odeur d'une lampe qui charbonne). L'usage de *causer* est ainsi fortement

encadré par sa phraséologie : le type des choses causantes et des choses causées est très restreint. En particulier, notre phrase d'exemple *Max a causé la chute Paul*, ne semble pas correspondre à l'usage habituel de ce verbe. Si le sujet est bien humain (*Max*), la chute de Paul ne fait pas partie du type de choses communément causées. Le verbe *causer* ne peut pas être considéré comme un opérateur de causalité à caractère général.

« *Susciter* »

Voici les quinze occurrences des diverses formes du verbe *susciter* qui apparaissent dans notre corpus de textes littéraires.

18) Que de souvenirs, à votre insu, vous suscitez en moi, quand vous prononcez le nom de ce lieu, en croyant me l'apprendre !

- ... tout cela n'était peut-être qu'un songe suscité après coup dans mon imagination attendrie par les récits qu'on me faisait journellement.

- Et puis ce contentement futile se mêlait vite de remords, d'inquiets scrupules suscités à l'idées de Mme Couaen, d'excuses secrètes et de petits accommodements de conscience...

- Si la pureté commence et ne suscite pas la charité, elle ne reste pas pureté longtemps, elle devient terne et sordide.

- Il montrait, dans tous les pays et dans tous les temps, un goût frénétique pour toutes les substances, même dangereuses, qui, en exaltant sa personnalité, pouvaient susciter un instant à ses yeux ce paradis d'occasion, objet de tous ses désirs

- Susciter une méchante affaire, à la bonne heure ; et pendant la fermentation, calomnier à dire d'experts

- Depuis sa brouille avec le Bonheur des Dames, ce dernier rêvait de susciter au colosse des concurrences

- ... Martin Latouche, dont la réception avait pourtant suscité la plus extrême curiosité.

- Alors Juda dit à Onan : Va vers la femme de ton frère, prends-la, comme beau-frère, et suscite une postérité à ton frère.

- Dans cette courte résurrection de Rome antique suscitée par les Français

- Une erreur fort commune est de croire que la morphine suscite des rêves, procure des visions.

- Leurs démarches, également infatigables bien qu'elles fussent suscitées par des motifs bien différents, étaient restées sans résultat.

- Ce qui ennuyait le plus Gregor c'était la crainte du bruit retentissant que cela produirait inmanquablement et qui sans doute susciterait, de l'autre côté de toutes les portes, sinon l'effroi, du moins des inquiétudes.
- ... elle me donna beaucoup de pain et de vin, et elle me couvrit de vêtements divins, et elle me suscita un vent propice et doux.
- N'es-tu qu'une Image que l'illustre Perséphonéia suscite afin que je gémisses davantage ?

Les entités suscitées sont surtout des représentations et des activités mentales : des souvenirs, un songe, des remords, des scrupules, des excuses secrètes, des accommodements de conscience, de la charité, un paradis d'occasion, de la curiosité, une courte résurrection de Rome, de l'effroi, des inquiétudes, une image. D'autres objets peuvent être suscités également : une méchante affaire, des concurrences, une postérité, des démarches, un vent propice et doux.

Toutes les occurrences de *causer* ci-dessus pourraient être remplacées par *susciter*, au prix parfois de légers aménagements syntaxiques :

- 19) - Je ne croyais pas ainsi causer d'ennuis à mon oncle.
- Je ne croyais pas ainsi susciter d'ennuis à mon oncle.
- ... l'échelle des plaisirs qu'elle pouvait lui causer
- ... l'échelle des plaisirs qu'elle pouvait susciter en lui

On perçoit une légère différence de sens. Il semble que *susciter* possède un aspect *ex nihilo* : on a l'impression que la chose *suscitée* apparaît en raison d'une cause moins marquée avec qu'avec *causer* :

- 20) - Une erreur fort commune est de croire que la morphine suscite des rêves
- Une erreur fort commune est de croire que la morphine cause des rêves
- ... tout cela n'était peut-être qu'un songe suscité après coup dans mon imagination
- ... tout cela n'était peut-être qu'un songe causé après coup dans mon imagination

Susciter suggère ainsi l'apparition soudaine d'une représentation mentale qui vient habiter l'esprit et dont la cause, si elle existe, n'est que faiblement active. Ce verbe n'est pas non plus un opérateur de cause général.

« *Provoquer* »

Parmi les douze occurrences des diverses formes du verbe *provoquer* dans le roman de Proust, huit possèdent le sens causal de notre phrase d'exemple, *Des pluies torrentielles ont provoqué des inondations*, les quatre autres présentant celui de provocation.

21) ... de cet émoi nouveau qui me les faisait seulement paraître plus désirables parce que je croyais que c'était eux qui le provoquaient

- ... j'obtenais qu'on tirât un peu de pain des provisions du goûter ; j'en jetais dans la Vivonne des boulettes qui semblaient suffire pour y provoquer un phénomène de sursaturation, car l'eau se solidifiait aussitôt autour d'elles en grappes ovoïdes de têtards inanitiés qu'elle tenait sans doute jusque-là en dissolution, invisibles, tout près d'être en voie de cristallisation.

- Peut-être sentait-elle qu'il ne pourrait pas y réussir, et même craignait-elle que rien qu'en parlant d'elle il ne provoquât des révélations qu'elle redoutait.

- Sauf au moment où il avait dit : « plus fort que La Ronde », blasphème qui avait provoqué une protestation de Mme Verdurin qui tenait La Ronde pour le plus grand chef-d'œuvre de l'univers avec la Neuvième et la Samothrace

- ... à provoquer chez Swann cette ivresse où il s'attendrissait sur leur magnanimité

- Et il s'était si bien dédoublé, que l'attente de l'instant imminent où il allait se retrouver en face d'elle le secoua d'un de ces sanglots qu'un beau vers ou une triste nouvelle provoquent en nous, non pas quand nous sommes seuls, mais si nous les apprenons à des amis en qui nous nous apercevons comme un autre dont l'émotion probable les attendrit.

- ... des péripéties qui, par leur enchaînement logique, amèneraient à point nommé, dans le sommeil de Swann le personnage nécessaire pour recevoir son amour ou provoquer son réveil.

- Puis il arriva qu'une simple variation atmosphérique suffit à provoquer en moi cette modulation sans qu'il y eût besoin d'attendre le retour d'une saison.

Chez Proust, peuvent être provoqués des états mentaux (un émoi, ivresse, un sanglot, le réveil, une modulation), des paroles (des révélations, une protestation), et un phénomène (de sursaturation). Cette diversité dans les choses provoquées apparaît également dans notre corpus de textes littéraires, parmi lesquelles des attroupements, des vomissements, l'abandon, une explication, des extases, la mélancolie, une crise dangereuse, etc. Les sujets « provoquants » sont également très variés. La phraséologie de *provoquer* semble ainsi moins contrainte et plus ouverte que celle des verbes *causer* et *susciter*. Ce verbe est-il un opérateur de cause général pour autant ?

« *Odeur de la mer* »

Voici les trois occurrences de *odeur de la mer* dans notre corpus :

- 22) - et pendant qu'on écrase en marchant la paille vide du blé battu, l'odeur de la mer se mêle au parfum chaud de la moisson et des étables endormies,
- Autour de lui, les phoques sans pieds de la belle Halosydne, sortant aussi de la blanche mer, s'endorment, innombrables, exhalant l'âcre odeur de la mer profonde.
 - L'oreille encore pleine des applaudissements tarasconnais, grisé par la lumière du ciel, l'odeur de la mer, Tartarin rayonnant marchait ses fusils sur l'épaule, la tête haute, regardant de tous ses yeux ce merveilleux port de Marseille qu'il voyait pour la première fois, et qui l'éblouissait...

Des expressions comme *odeur de la mer* ou *bruit du moteur* peuvent certes être glosées par *l'odeur produite par la mer* ou *le bruit généré par le moteur*, c'est-à-dire des tournures qui font apparaître une valeur causale. Mais il s'agit alors de syntagmes discursifs. *Odeur de la mer* est une dénomination ; elle forme un tout qui dénomme un type d'odeur. Elle est proche en cela de *mort de honte*. Remplacée par *odeur produite par la mer*, elle ne concerne qu'une odeur produite *hic et nunc*, sans valeur catégorielle.

Conclusion : épistémologie linguistique de la causalité.

Quelle idée pouvons-nous nous faire de la cause à l'issue de notre propos ? L'examen des occurrences en corpus de nos exemples montre que chacun d'eux existe dans la langue avec ses corpus d'usages qui en délimitent le sens et une phraséologie-type. *Parce que* relie des événements isolés identifiés par la langue dans une relation causale discursive. Les verbes *causer*, *susciter* et *provoquer* font de même avec certains types d'éléments dénommés, mais leurs sens ne se recouvrent pas et ils ne sont pas interchangeables. *Mort de honte* est une unité phraséologique lexicalisée qui n'implique pas le décès de la personne dont on parle ; elle est ainsi exempte de causalité en soi, même si on peut l'identifier au prix d'un effort. Même chose pour *odeur de la mer*, une dénomination lexicalisée qui réfère catégoriellement à une sorte d'odeur.

La question de la cause ne peut se comprendre en-dehors d'une conception plus générale de la langue, et donc de la pensée. Lorsque nous parlons, nous ne traduisons pas des pensées en langue. Nous donnons corps à une intention évanescence à l'aide des éléments linguistiques que nous avons l'habitude d'utiliser dans tels ou tels cas, dans tels ou tels « jeux de langage », en termes wittgensteiniens. Nos énoncés et nos pensées sont souvent repris à partir du stock en usage courant dans notre communauté et ils ne nous

demandent aucun effort. Mais comme la phraséologie des dénominations n'est pas absolument contraignante, nous pouvons aussi dire des choses neuves et créatives.

Il a souvent été dit que la langue est la substance de la pensée. Elle est avant tout une pratique. C'est elle qui génère les pensées ; c'est son usage qui nous donne l'habitude de voir les choses de telle ou telle manière, qui nous indique l'existant et comment en parler. Après avoir acquis une certaine expérience linguistique, nous sommes en mesure de noter des ressemblances et des régularités dans le discours, tant au niveau de la forme linguistique qu'à celui de la référence. Nous remarquons par exemple que certains éléments dénommés se produisent avant ou après d'autres, que d'autres sont sans rapport entre eux, que certains objets dénommés ont une substance matérielle et d'autres non. Etc. Bref, nous développons une capacité **métalinguistique**.

Nous apprenons notamment que certains événements sont considérés comme étant à l'origine de certains autres, dans une relation appelée *cause*, qui existe alors *pour nous*, comme toutes les autres choses dénommées. La raison en est une caractéristique de la dénomination que nous avons appelée sa *puissance démiurgique*⁸⁵. La dénomination joue un rôle ontologique fondamental, ainsi qu'il a été vu plus haut, en indiquant aux locuteurs l'existence *séparée* des éléments de notre expérience collective. Nommer la cause, c'est ainsi la faire exister.

Et cette existence est éminemment métalinguistique et culturelle. Dans son livre sur la pensée chinoise, François Jullien cerne une notion appelée *shi* en chinois, traduite tantôt par *situation*, tantôt par *évolution* ou *condition*. Il propose le terme de *propension*, qui dit bien ce que les Chinois entendent, selon lui, par *causalité*, une notion qui ne s'est pas développée en Chine. Il cherche à comprendre pourquoi

« un autre [possible] a prévalu, qui n'a pas cherché à expliquer le monde, à répondre à son grand pourquoi, mais s'est attaché à en déceler finement les moindres propensions pour en épouser les inflexions et pouvoir ainsi entrer en phase avec son « fonctionnement » : se détournant de ce fait aussi bien de ce que nous appelons la physique que la métaphysique ; n'ayant besoin ni de poser Dieu, comme « cause » du monde, ni non plus de penser la Liberté, comme « cause » de la volonté du sujet » (Jullien 2015 : 15)

Si la causalité est perçue autrement dans certaines cultures, c'est bien qu'elle n'a rien d'universel, ni dans le réel, ni au niveau des concepts, ni même au niveau linguistique. Nous ne cherchons pas à exprimer la cause ou quelque autre concept dans nos énoncés : nous utilisons la langue telle qu'elle se présente à nous. Les notions peuvent ensuite en être

⁸⁵ Voir Frath 2011, 2014, 2016a, 2016b, entre autres.

extraites grâce à un effort métalinguistique. Si on peut percevoir une notion de cause dans *mort de honte* ou *odeur de la mer*, c'est parce que notre tradition métalinguistique lui a donnée une existence dénommée, que nous pouvons ensuite détecter au prix d'un effort. Ceci ne veut pas dire qu'elle existe en soi.

Bibliographie

- CRUSE, A., *Meaning in Language. An Introduction to Semantics and Pragmatics*, 2000, Oxford Linguistics.
- DESCARTES, R., *Méditations métaphysiques*. Traduit du latin par Michelle Beyssade, 1990, Le Livre de Poche, 1^{re} publication, Paris, 1641.
- FRATH, P., « La conscience dans la théorie linguistique » in *Reference, Consciousness and the Speaking Subject*, Coord. P. Frath, V. Bourdier, E. Hilgert, K. Bréhaut & J. Dunphy-Blomfield, 2011, Reims, Editions et Presses Universitaires de Reims, pp. 25-40.
- FRATH, P., « La conception de la dénomination chez Georges Kleiber » in *Res-per-nomen IV : Les théories du sens et de la référence. Hommage à Georges Kleiber*, Coord. Hilgert, E., Palma, S., Daval, R., Frath, P., 2014, Reims, Editions et Presses Universitaires de Reims, pp. 19-34.
- FRATH, P., 2016a, « Dénomination référentielle, désignation, nomination », *Langue Française*, à paraître.
- FRATH, P., 2016b, « Référence et dénomination de l'être et du non-être », in *Res-per-nomen V : Négation et référence*, Coord. E. Hilgert, S. Palma, R. Daval, P. Frath, 2016, Reims, Editions et Presses Universitaires de Reims, à paraître.
- KLEIBER, G., « Remarques sur la dénomination », *Cahiers de praxématique*, 2001, N°36, Montpellier, Université de Montpellier III, pp. 21-41.
- KLEIBER, G., « Sur la sémantique de la dénomination », *Verbum*, 2003, t. XXV, N° 1, pp. 97-106.
- PUSTEJOVSKY, J., « The Challenge of Generative Lexicon: Semantics as the Interface » in *Proceedings of the First International Workshop on Generative Approaches to the Lexicon*, P. Bouillon and K. Kanzaki eds., 2001, Geneva, University of Geneva, pp. 1-16.
- RUSSELL, B., *History of Western Philosophy and its connection with Political and Social Circumstances from the Earliest Times to the Present Day*, 1946, London, Routledge.
- SCHOPENHAUER, A., *Sur le besoin métaphysique de l'humanité*. Traduit de l'allemand par Auguste Burdeau, 2010, Paris, Mille et une nuits.
- TALMY, L., *Toward a Cognitive Semantics*, vol.1, 2000, Cambridge, MA, MIT Press.
- TANNERY, P., « Le Poème de Parménide », extrait de *Pour l'histoire de la science hellène, de Thalès à Empédocle*, 1887, <http://philoctetes.free.fr/uniparmenide.htm>.

WITTGENSTEIN, L., *Tractatus logico-philosophicus* suivi d'*Investigations philosophiques*. Traduit de l'allemand par Pierre Klossowski, 1961, Paris, Gallimard.

LE JEU COMPLEXE DE DEUX CONSTRUCTIONS CAUSATIVES EN FRANÇAIS : QUELQUES REMARQUES

David GAATONE (Université de Tel Aviv)

Outre ses nombreux emplois comme verbe lexical, avec des sens multiples (*Nir sait tout faire, Ça fait mal, Il fait chaud*), comme verbe vicaire (*Personne ne chante plus comme le faisait Caruso*), comme verbe support dans d'innombrables combinaisons (*faire un voyage, un rêve, etc.*), le verbe *faire* joue un rôle central, comme opérateur (M. Gross 1968 : 42), dans deux constructions périphrastiques causatives. L'une, de forme FAIRE INF est couramment dénommée « causative » ou « factitive », ou encore « factitive analytique, explicite » (Blinkenberg 1960 : 42, Bally 1966 : 97, Gaatone 1976, Y.-Ch. Morin 1980 : 208) et même « union propositionnelle » (Herslund 1991 : 136). Elle a déjà fait l'objet de très nombreuses études. L'autre, de forme FAIRE QUE P, a suscité par ci par là quelques observations, en particulier dans l'ouvrage de G. Gross 2009, mais n'a pas eu droit, à ma connaissance du moins, à un traitement un peu approfondi. On essaiera ici de voir d'un peu plus près, sans prétendre avoir réussi à éclaircir entièrement le problème, ce qu'elles ont en commun et en quoi elles diffèrent.

FAIRE INF

La construction FAIRE INF, implique l'intervention d'un facteur externe, sujet de *faire*, dans l'accomplissement du procès que désigne l'infinitif, par un autre facteur, pas nécessairement explicite (*On a fait venir le médecin, Trop manger fait grossir*), lequel fonctionne syntaxiquement soit comme objet direct, soit comme complément prépositionnel, du complexe verbal FAIRE INF, et non comme sujet de l'INF, comme on peut encore le lire dans divers travaux (Togeby 1983: 79), même s'il en est l'agent. Comparons :

- 1) Le chauffeur descend les valises (*par le porteur).
 - 2) *Le chauffeur descend les passagers.
 - 3) Le chauffeur fait descendre (*les valises/les passagers).
 - 4) Le chauffeur fait descendre (les valises/*les passagers) par le porteur.
- (Pour de nombreux exemples de cette espèce, voir Ruwet 1972 : 139-144).

On notera que l'objet direct de la construction factitive correspond soit au premier argument de l'INF (*Le chauffeur fait descendre les passagers*), soit au second, si la construction comporte aussi un second argument (*Le chauffeur fait descendre les valises par le porteur*). De là, les ambiguïtés éventuelles (*La fermière a fait manger les poulets*). Il ressort de ces exemples que *descendre* s'oppose à *faire descendre* comme exprimant la

causation directe, face à la causation indirecte (Herslund 1991 : 141). Mais la formulation proposée par Ruwet (1972 : 145), selon lequel « la construction transitive simple implique une action directe, tandis que la construction en *faire* + *V* n'implique pas nécessairement une telle action directe », semble préférable. Le facteur externe peut être animé. Il est alors volontaire et agentif et correspond au sens « cause 2 », que Mel'čuk (2012 : 243) attribue au verbe anglais *to cause* (cf. aussi Danell 1979 : 93, Tasmowski 1985 : 223, G. Gross 2009 : 76), et illustré dans les exemples précédents. Mais il peut aussi être non animé, donc non volontaire et non agentif, correspondant alors, toujours d'après Mel'čuk, au sens « cause 1 » = « être la cause de » :

5) La pluie a fait fuir les touristes.

On peut paraphraser approximativement cette construction par les termes *grâce à/à cause de*, marqueurs typiques de la cause, ne s'opposant que par leur connotation, méliorative pour le premier, plutôt péjorative pour le second (Moignet 1975 : 128, Arrivé 1986). Ouvrons ici une parenthèse, essentiellement terminologique. Beaucoup voient dans *faire* un auxiliaire ou un semi-auxiliaire (M. Gross 1968 : 44, G. Moignet 1975 : 128, M. Arrivé 1986 : à l'article « factitif », Riegel et al. 1994 : 412, Nazarenko 2000 : 142, Grevisse, Goosse 2011 : 1033). Ce terme ne paraît pas très heureux. Les auxiliaires classiques, *être* et *avoir*, ainsi d'ailleurs que les semi-auxiliaires (*aller*, *venir*, etc.), ne véhiculent pas de sens lexical. Ils fonctionnent comme marques de temps, aspect, ou voix. Ce n'est pas le cas de *faire*, comme le notent Damourette et Pichon (1911-1940 : 134), Dubois (1969 : 105), Mantchev (1976 : 66), Moeschler (2003 : 4), Grevisse, Goosse (2011 : 1033). Ce verbe s'oppose en effet par son sens lexical, à, par exemple, *laisser*, en tant que forme positive du factitif versus sa forme négative, ou passive (*laisser* = « non faire que »). Par ailleurs, la construction factitive est aussi décrite quelquefois comme une sorte de voix (Riegel et al. *ibid.*, Nazarenko *ibid.*), parce qu'elle aurait pour effet d'ajouter un argument à la valence de l'infinitif. Cet argument ne paraît cependant pas très solide. Dans la phrase

6) Cette histoire a fait rire les auditeurs.

rire est un verbe intransitif, donc monovalent, et c'est le complexe verbal *fait rire*, avec un sujet et un objet, qui est bivalent (Brunot 1965 : 347, Herslund 1991 : 140). Si l'on admet que la voix, ou plutôt la diathèse, consiste dans le choix, comme point de départ de l'énoncé, soit du procès lui-même, soit de l'un des participants au procès, on peut alors parler d'une diathèse impersonnelle (Gaatone 1998 : 35), ou active, ou passive, ou moyenne, mais non d'une diathèse factitive. Ajoutons encore que le terme « locution verbale », utilisé par Blinkenberg 1950 : 195, ne paraît pas non plus très heureux, dans la

mesure où ce terme désigne normalement un sous-ensemble d'expressions figées à noyau verbal (*avoir trait à, prendre feu*), alors que la construction factitive, bien que soumise à certaines contraintes, est productive en français moderne.

Emploi non causatif de FAIRE INF.

Il importe à ce point de rappeler qu'une construction formelle n'est pas toujours associée à une seule structure sémantique. Ainsi, la séquence *un amour d'enfant*, exemple classique en grammaire française de ce qu'on appelle traditionnellement « apposition affective », peut correspondre à *cet enfant est un amour*, où *amour* qualifie *enfant*, et où il s'agit donc d'une sorte d'enfant, mais aussi à *un amour éprouvé par un enfant*, où *enfant* qualifie *amour*, et où il est donc question d'une sorte d'amour. De même, FAIRE INF n'est pas nécessairement, comme on le sait, une construction causative : *faire* peut y prendre le sens paraphrasable approximativement par *affirmer, prétendre*, et le complexe FAIRE INF équivaut à peu près à « selon X » :

- 7) Dauzat fait remonter ce mot au 19^e siècle.
- 8) Les chroniques font naître Aliénor en 1120 ou 1122.
- 9) Ne me faites pas dire ce que je n'ai pas dit.

Notons à ce propos que le Trésor de la Langue Française est l'un des rares ouvrages à mentionner, à l'article *faire (INF)*, tant le sens « être cause que » que celui de « affirmer, prétendre ». En revanche, la construction FAIRE INF, sous sa forme pronominale, implique, du moins dans l'une de ses acceptions, une certaine causalité, si l'on veut bien admettre, comme on le fait généralement, que le référent du sujet, dans ce type de syntagme, porte une part de responsabilité (Gatone 1983 : 166), bien que non volontaire, dans l'événement, normalement désagréable, désigné par l'infinitif. Ces séquences ont donc théoriquement deux interprétations possibles, l'une, causative active, l'autre causative, en quelque sorte « passive ». Comparons :

- 10) Le ministre s'est fait conduire au bureau (par son chauffeur).
- 11) Maya s'est fait voler ses bijoux (par un voyou).

Seule, la seconde de ces phrases permet une double interprétation, du fait du sémantisme « désagréable » de *voler*. L'interprétation active est possible (le vol est organisé avec la complicité du voleur, pour toucher l'assurance), bien que pragmatiquement peu probable.

FAIRE QUE P

Faire, dans la construction FAIRE QUE P, est généralement paraphrasé, dans les dictionnaires et grammaires relativement rares qui en font mention, parallèlement à FAIRE INF, par « avoir pour résultat, pour effet », ce qui pourrait sembler le différencier de *faire* dans la construction FAIRE INF. Mais en réalité, *être la cause et avoir pour effet* ne sont que les converses l'un de l'autre : une cause entraîne un effet, un effet suppose une cause. C'est d'ailleurs ainsi que le définit le Grand Larousse de la Langue Française : *faire que + indicatif* = « être cause que... » Cette construction causative complexe a pour sujet un nominal non animé, où le terme « nominal » désigne tout ce qui peut fonctionner comme sujet de phrase, y compris une sous-phrase). Ce nominal renvoie à la cause du procès désigné par QUE P. Autrement dit, il y a causativité, mais non agentivité. En voici des exemples :

- 12) Les valeurs chrétiennes qui font que nous répugnons à assumer le fardeau du génocide.
- 13) Le fait que le langage de la machine est relativement pauvre en moyens d'expression [...] fait que l'opération n'est pas aussi facile.

Elle s'oppose donc nettement, de ce point de vue, à FAIRE INF, qui admet tant des sujets animés que non animés. Il faut cependant la distinguer de deux autres constructions, de forme identique ou similaire, FAIRE QUE P et FAIRE EN SORTE QUE P, qui elles n'admettent qu'un sujet animé, et où *faire*, tout en marquant la causalité, conserve son sens lexical de « agir » (Togebly 1982 : 138, Grevisse, Goosse 2011 : 1516, lesquels notent que, dans cet emploi, c'est le subjonctif qu'on rencontre dans la subordonnée, alors qu'on aura plutôt l'indicatif dans l'autre emploi, à quelques exceptions près, et G. Gross 2009 : 76). Comme le note très justement Nilsson-Ehle 1948 : 106, les phrases *Faites qu'il vienne* et *Faites-le venir* ne sont pas synonymes. Voici encore quelques exemples :

- 14) Ne pouvant faire, dit Pascal, que justice soit faite, on fait que la force soit juste.
- 15) Mon Dieu, faites en sorte que tout se passe bien.

On remarquera ici à nouveau que, de même que FAIRE INF n'est pas nécessairement causatif, FAIRE QUE P, mais non FAIRE EN SORTE QUE P, n'est pas nécessairement associé à la causalité :

- 16) La chance a fait que le temps a réalisé quelques-unes de ses prophéties.
- 17) Un heureux hasard a fait que son ennemi juré mourut ce jour-là.

La paraphrase par *grâce à/à cause de* ne convient pas ici. On paraphraserait plutôt par :

18) Par chance, le temps a réalisé quelques-unes de ses prophéties.

19) Par (un heureux) hasard, son ennemi juré mourut ce jour-là.

Peut-être n'est-il pas superflu de remarquer que, dans l'exemple suivant au moins, le sujet de FAIRE QUE P semble renvoyer à une justification plutôt qu'une simple cause :

20) Dans une spéculation financière, c'est le succès qui fait que l'idée avait été bonne. (Bergson)

FAIRE INF/ FAIRE QUE P : commutation possible.

a. Opposition non significative.

Constatons d'abord que nos deux constructions causatives peuvent commuter dans certains contextes, à condition, bien entendu, que la cause soit représentée par un sujet non animé, sans qu'il soit possible de discerner la moindre nuance de sens entre elles, comme le montrent les exemples suivants :

21) Son ignorance en matière financière (lui a fait perdre/ a fait qu'il a perdu) beaucoup d'argent.

22) Cet événement inattendu (lui fit interrompre/ fit qu'il interrompit) son œuvre.

23) C'est seulement son silence qui (le fait soudain s'intéresser à moi/ fait qu'il s'intéresse soudain à moi).

24) Des raisons de sécurité ont fait (annuler/qu'on a annulé/ qu'a été annulée) la visite du président.

25) La construction de cette machine (a fait réaliser à l'usine/ que l'usine a réalisé) une grande économie.

26) Qu'est-ce qui fait que vous vous en souveniez ?/ Qu'est-ce qui vous fait vous en souvenir?

Certains auteurs postulent explicitement une telle synonymie, mais il n'est pas sûr que les exemples proposés soient convaincants, et ne renvoient pas plutôt à un emploi lexical de *faire*, déjà mentionné plus haut. Ainsi, selon Damourette et Pichon (1911-1936 T. 5 : 135), *je fais dormir* est paraphrasé par *je fais qu'on dort*. D'après Blinkenberg (1960 : 236), il y aurait équivalence entre *j'ai fait apprendre leurs leçons aux enfants* et *j'ai fait que les*

enfants ont appris leurs leçons. Il doit cependant être clair que la première de ces phrases, en tout cas en l'absence d'un complément d'agent, par exemple, *par leur grand frère*, suppose un contact direct entre le référent du sujet et les enfants, ce que ne fait pas la seconde, laquelle serait plutôt synonyme de *j'ai fait en sorte que...*

b. Opposition significative ?

Un problème du même genre se pose à l'égard de ceux qui, à l'inverse des précédents, postulent une différence de sens entre les deux constructions. Ainsi, pour Gougenheim (1962 : 334), alors que FAIRE INF exprime une cause ou un ordre (*je l'ai fait tomber/faites-le venir*), FAIRE QUE P exprime un effort en vue de la réalisation de l'action de la subordonnée. L'exemple proposé est *faites qu'il vienne*, donc à nouveau *faire*, au sens de « agir », ce qui suppose un sujet animé et exclut d'office le cas de FAIRE QUE P à sujet non animé. C'est aussi la position de Nilsson-Ehle (1948 : 106), qui paraphrase *faites qu'il vienne* par *faites en sorte qu'il vienne*. De même, Co Vet (1991 : 571) voit une différence sémantique entre *Pierre fait partir son amie* et *Pierre fait que son amie parte*, et donc, selon lui, ces phrases ne peuvent être dérivées d'une même structure profonde. Mais il ne précise pas quelle est cette différence et ajoute, en note, que cet exemple n'est pas accepté par tous ses témoins. Selon Moignet (1975 : 114), la différence résiderait, dans le cas de FAIRE QUE P, dans l'accent mis « sur une idée de résultat visé ou obtenu que n'implique pas la construction infinitive ». On voit mal comment cette hypothèse rend compte des exemples donnés dans (a) ci-dessus.

c. Commutation impossible.

Il reste que, dans de nombreux contextes, les deux constructions causatives, ne sont pas commutables, même avec un sujet non animé. Dans les exemples suivants, FAIRE QUE P est naturel, mais FAIRE INF exclu :

- 27) La piètre qualité des programmes fait que, bien des fois, la télévision ennue/...*fait ennuyer la télévision.
- 28) La situation de notre appartement fait que nous voyons beaucoup de gens/...*nous fait voir beaucoup de gens.
- 29) Une certaine inquiétude qui fait que l'on voit fleurir les sectes religieuses/...*fait voir fleurir...
- 30) Cette condition fait que l'ironie risque très facilement de demeurer incomprise/... *fait risquer à l'ironie...

A l'inverse, c'est FAIRE QUE P qui est exclu des exemples suivants, bien que le sujet soit non animé :

31) Ces analyses font subir des distorsions aux faits/...*font que les faits subissent des distorsions.

32) Elle était en proie aux plus vives douleurs que l'orgueil et l'amour puissent faire éprouver à une âme humaine/ *...puissent faire qu'une âme humaine éprouve.

Il n'est cependant pas impossible que l'agrammaticalité de cette phrase soit due à l'impossibilité pour *éprouver* de figurer sans complément dans une phrase.

33) Les grands moments historiques dont l'évocation [...] me faisait battre le cœur/..*faisait que le cœur me battait.

On doit alors se demander quels peuvent bien être les facteurs qui sous-tendent ces comportements. De prime abord, ils paraissent complexes, et semblent relever tant de contraintes syntaxiques que de contraintes sémantiques.

Mais notons d'abord que là où FAIRE INF ne désigne pas la cause, et se paraphrase approximativement par *affirmer*, *prétendre*, FAIRE QUE P est impossible :

34) Mais il est impossible pourtant de faire résider la vertu dans le seul courage/ *...de faire que la vertu réside dans le seul courage.

35) L'hypothèse qui fait venir cette expression du polonais ne repose sur rien/ *...qui fait que cette expression vient du polonais...

36) Mais le rôle qu'on fait jouer aux actes de parole [...] me laisse un peu sceptique/ *...qu'on fait que jouent les actes de parole...

37) La conception moniste de l'univers, qui fait dériver le physique, le biologique et le psychique des mêmes sources.../ *...qui fait que le physique...dérivent...

Et, bien entendu, à l'inverse, là où FAIRE QUE P ne désigne pas expressément la cause, FAIRE INF est strictement exclu :

38) La chance a fait que le temps a réalisé quelques-unes de ses prophéties/ *...a fait réaliser au temps.

39) Le hasard a fait que son ennemi juré mourut ce jour-là/ *...a fait mourir son ennemi juré...

Cohésion et contraintes.

Je partirai d'emblée de l'hypothèse que le prédicat complexe FAIRE INF, comme d'ailleurs beaucoup d'autres prédicats complexes, tels, entre autres, que les locutions verbales du type Verbe + Nom (*avoir raison, prendre peur*), les formes verbales composées (*X a compris/ est parti/ est estimé*), les séquences « Verbe transparent (semi-auxiliaires) + Inf » (*X va venir, vient d'arriver*), les combinaisons « Verbe + Clitique » (*On dit..., dit-on*), présente, entre ses composants, une cohésion plus forte que celle que connaissent les syntagmes libres, propriété relevée depuis bien longtemps par de nombreux auteurs (entre autres Girault-Duvivier 1879 : 1149, selon lequel *faire* s'identifie avec l'infinitif et forme avec lui un seul verbe, Brunot 1965 : 347, Blinkenberg 1950 : 125, 1960 : 130).

a. Interdiction d'insertion d'un syntagme nominal.

Cette cohésion se reflète dans toutes sortes de traits formels, tels que, par exemple, la plus ou moins grande possibilité d'insertion entre ses composants. Ainsi, la construction FAIRE INF n'admet pas, en français moderne, ou en tout cas pas dans la langue courante, l'insertion d'un syntagme nominal entre ses deux constituants (**On a fait le médecin venir*). Elle admet en revanche l'insertion de certains pronoms clitiques (*Le choc l'a fait s'évanouir*). Cette contrainte a pour conséquence que, s'il y a aussi un objet direct, le premier argument de l'INF prend la forme d'un syntagme prépositionnel (*On a fait construire ce musée à/par un architecte connu*), pour éviter d'avoir deux objets directs pour un même verbe. Il faut cependant noter que, au moins dans la langue soignée, il n'est pas rare de rencontrer des exemples avec insertion, laquelle peut être due à une variété dialectale, mais qui paraît quelquefois imposée par d'autres contraintes syntaxiques. Ainsi, dans la phrase suivante, l'obligation de séparer par le verbe le sujet et l'objet a pu contraindre l'auteur à une telle insertion :

40) ...puis, à l'intérieur de cette nébuleuse, on fait chaque auteur contredire l'autre (Barthes)/ *on fait contredire l'autre à chaque auteur.

b. Phénomènes de sandhi.

Les phénomènes de sandhi (liaisons, élisions et supplétions) obligatoires entre eux, constituent une autre conséquence de la cohésion forte, surtout quand il s'agit d'un clitique et de son support, combinaison que certains assimilent à un mot unique :

41) *Quand est X venu..., *On# entre/On [-n-] entre, *Le enfant/ l'enfant, *ce enfant/ cet enfant).

c. Constructions factitives figées.

L'hypothèse de la cohésion forte permet de mieux comprendre que certaines constructions factitives du type FAIRE INF ont tendance à se figer. Comme l'a justement noté Danell (1979 : 24), il existe des constructions factitives sans structures de base acceptable, de même qu'il existe des structures de base sans factitives correspondantes. C'est le cas, par exemple, de *faire suer/chier*, au sens de « embêter, ennuyer », qui n'ont pas, à la forme simple, le sens qu'ils prennent dans la construction factitive. C'est aussi celui de *faire chanter*, au sens de « exercer un chantage », alors que le verbe simple *chanter* ne connaît pas ce sens (Danell 1979 : 16, Tasmowski 1985 : 223), ainsi que *faire savoir* (Brunot 1965 : 390), *faire valoir*, *se faire avoir*, *se faire attendre*, etc.... *Faire savoir* (= « informer ») n'admet qu'un sujet humain, d'où sa non-commutabilité avec les séquences FAIRE QUE P correspondantes :

42) Tout ceci fait que nous savons qu'il existe des modes de vie différents/ *nous fait savoir...

On a pu aussi voir dans *faire voir*, souvent considéré comme l'équivalent analytique de *montrer*, une construction factitive figée. Mais les exemples suivants prouvent qu'il n'en est rien :

43) Cette particularité fait que la grammaire traditionnelle voit dans une telle séquence l'équivalent d'un mot/ *...fait voir à la grammaire..../ ≠...montre...

Seule la structure FAIRE QUE P peut exprimer ici la causalité.

44) Mon imagination excessive me fait voir les choses et les gens en trop beau ou en trop laid/ ≠...me montrent...

45) Deux textes vous feront voir très clairement ce que j'entends par là/ ? ≠...vous montreront...

Notons encore *se faire mal voir*, construction factitive pronominale sans correspondant simple : *bien/mal voir* n'existent pas avec ce sens, mais on a *être bien/mal vu*.

Contraintes sémantiques.

a. Incompatibilité de FAIRE avec INF de copules, auxiliaires, semi-auxiliaires et apparentés.

Contrairement à ce qu'on pourrait croire, s'il est vrai que la construction factitive est productive en français moderne, elle n'est pas pour autant possible avec n'importe quel INF (Grevisse, Goosse 2011 : 1033). Il semble, plus particulièrement, qu'elle s'accommode en général mieux d'un infinitif de verbe d'action, le terme « action » étant pris dans un sens très large. Ce que de nombreux chercheurs (entre autres, Kayne 1975 : 251-252, Danell 1979 : 105, Mantchev 1976 : 67, Roorijck 1990 : 7) ont surtout noté, c'est l'incompatibilité de *faire* avec les INF des verbes copules, auxiliaires, semi-auxiliaires et apparentés, tels que *avoir, être, devoir, pouvoir, venir de*, etc. Les exemples suivants sont empruntés à Kayne 1975 :252 :

- 46) *Cela a fait être son fils malade/a rendu son fils malade.
- 47) *...ce qui me fait devoir avoir perdu...
- 48) *...ce qui me fera pouvoir être en retard.
- 49) *La sonnerie l'a fait venir de partir.

L'incompatibilité de *cesser*, lui aussi marqueur temporel-aspectuel, avec la construction factitive, ne paraît cependant pas évidente :

- 50) ?En ce qui concerne l'avenir, ce n'est évidemment pas des visites de ce genre...qui feront cesser l'Europe de redouter la concurrence de l'économie japonaise/...qui feront que l'Europe cessera de...
- 51) La fréquentation quotidienne du référent extralinguistique fait que le mot est très évocable/ *fait être le mot évocable.
- 52) La propriété qu'ont ces langues d'exprimer le fond de l'idée par les consonnes, et les modifications accessoires de l'idée par les voyelles, fait qu'on peut dire que les flexions s'y font par l'intérieur des mots (Vendryes)/ *font pouvoir dire...
- 53) ..toutes ces idées font que l'on peut parler d'une philosophie du judéo-centrisme (J. Daniel)/ *font pouvoir parler...

Voici quelques exemples avec d'autres verbes statifs, tels que *contenir, constituer, coûter, devenir, dominer, posséder, risquer, sembler, vouloir*, etc. :

- 54) Les conventions sociales qui font que tel énoncé possède telle signification/ *...qui font posséder telle signification a tel énoncé.
- 55) Les conclusions de ce rapport font que la situation semble mauvaise/ *font sembler la situation...
- 56) L'expansion incroyable du savoir fait que chaque livre contient une fraction de plus en plus infime de la somme totale/ *...font contenir à chaque livre...

57) Elle désigne donc... une facilité à agir, qui fait que l'action coûte peu/ *...fait coûter peu...

58) Les systèmes hiérarchiques des mammifères qui font qu'un individu, généralement mâle, domine le troupeau/ *...font dominer à un individu...

Devenir est souvent rattaché à *être* comme verbe attributif, mais son incompatibilité avec *faire* est loin d'être évidente. Il semble agrammatical dans les phrases suivantes :

59) Ce qui fait qu'une histoire, un événement ou même un personnage deviennent des mythes, c'est... (Denis de Rougemont)/ *ce qui fait devenir..

60) La légende fait que, de son vivant déjà, Verlaine devienne pour toujours le Pauvre Lilian/ *fait devenir...

Ces exemples n'ont peut-être pas de correspondants factitifs, mais il n'est pas évident que *devenir* en soit la cause. Une phrase telle que :

61) ?Ce nouvel amour le fera sans doute devenir plus heureux

ne paraît pas clairement agrammaticale.

C'est aussi le cas des phrases suivantes :

62) Qu'est-ce qui fait qu'un homme devienne communiste ou fasciste?/ ?Qu'est-ce qui fait devenir un homme communiste ou fasciste?

63) D'un côté ses deux rôles de comédienne...la font devenir une jeune fille comme les autres. (Morin)

Les raisons profondes de ces incompatibilités sémantiques avec certains verbes ne sont pas claires. On n'essaiera pas ici d'approfondir cette question. Il reste que là où FAIRE INF fait défaut, FAIRE QUE P, syntagme libre, ce qui revient à dire en fait syntagme à cohésion faible, pallie ce manque. Les exemples suivants de constructions FAIRE QUE P renforcent cette hypothèse. Ils montrent aussi que d'autres verbes, proches ou assimilables au moins dans l'un de leur sens à *avoir* et *être* (*constituer*, *présenter*, etc.), exigent cette construction, ce qui confirme dans une certaine mesure que les contraintes en question sont effectivement sémantiques :

64) La présence du locuteur à son énonciation fait que chaque instance du discours constitue un centre de référence interne (Langages)/ *fait constituer...

- 65) Les lecteurs demandent aux auteurs [...] de tenir un discours long ; ceci fait que le manuel présente une grande homogénéité... (J. et Cl. Dubois)/ *fait présenter...
- 66) Cette extension même fait que [...] la construction impersonnelle présente un grand intérêt pour la stylistique...(Pieltain)/ *fait présenter...
- 67) Ces spécificités culturelles font que la langue française [...] présente des variations assez notables.../*font présenter...

Avec un sens différent, comme verbes d'activité, *constituer* et *présenter* sont admis en construction factitive :

- 68) Le président a fait constituer un nouveau gouvernement par le parti le plus grand.
- 69) Le président a fait présenter ses condoléances à la famille du défunt par un émissaire.

L'exemple suivant, où se retrouvent les deux constructions dans une même phrase, présente un intérêt particulier, dans la mesure où il repose sur deux emplois différents de *être* (copule et « exister »), l'un incompatible avec *faire*, l'autre non :

- 70) Notre engagement du côté du droit à la parole en tant qu'elle nous fait être, fait que nous aussi, analysants et analystes, avec Freud et avec Lacan, nous sommes Charlie. (C. Leguil)

Notons par ailleurs que là où la construction factitive périphrastique a un correspondant simple, de sens égal ou au moins proche, cette contrainte ne joue plus :

- 71) Les événements récents font que l'on peut parler d'une véritable crise de société/ *...font pouvoir parler.../ (permettent de/ autorisent à) parler...

La non-compatibilité de *avoir* avec la construction factitive a, entre autres conséquences, l'impossibilité de cette construction avec les nombreuses locutions verbales composées de *avoir* et d'un nom, avec ou sans déterminant, et, généralement de sens statif :

- 72) Les difficultés de la vie quotidienne font que beaucoup de gens ont besoin de la foi/*font avoir besoin à beaucoup de gens...
- 73) De plus, il y a, bien entendu, l'ambition, qui fait qu'on a envie de créer/ *qui fait avoir envie...

Mais si, en revanche, *avoir* prend un sens actif, tel que, par exemple, « obtenir », dans avoir de l'avancement, la construction factitive devient disponible :

74) Ses qualités d'organisateur ont fait avoir de l'avancement à Nir.

Le verbe *rester* offre lui aussi une belle illustration de ce principe. Comparons :

75) Bien des voyages inconnus font que certaines énigmes restent encore sans solution/*...font rester...

avec *rester* dans un autre sens :

76) Un tel manque d'esprit d'obéissance fit que, instinctivement, je restai à l'écart de ce cercle.

b. Portée de la négation.

La portée de la négation dans la phrase est dictée, entre autres, par sa place par rapport au constituant à nier. La cohésion forte de la séquence FAIRE INF interdit l'insertion de la négation adverbiale absolue (*ne...pas*) entre ses constituants, bien qu'elle autorise l'insertion de certains adverbes :

77) On fait souvent venir le médecin pour des vétilles.

Mais comparons :

78) La maladie a fait cesser son travail à Nir.

79) *La maladie a fait ne pas poursuivre son travail à Nir.

L'antéposition de *ne...pas* au complexe verbal factitif signifierait la mise du complexe factitif en entier dans la portée de la négation, et changerait le sens de la phrase :

80) La maladie n'a pas fait poursuivre son travail à Nir.

M. Gross (1968 : 42) voit dans la séquence FAIRE INF une unité verbale, et utilise comme arguments le fait qu'il n'y a pas de négation indépendante de *faire*, et que la séquence tout entière se comporte comme un verbe simple par rapport à la négation (cf. aussi Herslund 1991 : 137) :

81) *Pierre fait ne pas boire Jean.

82) Pierre fait boire quelqu'un/ Pierre ne fait boire personne.

Autres exemples :

83) Les circonstances font admettre aux gens cet échec cuisant/...font que les gens admettent.../ *...font ne pas admettre.../ *...ne font pas admettre.../...font que les gens n'admettent pas...

84) Cet événement inattendu lui fit interrompre son œuvre/ ...fit qu'il interrompit son œuvre/ *...lui fit ne pas interrompre.../ ≠...ne lui fit pas interrompre.../ ...fit qu'il n'interrompit pas...

Notons que, pour certains auteurs, par exemple Tasmowski (1985 : 231, n. 3), un infinitif négatif n'est pas toujours impossible :

85) Fais-moi ne pas oublier mon revolver.

Il est cependant intéressant de noter qu'une subordonnée ne constitue pas nécessairement une barrière à la portée de la négation. Il n'est pas rare de rencontrer des exemples où une proposition subordonnée, à verbe positif, mais dépendant d'un verbe négatif, soit suivi d'un objet direct introduit par *de*, marquant la quantité nulle (Gaatone 1971 : 107-109) :

86) Il ne faut pas que je prenne d'alcool ce soir. (Sartre)

87) Je ne veux pas qu'il t'arrive d'embêtements... (Audry)

c. Contraintes temporelles-aspectuelles.

L'incompatibilité de certains verbes, entre autres, les auxiliaires *être* et *avoir*, avec la construction factitive, se répercute au niveau des relations temporelles-aspectuelles, où ces verbes, associés à un participe passé, marquent l'aspect accompli, passé ou futur. L'infinitif, par lui-même, n'a pas de temps indépendant de *faire*, de même qu'il n'a pas de négation indépendante de *faire* (M. Gross 1968 : 42, Tasmowski 1985 : 224). On aura ainsi :

88) Les fruits mûriront en mai./ Les fruits auront déjà mûri en mai.

89) Les chaleurs récentes feront mûrir les fruits en mai./ *...feront avoir mûri les fruits déjà en mai /...feront que les fruits auront mûri déjà en mai.

90) Les deux hommes collaborent à ce projet. / Les deux hommes avaient déjà collaboré à ce projet. Les circonstances font collaborer les deux hommes à ce projet./ *Les circonstances (font/ ont fait) avoir les deux hommes déjà collaboré à ce projet./ Les circonstances (font/ ont fait) que les deux hommes avaient déjà collaboré à ce projet.

91) Le cadre forcément distendu qu'on se donne dans ces études et l'importance qu'y prennent les faits de passage font que la linguistique historique a escamoté d'une façon paradoxale l'acte de communication (Wagner)/ (≠font escamoter...)

92) Car la loi constitutionnelle, telle qu'elle a été votée, fait que dorénavant le peuple français élira son président au suffrage universel (De Gaulle)/ ≠...fait élire...

93) L'importance donnée au sujet parlant fait que la collection privilégiera les travaux consacrés au français/ ≠fait/ fera privilégier...

Cette contrainte pèse également sur les phrases passives avec *être*, indépendamment du temps-aspect :

94) Cette disqualification du travail féminin...fait que la femme est souvent condamnée à demeurer dans un foyer où son rôle a perdu de sa valeur (*L'Express*)
*...fait être condamnée la femme...

Contraintes syntaxiques.

La cohésion forte de la séquence FAIRE INF est aussi à l'origine de diverses contraintes formelles. Ainsi, l'agrammaticalité de cette séquence dans la phrase déjà mentionnée plus haut :

95) La piètre qualité des programmes fait que, bien des fois, la télévision ennue/
...*fait ennuyer la télévision.

découle du fait que tant le sujet que l'objet de *ennuyer* doivent se placer derrière le complexe factitif. Mais alors qu'avec un verbe tel que *manger*, il peut en résulter une ambiguïté (*La fermière fait manger le poulet*), cela n'est plus possible dans le cas de *ennuyer*, dont l'objet est nécessairement animé. L'exemple en question n'est donc pas interprétable. Mais là où sont théoriquement possibles un premier et un second argument, c'est-à-dire, avec un infinitif transitif, et que seul un objet soit présent, il semble que

l'interprétation préférentielle soit celle du second argument. L'exemple suivant illustre ce cas :

96) Ce qui fait qu'une guerre continue, ce n'est pas les ordres du jour des généraux... (Paulhan)

La factitive *Ce qui fait continuer une guerre...* correspondrait à *On continue une guerre...*

On sait que le premier argument d'une construction factitive se réalise comme syntagme prépositionnel, introduit selon les cas par *à* ou *par*, si l'infinitif est lui-même suivi d'un objet direct. Ce syntagme peut alors être interprété, et il l'est effectivement dans la littérature, comme désignant le destinataire du procès décrit par le complexe factitif :

97) Les touristes ont pris la fuite./ L'explosion a fait prendre la fuite aux touristes.

Là où une telle interprétation est impossible, la construction factitive semble quasiment interdite ou, en tout cas, difficilement acceptable :

98) C'est une nécessité logique qui fait qu'un aveu d'ignorance contredit la prétention à l'omniscience/ *qui fait contredire à un aveu d'ignorance la prétention à l'omniscience.

99) ...la multiplicité et la diversité des échanges langagiers... font que ce savoir déborde les énoncés qu'il a lui-même produits (in Dessaux)./ *font déborder à ce savoir...

Il peut se faire que certaines structures syntaxiques exigent la séparation par le verbe de leur sujet d'avec leur complément :

100) Il existe une certaine vanité d'écrivain qui fait que chaque auteur contredit l'autre/*...qui fait contredire (à chaque auteur l'autre/ l'autre à chaque auteur).

Dans des cas pareils, on ne s'étonnera pas de rencontrer des constructions factitives avec le syntagme nominal sujet inséré, en dépit des règles, entre *faire* et l'infinitif :

101) Il existe une certaine vanité d'écrivain qui fait chaque auteur contredire l'autre.

De même, la cooccurrence derrière le complexe verbal de deux syntagmes prépositionnels en *à*, l'un représentant le premier argument, l'autre le destinataire, rend la construction

factitive impossible. L'utilisation de *par* au lieu de *à* la rend possible, ou du moins meilleure :

102) La coexistence, pendant deux siècles au moins, d'une langue vernaculaire anglo-saxonne et d'une langue étrangère implantée politiquement et culturellement, a fait que l'anglais a emprunté une grande partie de son lexique au français. (Yaguello)./ *a fait emprunter à l'anglais une grande partie de son lexique au français/ a fait emprunter par l'anglais...au français.

ou encore :

103) Cette causalité externe fait que les groupes sociaux attachent aux formes linguistiques des valeurs sociales...(Vermees)/* ...fait attacher aux groupes sociaux des valeurs sociales aux formes linguistiques/ ?fait attacher par les groupes sociaux...

Conclusion.

S'il faut absolument conclure, mais nous savons tous qu'une conclusion n'est pas nécessairement conclusive, on dira que, étant donnée une construction causative périphrastique à premier argument non animé, la séquence FAIRE QUE P, où la conséquence est syntaxiquement séparée de la cause, présente une distribution plus grande que la séquence FAIRE INF, qu'elle peut concurrencer ou même remplacer, partout où cette dernière est soumise à des contraintes, liées, pour la plupart, à la cohésion forte qui la caractérise.

Bibliographie

ARRIVÉ, M. et al., *La grammaire d'aujourd'hui - Guide alphabétique de linguistique française*, 1986, Paris, Flammarion.

BALLY, Ch., *Linguistique générale et linguistique française*, 1965, Berne, Francke.

BLINKENBERG, A., *L'ordre des mots en français moderne*, T. 1, 1950 (1933), Copenhagen, Munksgaard.

BLINKENBERG, A., *Le problème de la transitivité en français moderne. Essai syntactico-sémantique*, 1960, København, Munksgaard.

BRUNOT, F., *La Pensée et la Langue*, 1965 (1926), Paris, Masson.

COPLEY, B. and MARTIN, F. (eds.), *Causation in grammatical Structures*, 2014, Oxford, Oxford University Press.

- DAMOURETTE, J., PICHON, É., *Des Mots à la Pensée. Essai de Grammaire de la Langue Française*, T. 5, 1911-1940, Paris, d'Artrey.
- DANELL, K. J., *Remarques sur la construction dite causative. Faire (laisser, voir, entendre, sentir) + infinitif*, 1979, Stockholm, Almqvist.
- DUBOIS, J., *Grammaire structurale du français : la phrase et les transformations*, 1969, Paris, Larousse.
- GAATONE, D., *Étude descriptive du système de la négation en français contemporain*, 1971, Genève, Librairie Droz.
- GAATONE, D., « L'alternance à/par dans les constructions causatives (factitives) », *Actes du 13^e Congrès de Linguistique et Philologie Romanes*, 1976, pp. 525-537.
- GAATONE, D., « Le désagréable dans la syntaxe », *Revue Romane*, 1983, vol. 18-2, pp. 161-174.
- GAATONE, D., *Le passif en français*, 1998, Paris, Bruxelles, Duculot.
- GAATONE, D., Compte rendu de Adeline Nazarenko : *La cause et son expression en français*, *Linguisticae Investigationes*, 2005, T. XXVIII:II, p. 341.
- GAATONE, D., Compte rendu de Gaston Gross, *Sémantique de la cause*. *Zeitschrift für Französische Sprache und Literatur*, 2011, vol. 121-1, pp. 84-89.
- GIRAULT-DUVIVIER, Ch.-P., *Grammaire des grammaires*, 1879 (1840), T. 2, 9^e éd., Paris, A. Cotelle.
- GOUGENHEIM, G., *Système grammatical de la langue française*, 1962, Paris, d'Artrey.
- GREVISSE, M., GOOSSE, A., *Le bon usage. Grammaire française*, 15^e éd., 2011, Bruxelles, Éditions De Boeck Université.
- GROSS, G., PAUNA, R., VALETOPOULOS, F., *Sémantique de la cause*, 2009, Leuven-Paris, Peeters.
- GROSS, M., *Grammaire transformationnelle du français : syntaxe du verbe*, 1968, Paris, Larousse.
- GROSS, M., *Méthodes en syntaxe*, 1975, Paris, Hermann.
- GUILBERT, L. et al., *Grand Larousse de la Langue Française*, 1971, Paris, Larousse.
- HAMON, S., « La cause linguistique », *Linx*, 2006, vol. 54, pp. 49-59.
- HERSLUND, M., « Construction causative et verbes causatifs », in H. STAMMERJOHAM (éd.) *Analyse et synthèse dans les langues romanes et slaves*, 1991, Tübingen, Gunter Narr Verlag, pp. 135-147.
- KAYNE, R. S., *French Syntax. The Transformational Cycle*, 1975, Cambridge, Mass., The M.I.T. Press.
- MANCHEV, K., *Morphologie française. Cours théorique*, 1976, Sofia, Naouka i Iskoustvo.
- MEL'ČUK, I., *Semantics. From meaning to text*, 2012, vol. 1, Amsterdam/Philadelphia, John Benjamins.

- MOESCHLER, J., « L'expression de la causalité en français », *Cahiers de Linguistique française*, 2003, vol. 25, pp. 11-42.
- MOIGNET, G., « Existe-t-il une proposition infinitive ? » in JOLY A., et al. (éds.) *Grammaire générative transformationnelle et psychomécanique du langage*, 1975, Université de Lille III, pp. 113-133.
- MORIN, Y.-Ch., « Les bases syntaxiques des règles de projection sémantique : l'interprétation des constructions en *faire* », *Linguisticae Investigationes*, 1980, vol. IV-I, pp. 203-212.
- NAZARENKO, A., *La cause et son expression en français*, 2000, Paris, Ophrys.
- NILSSON-EHLE, H., « Observations sur la soudure syntaxique du groupe Faire + Infinitif », *Studia Linguistica*, 1948, vol. 2, pp. 93-118.
- ROORYCK, J., « Montée et contrôle : une nouvelle analyse », *Le Français Moderne*, 1990, vol. 58, 1-2, pp. 1-28.
- RUWET, N., *Théorie syntaxique et syntaxe du français*, 1972, Paris, Éditions du Seuil.
- TASMOWSKI, L., « Faire infinitif », in MELIS, L. et al. (éds), *Les constructions de la phrase française*, 1985, Gent, Communication and Cognition, pp. 223-365.
- TOGEBY, K., *Grammaire française. V. II: Les formes personnelles du verbe*. 1983 *V. III Les formes impersonnelles du verbe et la construction des verbes*, Publié par BERG, M., MERAD, G., SPANG-HANSEN, E., 1982, Copenhague, Akademisk Forlag.
- VET, C., 1991, « Les constructions causatives et réfléchies en français », in KREMER, D. (éd.) *Actes du XVIII^e Congrès International de Linguistique et Philologie Romanes, Section III-Linguistique théorique et linguistique synchronique*, 1991, Tübingen, Max Niemeyer Verlag, pp. 571-581.

L'ÉTUDE CONTRASTIVE DE LA FONCTION CAUSATIVE DU FACTITIF EN FRANÇAIS ET EN GÉORGIEN

Ekaterine GACHECHILADZE (Université d'Etat Akaki Tsérétéli de Koutaïssi, Géorgie)

L'objectif de cette étude est de soumettre à l'analyse la construction verbale *faire + infinitif* dans laquelle le verbe *faire* assume surtout la signification causative et de comparer cette construction avec des structures encodant le même sens en géorgien. Le présent travail consiste à faire une étude contrastive de la fonction causative du factitif en français et en géorgien en tentant de trouver les caractéristiques de chaque langue. On pourrait se demander pourquoi cette comparaison avec le géorgien ? D'abord parce que cette langue ne dispose pas d'une tournure syntaxique équivalente au factitif français et fait appel à d'autres moyens pour exprimer la causalité. Et ensuite, pour rendre plus facile l'apprentissage du français au public géorgien. L'ébauche contrastive consiste à opposer des systèmes linguistiques différents afin de repérer les ressemblances et les différences entre ces langues. L'analyse contrastive essaie d'objectiver les différences pour les utiliser et les mettre en pratique dans les milieux de l'éducation, notamment pour enseigner la seconde langue.

En nous basant sur l'analyse de la causativité exprimée par la construction verbale *faire + infinitif*, nous tenterons de rendre compte de la spécificité de cette forme, en comparaison avec ses équivalents dans la langue géorgienne. Nous savons que cette construction verbale désigne l'action dont la réalisation est initiée par le sujet et dont l'agent est une autre personne ou une autre chose qui sont représentées dans la phrase par un objet nominal ou pronominal. Cet objet qui est le complément d'objet de la construction factitive, représente l'agent secondaire de l'action ; il peut être exprimé, supposé ou sous-entendu.

La construction verbale *faire + infinitif* correspond à la catégorie grammaticale du causatif de la langue géorgienne qui est appelée « k'ont'akt'i » – le contact. En géorgien la catégorie grammaticale du contact (c'est-à-dire du causatif) désigne une action accomplie par le sujet lui-même ou à l'aide d'une autre personne. Donc, on distingue deux sous-catégories : le contact direct et le contact indirect. Le contact est direct lorsque le sujet fait l'action lui-même (c'est-à-dire le sujet agit directement sur l'objet). Par ex. *vt'ser* - j'écris, *vkhat'av* - je dessine etc. Le contact est indirect lorsque le sujet agit sur l'objet à l'aide d'une autre personne. Par exemple *gats'erineb* - je te fais écrire, *gkhat'vineb* – je te fais dessiner etc. D'après Akaki Chanidzé (linguiste géorgien) dans ce cas il y a deux sujets : l'un qui dirige l'action (appelé « organisateur ») et l'autre qui accomplit l'action (appelé « exécuteur »). L'organisateur est le sujet syntaxique de la phrase, tandis que l'exécuteur (le sujet réel) est le complément indirect de la phrase. Il y a aussi le troisième actant, c'est

l'objet qui subit l'action (A. Chanidzé, 1973 : 196). En géorgien le contact indirect est aussi appelé le causatif ou le factitif.

Quant à la langue française, on peut trouver la définition suivante de la forme factitive : « Forme verbale susceptible d'exprimer que le sujet fait faire l'action au lieu de la faire lui-même. La valeur causative s'exprime en français par l'emploi de l'auxiliaire *faire* ». (J. Marouzeau, 1963:50)

La forme factitive la plus fréquente en français contemporain est la construction verbale *faire* + *infinitif*. Le verbe *faire* est capable de transformer n'importe quel infinitif en verbe factitif, même le verbe *faire* lui-même. La construction factitive avec le verbe *faire* peut avoir une simple signification causative. Par exemple :

1) Vous m'avez fait durement sentir que je n'avais pas le droit d'aimer votre fille.
(Rolland R., Jean Christophe)

Faire sentir est exprimé en géorgien par le contact indirect : *magrdznobinet*. Le contact indirect est formé à l'aide des affixes - *in*, - *ev*], - *evin*.

- a) La plupart des verbes utilise l'affixe - *in* : *ts'ers* – *ats'er-in-eps* – (il) écrit – (il) fait écrire ; *khat'av* – *akhat'v-in-eps* – (il) dessine – (il) fait dessiner ; *tsems* – *atsem-in-eps* – (il) bat – (il) fait battre.
- b) Un petit nombre de verbes utilise l'affixe - *ev* : *ch'ams* – *ach'm-ev-s* – (il) mange – (il) fait manger ; *svams* – *asm-ev-s* – (il) boit – (il) fait boire.
- c) L'affixe -*evin* est complexe. C'est la combinaison de deux affixes -*ev* et -*in* : *icvams* – *acm-evin-eps* – (il) s'habille – (il) se fait habiller.

Ainsi, pour exprimer la causalité le géorgien emploie des flexions, à la différence du français qui utilise des constructions analytiques.

Selon certains linguistes, la construction verbale *faire+infinitif* est considérée comme une forme connue dans la langue française sous le nom de « voix factitive », ce qui correspond à la catégorie grammaticale du causatif de la langue géorgienne. La construction *faire* + *infinitif* amène inévitablement à réfléchir sur le statut que l'on peut lui donner au sein du système des voix du français. Certains linguistes lui refusent le statut de voix. On parle de voix active/ passive, de tournures (ou constructions) pronominales, impersonnelles et on y ajoute les constructions avec les auxiliaires *faire*, *laisser*, *voir*. Pour d'autres auteurs (Tesnière, Creissels), il s'agit d'une voix à part entière. Les linguistes ne sont donc pas unanimes sur ce point.

En géorgien la causalité n'est pas considérée comme appartenant à la catégorie des voix, le « contact » est une catégorie grammaticale à part qui n'est propre qu'aux verbes

transitifs ; les verbes intransitifs ne forment que rarement la voix factitive ; tandis qu'en français presque tous les verbes – transitifs, intransitifs, pronominaux – à quelques exceptions près, peuvent former cette voix, ce qui explique les difficultés auxquelles se heurte un Géorgien lors de l'apprentissage du français.

2) Mak'etebinebs (is me mas).

Il me fait faire.

3) Mats'erinebs (is me mas).

Il me fait écrire.

On a déjà souligné que dans la langue géorgienne les verbes avec les affixes *-ev* et *-evin* sont rares. Quant aux verbes *matsinebs* (il me fait rire), *mat'irebs* (il me fait pleurer), *machinebs* (il me fait peur), ils sont considérés comme « uk'ont'akt'o zmnebi » – des verbes sans contact (ils n'utilisent pas les affixes), mais d'après leur contenu sémantique ils sont causatifs. Dans ce cas, c'est le référent du complément d'objet direct qui accomplit l'action et non pas le référent du sujet : *matsinebs (is me)* – il me fait rire, *lui* est le sujet et *moi* est le complément d'objet direct. En réalité c'est moi qui ris (qui fais l'action) mais la cause de mon rire c'est lui.

En français de même qu'en géorgien, il existe des verbes dont le contenu sémantique exprime la causalité : *introduire, montrer, renverser, envoyer, tourmenter*, etc. C'est pourquoi lors de l'apprentissage du français on évite l'emploi du factitif des verbes tels que *entrer, voir, tomber, partir, souffrir*. On préfère l'emploi de *introduire* au lieu de *faire entrer* ; *montrer* au lieu de *faire voir*, *renverser* au lieu de *faire tomber*, *envoyer* au lieu de *faire partir*, bien que ces formes coexistent. Par exemple dans la phrase : *Pauvres bêtes ! Je ne veux pas les faire souffrir et mourir si cruellement*, il vaut mieux employer *tourmenter* au lieu de *faire souffrir* et *tuer* au lieu de *faire mourir*.

Quant à l'emploi factitif des verbes pronominaux, nous savons que presque tous les verbes pronominaux ont une forme correspondante non pronominale. Par exemple :

4) Elle couche l'enfant. – Elle se couche.

Mais à côté de *coucher* il existe la forme *faire coucher* :

5) La mère coucha l'enfant. et La mère fit coucher l'enfant.

6) Elle assit l'enfant sur la chaise. et Elle fit asseoir l'enfant sur la chaise.

En géorgien où il n'y a pas de verbes pronominaux, ces deux phrases se traduisent identiquement. *La mère coucha l'enfant* et *La mère fit coucher l'enfant* signifient la même chose – *Dedam bavchvi daadzina* ainsi que *Elle assit l'enfant sur la chaise* et *Elle fit asseoir l'enfant sur la chaise* signifie – *Man bavchvi sk'amze dasva*.

Dans la phrase *Elle assit l'enfant sur la chaise* – elle est le sujet et *l'enfant* est le complément d'objet direct. En effet, on peut supposer que l'enfant est si petit qu'il ne peut pas s'asseoir tout seul. Dans 6, *Elle fit asseoir l'enfant sur la chaise*, l'action exprimée par le verbe *asseoir* est accomplie par *l'enfant*, mais l'action est initiée par le sujet syntaxique *elle*. La langue géorgienne ne distingue pas le 'vrai agent' et celui qui 'oblige un sujet humain donné à effectuer telle ou telle action'. Par exemple :

7) *Bavshvi ver shets'vda sk'ams, dedam igi khelshi aiq'vana da tviton dasva sk'amze.*

La mère assit l'enfant sur la chaise.

8) *Giorgi dagvianebit mivida nadimze. Masp'indzelma igi suprastan miits'via da tamadis gverdit dasva.*

Il le fit asseoir à côté du tamada.

Dans l'exemple 8, le français utilise le factitif. Dans la langue géorgienne, certains exemples de ce type sont parfois ambigus, mais l'ambiguïté est toujours levée à l'aide du contexte.

En français on appelle objet-agent le terme de la proposition qui est initié à faire l'action exprimée par le verbe causatif. Il est à la fois sujet et objet. Dans une phrase, l'objet-agent peut être utilisé comme complément d'objet direct (dans ce cas il est employé sans préposition) ou comme complément d'objet indirect (dans ce cas il est précédé des prépositions *à* et *par*) ce qui cause des erreurs chez les apprenants.

L'emploi du factitif est étroitement lié à la valence de la phrase. Comme l'indique Tesnière (1966, pp. 266-267), en français le verbe *faire* en tant qu'auxiliaire factitif constitue un procédé analytique de marquage de la nouvelle valence, *faire* augmente d'un nouvel actant la valence du verbe à l'infinitif. Quant à la langue géorgienne, elle marque la nouvelle valence de manière synthétique. Ce mécanisme causatif reste toutefois plus compact que le procédé analytique avec *faire+infinitif*. A *faire+infinitif* correspond un verbe transitif de sens causatif en géorgien.

A la structure de base intransitive (monovalente) correspond un prédicat transitif (bivalent) en français ainsi qu'en géorgien :

9) *L'enfant rougissait.*

Bavshvi ts'itldeboda.

10) La mère faisait rougir l'enfant.

Deda bavshvs ats'itlebda.

Le sujet du verbe non dérivé (*L'enfant rougissait*) est destitué en fonction d'objet syntaxique du factitif, sa place étant prise par le nouvel actant (*La mère*), devenu sujet du factitif.

Avec les verbes transitifs (bivalents), on obtient un prédicat complexe trivalent. Dans ce cas l'objet-agent est complément d'objet indirect et il est précédé des prépositions *à* ou *par*.

11) Annette oublia l'anniversaire.

Anet'as daavits'q'da dabadebis dghe.

12) Une crise fit oublier à Annette l'anniversaire.

K'rizisma anet'as daavits'q'a dabadebis dghe.

Le premier actant (le sujet de la phrase de base) *Annette* devient troisième actant précédé de la préposition *à*, sa place étant prise par le nouvel actant (*Une crise*), tandis que l'objet direct (2e actant) *l'anniversaire* garde sa place. La langue géorgienne n'emploie aucune préposition devant les compléments d'objet indirects, qui sont au datif, les changements sont exprimés par des structures synthétiques grâce à la déclinaison du géorgien.

Enfin, plus rarement, les verbes trivalents peuvent devenir tétravalents en français de même qu'en géorgien et dans ce cas, dans la langue française, l'objet est toujours précédé de *par*. A comparer :

13) Je fais un gâteau à Marie.

Me vuk'eteb namtskhvars maris.

14) Je fais faire un gâteau à Marie

Me vak'etebineb namtskhvars maris.

15) Je fais faire un gâteau à Marie par Hélène.

Me elenes vak'etebineb namtskhvars maristvis.

Dans les deux langues examinées, dans la phrase *Je fais un gâteau à Marie* le verbe *faire* est bivalent, dans la phrase *Je fais faire un gâteau à Marie*, il est trivalent. *Marie* est précédé

de la préposition *à* dans la langue française mais exprimé avec le changement flexionnel en géorgien. Dans la phrase *Je fais faire un gâteau à Marie par Hélène*, il est tétravalent et l'objet est précédé obligatoirement de la préposition *par*. Donc, les valences des phrases factitives coïncident dans ces deux langues mais la langue géorgienne marque la nouvelle valence de manière synthétique tandis que le français la marque de manière analytique. Ces emplois soulèvent logiquement la question de la concurrence entre le factitif et la forme transitive synthétique : y a-t-il synonymie entre eux, et si oui, est-elle totale ou partielle ? Face à cette question, l'analyse syntaxique montre ses limites. Pour y répondre, il faudra faire appel à une explication d'ordre sémantique.

Certains verbes causatifs sont devenus des locutions figées à la suite de la lexicalisation : *faire sauter, faire marcher, faire sonner, faire valoir* etc. Lorsqu'il s'agit du causatif, deux verbes *faire* apparaissent :

16) Il lui fit faire sonner l'alarme ?

Et il faut faire attention de ne pas confondre ces locutions avec le factitif des verbes *sauter, marcher, sonner*.

17) Conf. 1. Il fit sauter l'enfant dans ses bras (Factitif)

2. L'ennemi fit sauter le pont (Locution)

Il ne faut pas de même confondre les constructions *faire + infinitif* et *laisser + infinitif*. Nous pouvons considérer la construction *laisser+infinitif* comme un « faux factitif ». Elle se comporte soit comme factitive, soit comme permissive. Généralement, on l'appelle « permissive » quand l'entité désignée n'est pas présentée comme l'initiateur de l'action. A la différence de *faire+infinitif* la construction *laisser+infinitif* ne désigne pas, dans la plupart des cas, la cause active, mais plutôt son manque. Le verbe *faire* est employé, en général, lorsque l'initiative de l'action est du côté du sujet, le verbe *laisser* lorsque l'initiative de l'action doit rester du côté de l'objet. *Je l'ai fait venir* signifie *je l'ai convoqué, je lui ai ordonné de venir, j'ai ordonné qu'il vînt*. Tandis que *je l'ai laissé venir* signifie plutôt *je lui ai permis, je l'ai autorisé, je lui ai donné la permission de venir*.

Ainsi, nous pouvons conclure que la comparaison du factitif français avec des structures véhiculant le même sens en géorgien a permis de mettre en évidence certaines spécificités de ces deux langues. D'un point de vue contrastif, si le français (qui est plutôt une langue analytique) privilégie la tournure factitive, analysée comme un prédicat complexe, le géorgien (qui est plutôt une langue flexionnelle) a recours à des moyens synthétiques pour exprimer la causalité.

Bibliographie

CHANIDZE, A., *Kartuli enis gramat'ik'is sapudzylebi (Principes de la grammaire géorgienne)*, I, 1973, Tbilissi, Éditions of Tbilissi State University.

LAZARD, G., 1994, *L'actance*, Paris, PUF.

MAROUZEAU, J., 1963, *Aspects du français*, Paris, Masson et Cie.

TESNIERE, L., *Éléments de syntaxe structurale*. Deuxième édition revue et corrigée, 1966, Paris, Klincksieck.

**RUSSIAN CAUSAL PREPOSITIONS:
INTERNAL VS. EXTERNAL CAUSE AND IMPACT**

Alina ISRAELI (American University, Washington, DC)

This article will reexamine the meaning of the four causative prepositions OT (from), IZ (from, out of), IZ-ZA (because of), and PO (because of, for the reason).

Gitin (1987: 126) wrote about the preposition IZ, occasionally comparing it with OT. Her conclusion was that « *iz* requires that the word it governs be at least potentially [-specific] ... *ot* does not carry this restriction, hence the sentences 5c and 9b were free of semantic conflict between the value for the [\pm specific] feature. When a dependent noun has only the [+specific] meaning, only *ot* is possible »:

- 1) [17] On zadyhalsâ ot volneniâ/ *iz volneniâ.
He was panting with emotion/*out of emotion.

Her examples 5c and 9b are the following:

- 2) [5c] On ubit' eë byl gotov ot revnosti. (Gitin-118)
He was ready to kill her from jealousy.

- 3) [9b] On eë ubil ot revnosti, ot kotoroj vsâ krov' brosilas' emu v golovu. (Gitin-120)
He killed her from jealousy, from which all of his blood rushed to his head.

She acknowledged that [9b] « is slightly strained », and she also gives [9a]:

- 4) [9a] On ubil eë iz revnosti. (Gitin-120)
He killed her out of jealousy.

I disagree with her conclusion, some of her explanations, and some of her examples. For example, she lists as incorrect [5b']:

- 5) [5b'] *On ubit' eë byl gotov iz revnosti.
?He was ready to kill her out of jealousy. (Gitin-118)

She also lists as impossible **iz ârosti* and **iz zlosti* (out of anger) (Gitin 130). I did find examples of both, as well as examples of 5 (*byl gotov ubit' iz revnosti*, listed as 5':

5') molodoj čelovek devuški, kotoryj lûbit eë tak sil'no, čto stolb gotov ubit' iz revnosti (<http://kinomarathon.diary.ru/p147630614.htm?oam>)
 young man of the girl [girl's boyfriend], who loves her so much that he is ready to kill a pole out of jealousy [reference to the expression *revnovat' k každomu stolbu* (to be jealous of any pole)]

5'') Mučilsâ, izvodil sam sebâ, noči ne spal, čut' li ne ubit' byl gotov iz revnosti - tipa esli ne moâ, to i nikomu drugomu ne dostanetsâ. (<http://forum.amurworld.com/index.php?showtopic=96665&st=20>)
 He suffered, tormented himself, did not sleep at night, and was almost ready to kill out of jealousy, of the type « if not mine, no one will have her».

It must be said that nowadays we have the Russian National Corpus in which to look for examples as well as search engines such as Google. At the time when Gitin wrote her article, these tools were not available.

I have a completely different take on the opposition of the causative prepositions IZ vs. OT. And I will explain later why both 5 and 5' are possible and what they mean.

Iordanskaia & Meľčuk (1996) give a very detailed discussion of causal prepositions in Russian. Some of their statements warrant reexamination. They subdivide their causes into internal and external. The examples for the external causes are as follows:

- 6) [1] a. Mat' vzdrognula ot ego hohota <drožala ot holoda>.
 Mother shuddered from his roaring laughter <shivered from cold>.
- b. Pëtr umer ot narkotikov <poterâl soznanie ot udara po golove>.
 Peter died from drugs <lost consciousness from a blow to his head>.

The examples for the internal causes are as follows:

- 7) [2] a. Pëtr umer ot raka <ot ožogov>.
 Peter died of cancer <from burns>.
- b. Glaza Petra zasiâli ot radosti.
 Peter's eyes shone from joy.
- c. Ot dyr v potolke v komnate stalo svetlo.
 It got light in the room from the holes in the ceiling.

It is not clear why ingested drugs are an external cause while burns are an internal cause. In 7c there must be an observer who experiences the light (*stalo svetlo* - it got light). Whether the observer is in the room or outside the room, it is not clear how holes in the ceiling make it an internal cause.

Elsewhere (Iordanskaia, Mel'čuk, « Quatre prépositions causales du français », forthcoming) they state that « la préposition DE ne porte pas de sens (= ne doit pas être décrite sémantiquement) car elle est spécifiée par le régime des verbes MOURIR, PÉRIR et SOUFFRIR ». In other words, they deny the causative function of the preposition *de* if it follows one of the three verbs. It is worth noting that one can say *mourir de chagrin* (to die of grief) but also *pleurer de chagrin* (to cry from grief). The difference is in outcome, death or tears, but the cause is the same. One can also say *mourir de joie* (to die of joy) as well as *crier de joie* (to scream from joy). Once again, same cause, different outcome. This way one can make a very long list of verbs and expressions where the French preposition *de* supposedly has no meaning. By the same token its Russian counterpart OT would not have a meaning, because Russian *umeret'* (die) is linked to OT, as their examples [1b] and [2a] mentioned earlier testify⁸⁶.

While indeed the causation may be internal or external, what matters is the effect; if it is physical we find the preposition OT:

8) Derevo kačaetsâ ot vetra.
The tree is swaying from the wind.

9) On kačaetsâ ot ustalosti.
He is swaying from fatigue.

10) Šëki pokrasneli ot moroza.
The cheeks turned red from the frost.

11) Ona pokrasnela ot styda.
She turned red from shame.

As far as emotions and psych verbs are concerned the OT-effect is seen by physical change or physical action of the experiencer.

If the effect is projected outward, impacts others, we find IZ.

⁸⁶ This apparent semantic « emptiness » stems from social and consequently pragmatic need to know the cause of death or suffering. In English language tradition in cases when an obituary or an article does not state the cause of death, it specifically states « the cause of death is not disclosed » or « the cause of death is not determined ».

12) Točno znal pro lúdej kakuû-to tajnu i boâlsâ, što vydast sebâ, esli budet smotret' im v glaza. Ne iz straha za sebâ, a iz styda i delikatnosti. (V. Šukšin, Daëš' serdce! (1960-1971))

As if he knew some secret about people and was afraid to give himself away if he were to look them in the eyes. Not out of fear for himself, but out of shame and being considerate.

The action described by the preposition OT can be depicted by the following figures:

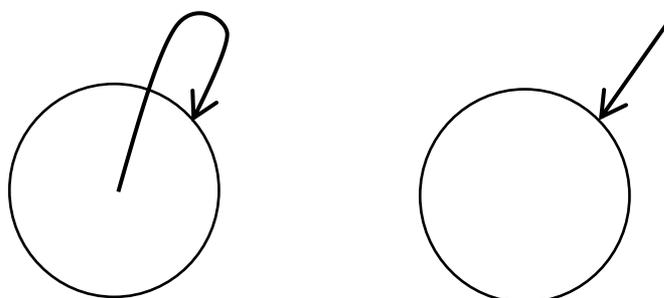


Figure 1. Preposition OT

The action described by the preposition IZ can be depicted by the following figure:

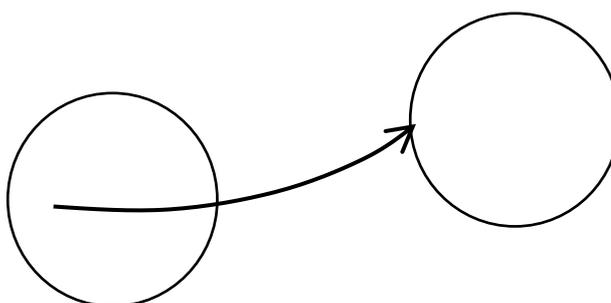


Figure 2. Preposition IZ

The deciding factor in Iordanskaia & Meľčuk's (2007: 541) description is whether the action is controlled by the Subject or not. They state that 13 [39] is incorrect since the action is uncontrolled:

13) [39] *On upal (vsě pozabyl, zadrožal, sžalsâ v komoček) iz straha. [pravil' no: ot straha]

He fell (forgot everything, started shivering, crouched in a heap) out of fear.

Indeed these are all physical actions that reflect back on the Subject, and the only preposition possible in this context is OT. It is true that the overwhelming majority of the examples with *ot straha* (from fear) describe uncontrollable actions, physical responses to fear, as is the case with any emotion as we will see shortly; however there are examples with controlled actions, even though they are all physical as well:

14) *Ot straha*, čto ego mogut shvatit', Kolûnâ bystree zakrutil pedali, no doroga pošla v storonu, potom eë peresekla ešë odna, no oni ne veli v tom napravlenii, kotoroe bylo emu nužno. (A. Varlamov, Kupavna // «Novyj Mir», 2000)

Out of fear that he may be caught, Kolya started to pedal faster, but the road went sideways, then it was crossed by still another one, but they led not in the direction he needed.

15) « Tam, v « Volšebnike Izumrudnogo goroda », est' odno slovo, kotoroe mne očen' ne ponravilos'. Â, kak pročel ego, tak zalez ot straha pod odeâlo, na časah bylo dvenadcat', i â do utra čut' ne zadohsâ ». (M. Palej, Pominovenie (1987))

There in the [Russian] « Wizard of Oz», there is one word that I did not like at all. As soon as I read it I crawled under the blanket from fear. The clock was showing twelve and I almost suffocated by morning.

16) No èti že moi podrugì, gotovye ot straha za menâ sprâtat'sâ za stol'âmi, po mere togo kak â pela, prâmo na glazax vyprâmlâlis', a potom, podnâvšis' s mest, gromče vseh aplodirovali i kričali - tak oni radovalis' i gordilis'. (I. Arhipova, Muzyka žizni (1996))

But these same girl-friends of mine, who from fear were ready to hide behind chairs, started to stand straight as I started to sing, and then got up on their feet and applauded me and yelled louder than anyone, they were so happy and proud.

Iordanskaia & Mel'čuk (1996: 187) also claim that « S ne možet prisoedinit' ni neaktantnyj modifikator, ni prilagateľnoe tipa MOJ, TVOJ, SVOJ ... » [the subject cannot attach a modifier or a possessive pronoun]; their examples are

iz straha vs. *iz dikogo straha, iz *svoego straha

While indeed possessive pronouns do not seem to attach to such causatives, some adjectives can. RNC has examples of the following:

- iz podsoznatel'nogo straha (out of subconscious fear)
- iz vroždennogo straha (out of innate fear)
- iz ložnogo straha (out of false fear)
- iz odnogo straha (out of simple fear)
- iz bezotčëtnogo straha (out of involuntary fear)
- iz životnogo straha (out of animal fear)
- iz nevynosimogo straha (out of unbearable fear)
- iz postoânnogo straha (out of constant fear)
- iz nepreodolimogo straha (out of unsurmountable fear)
- iz blagogovejnogo straha (out of reverential fear)
- iz suevernogo straha (out of superstitious fear)
- iz glupogo straha (out of silly fear)
- iz malodušnogo straha (out of cowardly fear)
- iz religioznogo straha (out of religious fear)
- iz odnogo suevernogo straha (out of simple superstitious fear).

Consequently one may ask why *dikij* (wild) does not collocate with *strax* (fear), but the fact that it does not cannot be extrapolated onto all modifiers.

Out of all the emotions they devote the most attention to fear. Their description of *fear* is as follows: fear of Z pushes the Subject to perform any action, which would lead to the avoidance of the event Z. This definition, in their estimation, explains the correctness of [24]:

17) [24] a. Ot straha pered načal'stvom činovniki otkazyvali v vizah vsem podrâd, ne glâdâ ni na čto. (Iordanskaia & Mel'čuk 1996: 179)

Out of fear of their superiors the bureaucrats denied visas to everyone, regardless of anything.

Elsewhere we find a very similar example 7:

18) [2] Vanâ sdelał èto <ne sdelał ètogo> iz straha pered direktorom <iz straha, čto ego uvolât>. (Iordanskaia & Mel'čuk 1996: 183)

Vanya did this <did not do this> out of fear of the director <out of fear that they would fire him>.

If we conduct a search in the RNC, we do not find examples of actions impacting others triggered by the preposition OT preceding a designation of power or authority:

19) Čelovek mog *trâstis'* ot straha pered vlast'û i raspevat' ot duši vmeste s geroinej Aleksandrova... (Û. Bogomolov, I dol'se žizni dlitsâ vek. « Sekrety sem'i Lûbovi Orlovoj » (2003) // « Izvestiâ », 2003.01.21)

A man could shake from fear of the authority and sing his heart out together with the protagonist of Alexandrov's [movie *Lubov Orlova*]...

20) Gosti gnulis' k stolam, poživalis' ot straha pered deržavnym gnevom i ot struek vody, probivaûšihsâ skvoz' tent, - atlanty oberegali tol'ko pravitel'stvo. (G. Baklanov, Raznoe // « Znamâ », 2002)

Guests leaned down to the tables, shivering from fear of sovereign wrath and from the water streaming through the tent, the Atlases were protecting only the government.

and many others. When there is an action affecting others triggered by fear of authority, the latter cause is described with the preposition IZ:

21) To byl otkrytyj i derzkij vyzov vsemogušemu « Otcu narodov », i, ponimaâ èto, Raskol'nikov sčël za blago pokinut' vmeste s Muzoj Bolgariû, otkuda ego iz straha pered Stalinym vpolne mogli vydat' sovetskim vlastâm, i uehal vo Franciû. (B. Efimov, Desât' desâtiletij (2000))

That was an open and daring challenge to the almighty « Father of the peoples » and realizing that Raskolnikov considered it wise to leave Bulgaria together with Muza. In Bulgaria they could have easily turned him in to the Soviet authorities out of fear of Stalin, so he left for France.

And therein lies the important distinction between these prepositions OT and IZ when it comes to internal emotions, as was mentioned earlier: OT redirects the impact onto the Subject who experiences the emotion, while IZ directs the impact outside the experiencer and impacts another Subject. Consequently, we can say that (17) or [24] is incorrect, and the definition of fear is immaterial for the discussion of the causative prepositions in Russian.

Regardless of the emotion, if it impacts the Subject, the preposition OT is used, as in the a-series (insomnia, moving fingers, swaying or crying). If the emotion impacts others, the preposition IZ is used, as in the b-series (not sending the contestant into a knock out, offering a meal, neglecting some duties, visiting someone):

22) a. *Â kak-to eše do vojny ehal v odnom kupe s akademikom - tak polnoči ne mog zasnut' ot uvaženiâ.* (V. Kaverin, Otkrytaâ kniga (1949-1956))

Once still before the war I was traveling in the same compartment with an academician, and so I could not fall asleep for half the night from respect.

b. Kazalos' « Saharok » *ne opravlaet v nokaut sopernika tol'ko iz uvaženiâ k ego titulam.* (K. Osipov, Zolotoj Oskar upal s p'edestala (2003) // « Peterburgskij Čas pik», 2003.09.17)

It seemed that « Sugar » is not sending the opponent into a knock-out only out of respect for his titles.

We can find other example pairs of emotions where the one with IZ affects others, while the one with OT affects the Subject.

23) a. *Togda, poševeliv ot vežlivosti pal'cami, â osvedomilsâ - ne sprosil, a imenno osvedomilsâ:* (A. Strugackij, B. Strugackij, Ponedel'nik načinaetsâ v subbotu (1964))

Then, after moving my fingers from politeness I inquired, not asked but indeed inquired....

b. *Iz vežlivosti ona predložila emu použinat' i popit' čajku - vsë-taki celyj den' rabotal ne pokladaâ ruk.* (M. Traub, Lastoč...ka (2012))

Out of politeness she offered him supper and tea; after all he worked all day non-stop.

24) a. *Hodit i ot leni šataetsâ.* (Lëgkoe dyhanie (2004) // « Èkran i scena », 2004.05.06)

He walks and sways from laziness.

b. *No, povtorû, nekotorye prodavcy - kto iz leni, kto iz-za bezotvetstvennosti, kto iz želaniâ pobystree realizovat' tovar - ne delaût ètogo [ne trebuât udostoverenie ličnosti].* (Na sovesti prodavcov (2003) // «Vstreča» (Dubna), 2003.03.26)

But I will repeat that some sellers, some out of laziness, some because of irresponsibility, some out of a desire to sell their goods faster, do not do that [ask for an ID].

25) a. Snačala ty poboâlsâ ostavat'sâ v âme, a kogda uvidel ih, - *revel* ot trusosti. (K. Mejer, Iskateli mumij [perevod] // Vsemirnyj sledopyt, 1928)

At first you were afraid to stay in the pit, and when you saw them cried from cowardice.

b. Â uverena, čto Babel' *hodil k nemu* ne iz trusosti, a iz lûbopytstva - čtoby potânut' nosom: čem pahnet? (N. Mandel'stam, Vospominaniâ (1960-1970))

I am sure that Babel visited him not out of cowardice but out of curiosity, in order to understand with his nose, what does it smell of?

Do people make mistakes? Yes, they do. In the following example we cannot say for sure if it is the author who misuses the preposition or if he mimics the speech of the peasant, who uses *ty*-form with name and patronymic and some ungrammatical forms (*stal'ny listy*) as well as colloquialisms, like *šibče*. Incidentally, when he says *uvaženie* (respect) he all of a sudden uses the pl. you, *vy*; when he says (love) he uses the sg. of you *ty*:

26) - Bez tebâ, Fëdor Ivanovič, narod balovat'sâ budet. Ešë šibče načnut samogonku varit', huliganit', stal'ny listy iz kuzni vorovat'. A ot uvaženiâ k vam, Fëdor Ivanovič, narod bezobrazit men'she. Tebâ, Fëdor Ivanovič, v derevne vse lûbât! (V. Lipatov, Derevenskij detektiv/ Panka Vološina (1967-1968))

« Without you_{sg}, Fedor Ivanovich, people would fool around, make moonshine, behave like hoodlums, steal sheets of steel from the forge. But out of respect for you_{pl}, Fedor Ivanovich, people rough-house less. In the village everyone loves you_{sg}, Fedor Ivanovich! »

Gitin's *jealousy* also allows the IZ vs. OT opposition:

27) Nana v duše soglašalas' s ego slovami i ni s kem ne stala obsuždat' ego predloženie, a tem bolee - s Lado, kotoryj iz každoj muhi razduval slona, a tut *lopnul* by ot revnosti. (M. Gigolašvili, Čërtovo koleso. (2007))

Nana agreed with his words in her mind [in her soul] and did not discuss his suggestion with anyone, especially with Lado, who would make a mountain out of a molehill [an elephant out of a fly] and here would have burst from jealousy.

28) « Â *umiraû* ot revnosti, - skazal Matt Šuroff, - i vsë-taki voshišaûs' ètim sukinyim synom Lavski ». (V. Aksënov, Novyj sladostnyj stil' (2005))

« I am dying of jealousy », said Matt Shuroff, « and still admire this son of a bitch Lavsky ».

29) A začem on pytal'sâ mne dokazat', čto *ubil iz revnosti*? (V. Belousova, *Žil na svete rycar' bednyj* (2000))

And why was he trying to convince me that he killed out of jealousy?

Even great stylists, such as Gelasimov make mistakes:

30) Razgulâevskie baby šeptalis', čto tětka Luker'â *zarubila muža ot revnosti*. (A. Gelasimov, *Stepnye bogi* (2008))

The women from Razgulyaev were whispering that Lukerya killed her husband with an ax out of jealousy.

But then again this could be *style indirect libre* imitating the way the peasant women talk.

So Gitin's example (5c) is not about his action of *killing her*, but about his intense feeling of jealousy. He was so intensely jealous that his feelings could only be described as *ready to kill her*.

2) [5c] On ubit' eë byl gotov ot revnosti.

He was ready to kill her out of jealousy. (Gitin-118)

So we find pairs that designate external vs. internal reaction:

iz žalosti - ot žalostipity

iz uvaženiâ - ot uvaženiârespect

iz gordosti - ot gordostipride

iz vežlivosti - ot vežlivostipoliteness

iz zavisti - ot zavistienvy

iz straha - ot strahafear

iz uprâmtstva - ot uprâmtstvastubborness

iz lûbopytstva - ot lûbopytstva curiosity

iz leni - ot lenilaziness

iz malodušiâ - ot malodušiâ cowardice

iz dosady - ot dosadyvexation, spite and others.

The phrase *iz zlosti* (out of anger) which is supposedly impossible according to Gitin, is in fact represented in RNC:

31) Ne nadeâs' ni na čto, *tolknula* kovanuû dver' - skoree *iz zlosti*. (T. Tronina, *Rusalka dlâ intimnyh vstreč* (2004))

Not hoping for anything she pushed the iron door, more out of spite/ anger.

Another of Gitin's supposedly impossible phrases *iz ârosti* (out of wrath) is found in other publications:

32) Ahill pohlšaet Stratoniku. Geroi soveršaût incest so svoimi dočer'mi ili materâmi i *ustraivaût reznû iz ârosti*, zavisti, a často i bez kakoj by to ni bylo pričiny; oni ubivaût daže svoih otcov, materej i pročih rodstvennikov. (<http://www.studfiles.ru/preview/878341/page:22/>)

Achilles kidnaps Stratonice. Heroes have incestuous relationships with their daughters and mothers and create a massacre out of wrath, envy, and often for no reason at all. They even kill their own fathers, mothers and other relatives.

Iordanskaia & Mel'čuk (1996: 186) also have a long list of supposedly impossible combinations with IZ: **iz žestokosti* (out of cruelty), **iz dobroty* (out of kindness), **iz dosady* (out of spite), **iz gneva* (out of anger), **iz negodovaniâ* (out of indignation), **iz styda* (out of shame), **iz leni* (out of laziness). These uses may be rare, but they are not impossible. All of them except for *iz negodovaniâ* are attested in the RNC:

33) My ne stremimsâ k krovi *iz žestokosti*. (V. Pelevin, *S.N.U.F.F* (2011)).

We are not striving for blood out of cruelty.

34) Obyčno v Koz'me Petru Evseeviču *predlagali* čego–nibud' poest' - ne *iz dobroty* i obiliâ, a iz čuvstva bezopasnosti. (A. Platonov, *Gosudarstvennyj žitel'* (1929)).

In Kozma Peter Evseevich was usually offered something to eat, not out of kindness or abundance, but out of a feeling of security.

35) Ozlobleniû ego [povara] pri ètom predelov ne bylo: proklinaâ bar svoih i gostej ihnih, on *podlival*, inogda po neimeniû, a inogda i *iz dosady*, v kotlety, vmesto masla, vody; ... (A. Pisemskij, *Masonry* (1880)).

His [cook's] bitterness meanwhile had no limits; cursing his masters and their guests he would add water instead of oil to the meat patties, sometimes out of a lack of oil, sometimes out of spite;...

Physical sensations typically have an effect on the experiencer: *ot boli* (from pain), *ot goloda* (from hunger). However, the potential of the IZ – OT opposition allows a formation of action geared outside the experience:

36) I *pnula* ona menâ ved', lûbâ mladencia, iz boli: legko li ej - mesâc splošnoj odnoj vozle bol'noj? (G. Gačev, *Žiznemysli // Biblioteka « Ogoněk », 1989*).

And she kicked me after all out of love of the baby, out of pain; is it easy for her to be alone next to the sick person for a whole month?

Dosada (vexation, spite) is typically the emotion that affect the experiencer. However, we do find a lone example with the preposition IZ:

37) no â iz dosady protiv gimnazii ni za čto ne hotel dostavit' ej ètogo udovol'stviâ. (V. Maklakov. *Iz vospominanij (1954)*).

but out of vexation against the gymnasium for nothing in the world did I want to give her such a pleasure.

Consequently, the fact that some emotions of sensations have not been attested yet with IZ (or with OT) is not proof that they can never be used with that preposition.

Those instances where we do not find pairs could be explained by the fact that strictly IZ emotions, such as *čutkost'* and *kovarstvo* affect others, not the self, while strictly OT emotions, such as *negodovanie*, *terpenie* and *nedoumenie* affect the self but not others.

iz čutkosti - *ot čutkosti sensitivity (to others)

iz kovarstva - *ot kovarstva perfidy

*iz negodovaniâ - ot negodovaniâ indignation

*iz terpeniâ - ot terpeniâ patience

*iz nedoumeniâ - ot nedoumeniâ perplexity

That said, the potential for usage with the opposite preposition exists, and some examples may eventually be found.

Gitin states that (38) and (39) are impossible because they are not specific enough.

38) [1] *On poehal na celinu iz želaniâ/ iz svoego želaniâ. (Gitin-117)

He went [to work] on the virgin lands out of desire/ out of his own desire.

39) [2] *Â zašišal eë iz čuvstva. (Gitin-117)

I defended her out of (a) feeling.

The problem that Gitin identified as related to the meaning of the preposition IZ is in fact a lexical problem of generic nouns: feeling, desire and love directed outward are not specific; directed inward they may be either generic or sexual in nature.

iz lûbvi k - ot lûbvi love

iz čuvstva + gen - ot čuvstvafeeling

iz želaniâ + inf - ot želaniâ/ ot želaniâ + inf desire

40) Iz lûbvi k vygnannomu kumiru i rešil Andrej učít' tol'ko fiziku, ... (A. Azol'skij, Lopušok // «Novyj mir», 1998).

Out of love for the expelled idol Andrey decided to study only physics...

41) Eë prosto *b'ët lihoradka* ot lûbvi. (Ů. Dombrovskij, Hranitel' drevnostej / Priloženie (1964)).

She is simply feverish from love.

There are other generic attitudes which cannot be used without modifiers: *iz *otnošeniâ* (out of attitude) is impossible⁸⁷, but if specified it becomes possible, also *iz *soobraženij* (out of considerations), *iz *žaždy* (out of thirst) and possibly some others:

42) I prosto *iz horošego otnošeniâ* k vam â vas *predupreždaû*, čtoby vy ne sovalis' nikuda s ètimi snimkami. (A. Marinina, Čužaâ maska (1996)).

And simply out of a good attitude towards you I warn you not to go anywhere with these photographs.

43) *Pereskazat'* ego ne mogu iz soobraženij celomudriâ, no po soderžaniû bylo ponâtno, čto meždu osnovnymi dejstvuûšimi licami razvoračivaetsâ golovokružiteľnyj flirt. (D. Smirnova, Oktâbr'skaâ železnaâ doroga (1997) // «Stolica», 1997.05.13).

⁸⁷ **Ot horošego otnošeniâ* (from good attitude) as a causative is impossible because *attitude* is affecting others par excellence while OT has to be physically reflected back onto the Subject.

I cannot retell it out of a sense of decency (lit. chastity), but by its content it was clear that there was a whirlwind flirtation between the main characters.

44) Nekotorye mogut podumat', čto on [universitet] otkryt iz političeskih soobraženij... (K. Abdullaev: « My russkij âzyk ne poterâem nikogda » (2002) // « Izvestiâ », 2002.09.18).

Some may think that it [the university] is open due to political concerns...

45) On prišël k bol'shevikam iz žaždy vlasti i tšeslaviâ. (R. Medvedev, O Staline i stalinizme. Istoričeskie očerki // « Znamâ », 1989).

He joined the Bolsheviks out of a thirst for power and vanity.

Now not every cause can trigger ANY event. Let us take a look at some simple examples:

46) a. Golova bolit ot šuma.

(My) Head hurts from the noise.

b. On usnul *ot šuma.

He fell asleep from the noise.

c. On usnul ot ustalosti.

He fell asleep from fatigue.

d. On ne mog usnut' iz-za šuma.

He could not fall asleep from the noise.

The anomaly here is that noise cannot be a cause of falling asleep, despite the fact that it can be a cause of not falling asleep. This brings us to the discussion of the preposition IZ-ZA, which Iordanskaia & Mel'čuk (1996: 169) describe as introducing the indirect cause of an undesirable situation for the Subject or the Speaker. As the main illustration, they give (47):

47) [6] Pëtr pereehal v Amdermu iz-za vmešatel'stva direktora. [pereezd v Amdermu neželatelen dlâ Petra] (Iordanskaia & Mel'čuk 1996: 170)

Peter moved to Amderma because of the interference of the director. [the move to Amderma is undesirable for Peter]

I find this example questionable, and I was unable to find any such uses in RNC or on the web. Typically, when saying *pereehal iz-za* (moved because), one mentions the reason/ goal, not the cause, and Iordanskaia & Mel'čuk rightly separate the two. Most commonly examples with the causative IZ-ZA have an explicit or semantic negation. I suggest that IZ-ZA be viewed as a barrier that prevents the Subject from accomplishing something; typically IZ-ZA introduces a separate event. In (48) the state of low atmospheric pressure prevents water from reaching the temperature of 100° C.

48) [7] Na bol'shoj vysote voda kipit pri temperature niže 100° iz-za ponižennoho davleniâ. (Iordanskaia & Mel'čuk 1996: 170)

At high altitudes water boils at a temperature lower than 100°C because of low atmospheric pressure.

In (49) the separate event was the problems with visas, and this event served as a barrier for the trip:

49) Dvoe gonšikov - Rusinov i Selivanov - ne poehali iz-za problem s vizoj:... (Novosti (2002) // « Avtopilot », 2002.03.15)

Two racers, Rusinov and Selivanov, did not go because of problems with visas...

Iordanskaia & Mel'čuk (2007: 538) describe IZ as a controlled action generated by a psychic state. Their description of PO1 (Iordanskaia & Mel'čuk 2007: 547) differs only insofar that the action is not desirable for the speaker. Does this mean that the action is always desirable in the application of the preposition IZ? We already have seen *ubit' iz revnosti* (kill out of jealousy) in 5' and 29, which could hardly be qualified as desirable. Once again it is useful to examine parallel examples.

In 50, we have a physical reaction which could have been mistakenly attributed to cowardice:

50) I kogda sanitary ubirali ranenyh, to sredi nih byli soveršenno nevredimye i *padali ne ot trusosti*, a byli v obmoroke, potomu čto nervy ne vyderžali takogo bezumiâ, ... (A. Sorokin, Hohot Žěltogo d'âvola (1914)).

And when the orderlies took away the wounded, among them there were some totally unharmed, and they fell not out of cowardice but because their nerves could not withstand such madness...

In 51, out of cowardice the protagonist asks someone else to inform Katerina, in other words, other people are affected.

51) Â rešil ostat'sâ, - prodolžal Dmitrij, - i *poprosil* soobšit' tebe ob ètom Katerinu. Imenno eë. Iz trusosti. I otčasti iz podlosti. (N. Katerli, Dnevnik slomanoj kukly // « Zvezda », 2001).

I decided to stay, continued Dmitry, and asked Katerina to inform you. Yes, her. Out of cowardice. And partially out of baseness.

In 52, the protagonist is going to bed without undressing out of cowardice after experiencing an earthquake. This cowardice is the barrier that prevents her from undressing and going to bed properly (the separate event is that *she is afraid of another earthquake*):

52) Druz'â provodili menâ v otel' - solidnoe mnogoètažnoe zdanie; â otkazalas' ot užina, podnâlas' na lifte na četvërtyj ètaž, vošla v svoj nomer i buhnulas' v postel', ne razdevaâs', - stol'ko že iz-za trusosti, skol'ko i iz-za ustalosti. (Û. Drunina, Â vozvrašaûs' v Palermo (1968)).

Friends walked me to the hotel, an impressive multi-story building. I skipped supper, took the elevator to the fourth floor, entered my room and plunged into bed without undressing, as much out of cowardice as fatigue.

In (53), the dynamic of the situation is similar to IZ, that is there is another participant present (*nemcy* - Germans), but that participant is not affected.

53) Pust' ne venčaût Tito geroem: dvaždy po trusosti on hotel sdat'sâ nemcam, no načal'nik štaba Arso Jovanovič zastavil ego ostat'sâ glavnokomanduûsim! (A. Solženicy'n, V krug'e pervom, t.1, gl. 1-25 (1968) // « Novyj mir », 1990).

Let them not crown Tito a hero; twice out of cowardice he wanted to turn himself in to the Germans, but Arso Jovanović, the Chief of the General Staff, forced him to remain Commander-in-Chief!

Or let us take another set. In 54 blushing is associated with the preposition OT:

54) A *krasneû* â ne ot skromnosti, a ot razdraženiâ. (D. Emec, Tanâ Grotter i kolodec Posejdona (2004))

I am blushing not from modesty but from irritation.

In 55 the other participants are not named; they are those who attribute to Oleg the exploits which out of modesty he denies :

55) Očividno ona sčitala, čto Oleg iz skromnosti *otkazyvaetsâ* ot pripisyvaemyh emu podvigov. (E. Čižov, Perevod s podstročnika (2012))

Evidently, she thought that Oleg denies the exploits attributed to him out of modesty.

In 56 his modesty was the obstacle, the reason he did not get married:

56) On iz-za skromnosti haraktera tak dolgo i ne ženilsâ, dolžno byt'. (V. Astaf'ev, Poslednij poklon (1968-1991))

He must have not gotten married for so long because of the modesty of his character.

In 57 one could have used IZ, thus making the result affect others, but by using PO the speakers make his silence affect only the protagonist.

57) On po skromnosti umalčivaet, a èto bylo naše samoe uvlekatel'noe priklûčenie. (A. Strugackij, B. Strugackij, Piknik na obočine (1971))

He does not divulge out of modesty that this was our most exciting adventure.

The actions described by the prepositions IZ-ZA and PO can be depicted by the following figures. The 3a figure depicts the situation when feelings or emotions form a barrier, as in 56. The 3b figure depicts the situation when the external even is a barrier, as in 49:

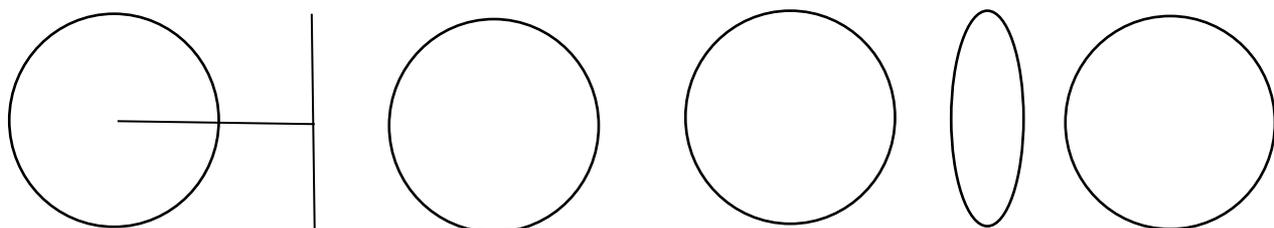


Figure 3. Preposition IZ-ZA

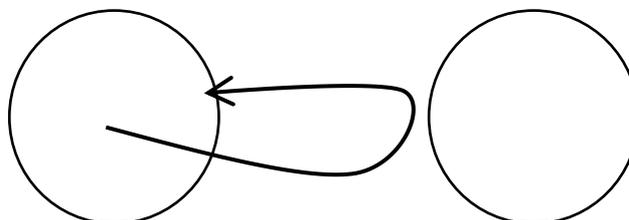


Figure 4. Preposition PO

In conclusion, I would like to summarize the distinctions between the causative prepositions. The preposition OT (from) can be used to indicate an internal cause or an external cause, but the physical impact is always back onto the Subject. The preposition IZ (out of) indicates an internal cause, which has an effect on other participants. The preposition IZ-ZA (because of) can indicate an internal or an external cause; it is typically a separate event. The preposition PO (for the reason) indicates an internal cause, the outcome affects only the Subject in a non-physical manner, other participants are usually present.

References

- GITIN, V. « The Preposition of Cause ‘iz’: Its Semantic and Selectional Properties », Crone, A. L. (ed.); Chvany, C. V. (ed.), *New Studies in Russian Language and Literature*, 1986, Columbus, OH, Slavica, pp. 117-132.
- IODANSKAIA, L., MELČUK, I., « K semantike russkih pričinnih predlogov (IŽ-ZA lûbvi ~ OT lûbvi ~ IŽ lûbvi ~ *S lûbvi ~ PO lûbvi) », *Moskovskij lingvističeskij žurnal*, 1996, vol. 2, pp. 162-211.
- IODANSKAIA, L., MELČUK, I. A., *Smysl i sočetaemost' v slovare*, 2007, Moskva, Âzyki slavânskikh kul'tur.
- IODANSKAIA, L., I. MELČUK, « Quatre prépositions causales du français » (forthcoming).